BATAILLES & BLINDÉS

BATAILLES & BLINDÉS

PROFILS +30 & PLANS

ISSN 1765-0828

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

N°22

LA GARDE MEURT MAIS NE SE REND PAS !

PHILIPPE LECLERC

60 ANS APRÈS SA DISPARITION, RETOUR SUR LE DÉBUT DE CARRIÈRE D'UN OFFICIER SURDOUÉ !

« TROIS » DE LA 350e À MILLANÇAY

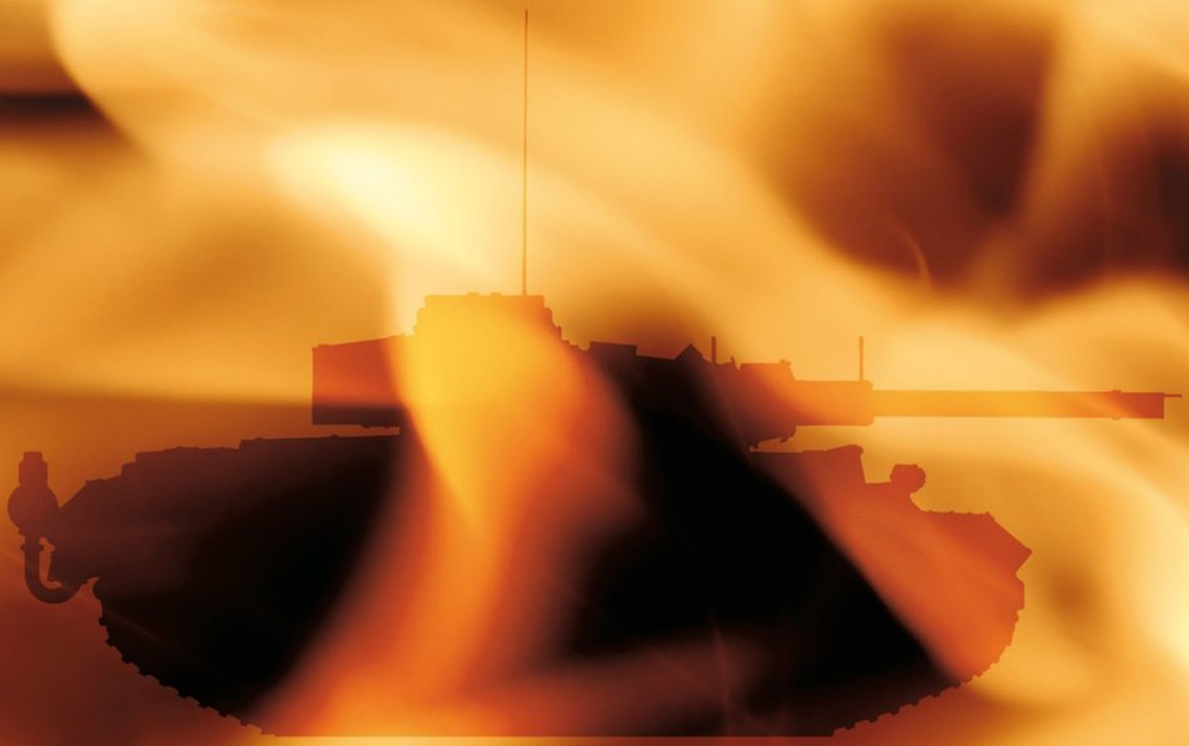
L'ÉPOPÉE DE L'ARIETE

Batailles & Blindés n°22
Novembre - Décembre 2007
Belgique, Italie,
Portugal Cont., Luxembourg : 7,90 €
Autriche : 8,20 € – Canada : 14$C

M 01699 - 22 - F: 6,90 € - RD

Batailles & Blindés Hors-série n°7

Les dragons d'acier au combat



Machines infernales par excellence, les blindés lance-flammes sont toutefois mal connus. Impressionnants, ils ont laissé leurs empreintes brûlantes sur les champs de bataille ! Que ce soit au travers de leur développement technique que de leurs combats, ce hors-série vous fera enfin pénétrer dans l'univers des « Dragons d'acier ».

BATAILLES & BLINDÉS

Renseignements : ***CARAKTERE*** - 306, avenue du Prado - 13008 Marseille - FRANCE / Tél: 04 91 41 83 03 - **www.caraktere.com**

Édito

Parmi les généraux français de la Seconde Guerre mondiale, Leclerc est certainement l'un des plus connus, si ce n'est peut-être le plus connu. Depuis sa tragique disparition en novembre 1947, près de Colomb-Béchar, en Algérie, pas une commune de notre beau pays qui n'ait pas une place, une rue, une avenue, un boulevard baptisé de ce nom d'emprunt synonyme de courage et d'abnégation et aussi porteur d'un certain sens de l'honneur ; disons-le ! Bien sûr, parmi vous, chacun connaît le parcours héroïque de cet officier de la France Libre. Son opération contre Koufra n'a plus guère de secrets pour ceux qui s'intéressent à l'histoire tragique de la Seconde Guerre mondiale. Idem en ce qui concerne ses raids contre les fortins italiens du Fezzan et les arrières des troupes de l'Axe engagées en Tunisie. Quant à la 2e DB, son histoire a été écrite par des historiens de talent ainsi que des Anciens dont les lignes témoignent souvent d'un attachement affectif à celui que ses hommes appelaient le « Patron ». Par contre, qui connaît la jeunesse et les premières années de service de ce lieutenant de cavalerie alors encore connu sous l'identité de Philippe de Hautecloque ? À l'occasion de l'anniversaire de sa disparition, c'est cette époque de la vie de Leclerc que j'ai souhaité que Christophe Dutrône vous raconte. Pourquoi ? Simplement pour que l'on sache que Leclerc, guerre et débâcle de 1940 ou pas, était un officier de grande classe qui aurait avec certitude monté toutes les marches de la hiérarchie de l'Armée française, comme en témoignent d'ailleurs ses notations publiées pour la première fois *in extenso*. Je souhaite d'ailleurs remercier comme il se doit le Mémorial Leclerc pour l'assistance apportée à Christophe dans son travail. Quant à Michael Wittmann, dont j'avais prévu de passer les aventures en Russie et en Normandie, vous le retrouverez dans le prochain numéro de la revue car nous attendons quelques photos supplémentaires.

Je vous souhaite une agréable lecture mais avant de vous quitter, je m'autorise à dédicacer cet édito à mon fils, Alexandre, né le 25 octobre, ainsi qu'à ma compagne, Chloé, qui supporte avec tendresse ma passion (parfois débordante) pour l'histoire militaire et nos chers blindés.

À très vite mes amis !

Bataille & Blindés n°22
Novembre - Décembre 2007

ISSN : 1765-0828

Magazine édité par
Caraktère SARL
306, avenue du Prado
13008 Marseille – France
SARL au capital de 1 000 euros
RCS de Marseille 422 047 118

www.caraktere.com

Rédaction : 04 91 74 76 67
Service Commercial : 04 91 41 83 03
Télécopie : 04 91 79 11 63
info@caraktere.com

Commission paritaire : 0410 K 86317
Dépôt légal (BNF) : à parution

Commission paritaire : 0410 K 86317
Dépôt légal (BNF) : à parution

Directeur de la publication et rédacteur-en-chef : Y. Kadari
Secrétaire à la rédaction : V. Bernard - C. Valence
Conseiller Général à la Rédaction : L. Tirone
Infographie : A. Gola - A. Giancaterina - M. Mioduszewska

Conseillers à la rédaction :
H. Cance

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
B–1070 Bruxelles – Belgique

Imprimé en France par / Printed in France by :
Léonce Deprez à Ruitz (62)

Batailles & Blindés n° 22

4 CAMPAGNE DE FRANCE — **18 Juin 1940, « Trois » de la 350e à Millançay**

Exploitant la percée obtenue grâce à l'opération « Rot », opération donnant le coup d'envoi à la deuxième phase de la campagne de France, les unités allemandes foncent plein Sud à la poursuite des troupes françaises épuisées et décimées par les combats sur la Somme et la Loire. C'est dans ce contexte, en ce mardi 18 juin 1940 au soir, que la 350e Compagnie Autonome de Chars de Combat, qui a pour mission de rejoindre le 19e BCC évoluant lui-même dans le giron de la 4e DCr, se trouve dans les environs du village de Millançay.

14 AFGHANISTAN — **Les bêtes des guerre**

Noël 1979, les Soviétiques entrent en Afghanistan. L'*OKSVA* balaye rapidement toutes les tentatives de résistance de l'Armée régulière afghane. Confiant en ses forces, le Kremlin pense que les soulèvements populaires résultant de cette invasion vont s'éteindre d'eux-mêmes face à la puissance de l'Armée Rouge et les idées « progressistes » véhiculées par les nouveaux arrivants. Mais l'Afghanistan n'est pas la Tchécoslovaquie. Et la rébellion va rapidement prendre de l'ampleur ! Quel sera alors le rôle joué par les T-55 et autres T-62 ?

24 Leclerc — **« se commander à soi-même »**

L'épopée de la 2e DB et les images inoubliables de la libération de Paris en août 1944 ont fait du général Leclerc un héros populaire de l'Histoire de France, toujours présent dans la mémoire collective des Français plus d'un demi-siècle après la fin de la Seconde Guerre mondiale. Au-delà de l'image emblématique du « Paladin de la France Libre » figure la carrière hors du commun d'un d'officier d'Active entamée au sortir de la Grande Guerre. C'est sous cet aspect, généralement méconnu, que nous avons fait le choix de présenter au lecteur une personnalité hors du commun, dont on peut dire que la destinée militaire n'est en rien le fruit d'un simple hasard.

44 HISTORIQUE — **Le 132° Reggimento Carri, de la Libye à l'Irak !**

Évoquer l'épopée du *132° Reggimento Carri* et de son unité « mère », la célèbre division « Ariete » – aujourd'hui devenue brigade – revient d'une certaine manière à retracer l'histoire de l'Arme Blindée italienne en partant des événements d'Afrique du Nord en 1941-43 jusqu'à la renaissance de l'Armée italienne de l'après-guerre, pour enfin en arriver à la situation actuelle.

52 LIBERATION A L'OUEST — **La garde meurt, mais ne se rend pas !**

Le succès de Patton lors de l'opération « Cobra » ouvre de nouvelles perspectives pour les troupes anglaises. La percée américaine oblige les Allemands à repositionner d'urgence les *2.* et *116. Panzer-Divisionen* pour tenter de bloquer les Sherman qui avancent dangereusement sur leurs arrières. Montgomery entend bien profiter de cette aubaine pour redorer le blason de l'Armée anglaise écorné depuis le succès pour le moins mitigé de « Goodwood ». Toutefois, tous les prédateurs embusqués sur le champ de bataille n'ont pas encore été découverts…

68 UNITÉ — **GER XV, les légèretés d'un atelier lourd !**

Après avoir suivi les « artistes » de l'ER 1 en Afrique du Nord puis en Grande-Bretagne, la seconde partie des souvenirs du Sergent-Chef Cherrier nous emmène en France puis en Allemagne où les mécanos de la Division « Leclerc » vont encore faire parler d'eux… ce pour notre plus grand plaisir ! Toujours aussi amusant et authentique, ce texte n'est pas dénué d'une certaine charge émotionnelle, rendant ces hommes encore un peu plus attachants. Départ immédiat pour de nouvelles aventures rocambolesques !

49 Panzer Projekte — Kampfwagenvernichter Ausf. F (E-100) ou Krokodil

78 La Guitoune — Le courrier des lecteurs

80 Fiche de lecture — « La Waffen-SS, soldats politiques en guerre »

Dans Batailles & Blindés n° 23

- Sommaire indicatif -

Dossier :

De Koursk à la Normandie, à bord du Tiger de Michael Wittmann

18 juin 1940, «Trois» de la 350e à Millançay

Par le Major Luc Binet

▼ Des *Landser* posent pour la postérité sur le Renault D2 immatriculé 2085. Tourelle bloquée par un tir ennemi, le 2085 a fini sa course sur un muret suite à une marche arrière trop rapide destinée à replacer le canon dans l'axe des menaces. Son blindé immobilisé, le lieutenant Le Roy n'en opposera pas moins une vigoureuse résistance permettant au radio et au pilote de s'enfuir.

L'auteur souhaite remercier le lieutenant-colonel Malmassari, Monsieur Antoine Misner, créateur et animateur du formidable site http://www.chars-francais.net, ainsi que la Mairie de Millançay.

Exploitant la percée obtenue grâce à l'opération « Rot », opération donnant le coup d'envoi à la deuxième phase de la campagne de France, les unités allemandes foncent plein Sud à la poursuite des troupes françaises épuisées et décimées par les combats sur la Somme et la Loire. C'est dans ce contexte, en ce mardi 18 juin 1940 au soir, que la 350e Compagnie Autonome de Chars de Combat, qui a pour mission de rejoindre le 19e BCC évoluant lui-même dans le giron de la 4e DCr, se trouve dans les environs du village de Millançay, aux portes de la Sologne. Ce secteur du Val de Loire est tenu par des éléments issus d'une grande unité d'Active, la 19e Division d'Infanterie. Toutefois, cette dernière est si usée qu'elle n'est plus que l'ombre d'elle-même. Privée du 117e RI et du 22e RMVE (volontaires étrangers), elle ne dispose plus que de deux bataillons appartenant au 41e RI, soit moins du tiers de son infanterie, de deux groupes d'artillerie, les 10e et 210e RAD, ainsi que du 21e GRDI, lui même sérieusement amoindri et sans engin blindé. La Division du Général de Brigade Lenclud serre son dispositif au Nord, à La Ferté Saint-Aubin, tandis que son poste de commandement s'installe à Millançay. À 18h00, le bouchon de La Ferté reçoit l'ordre de décrocher et de se reporter sur le bourg de Neung-sur-Beuvron. Il n'est toutefois plus possible d'exécuter cette consigne car l'ennemi a déjà enfoncé les lignes françaises et commence à se répandre au-delà. D'ailleurs, ses éléments de tête sont déjà signalés à Neung, autrement dit sur les arrières du dispositif divisionnaire. Les restes de la 19e DI risquent donc d'être tournés puis encerclés.

LES ÉVÉNEMENTS DE MILLANÇAY

La 350e Compagnie, placée sous le commandement du capitaine Rey, a quitté Bouviers, Seine et Oise, le 13 juin 1940, soit seulement cinq jours après sa création, avec pour ordre de rejoindre le 19e Bataillon de Chars de Combat du Commandant Ayme. Elle quitte Chaon le 18 au matin et s'installe à cinq kilomètres à l'Est de Millançay, sur la route de Marcilly-en-Gault. Sur les douze chars perçus, au lieu des quinze initialement prévus, deux sont tombés en panne avant de passer la Loire et ont du être abandonnés. À leur tour, trois autres machines ont rencontré des problèmes mécaniques lors de l'étape du jour et sont en cours de réparation. À 17h30, il ne reste donc que sept chars en état de combattre à la compagnie. Le capitaine Rey quitte l'unité afin d'aller se mettre à disposition du 1er Corps d'Armée et passe le commandement au lieutenant Le Roy. À 19h00, le capitaine Passerat de Silans, « patron » de l'escadron moto du 21e GRDI, demande à Le Roy de monter une contre-attaque contre les éléments avancés allemands arrivant de Neung-sur-Beuvron, où ceux-ci auraient d'ailleurs capturé un colonel d'infanterie ; il s'agit en fait du chef de corps du 41e RI. Malgré les informations plus que parcellaires sur les forces ennemies dont il dispose, Le Roy s'exécute et confie le commandement de la Compagnie au lieutenant Rochereuil, commandant l'échelon, et le commandement des quatre chars restants à l'aspirant Guigal, chef de la 3e Section.

▲ Une autre vue du 2085. Le D2 est à la base un char d'infanterie censé remplacer le D1 dont les 30mm de blindage maximal sont rendus obsolètes par l'apparition du canon antichar allemand *Pak 37*. Toutes photos L. Binet

À bord de son engin, le lieutenant part donc à la rencontre des Allemands accompagné des chars de l'aspirant Auber, son adjoint, et de l'aspirant Fraisot qui s'est porté volontaire. Peu avant Millançay, le capitaine Rey transmet à Le Roy l'ordre écrit de contre-attaquer. Le texte est signé de la main même du général de Brigade Lenclud. Une fois lu, conformément aux directives alors en vigueur, le document est détruit. Aussitôt entrée dans Millançay, la Section tourne à gauche puis marche vers le Sud afin de prendre contact avec des officiers de l'état-major de la 19e DI, dont le chef d'état-major et le lieutenant de Wailly que connaît Le Roy. Ce dernier demande une couverture d'infanterie pour la nuit. Il lui est répondu de prendre contact avec les éléments du 21e GRDI, dont l'état-major pense qu'il peut assurer cette tache. Dans la foulée, la section fait demi-tour pour faire face à l'ennemi venant du Nord. La position des chars dans la colonne est donc inversée. Fraisot se retrouve en tête, suivi d'Aubert tandis que le char du lieutenant Le Roy ferme désormais la marche. Il est environ 20h00 lorsque des blindés ennemis escortés par des éléments motorisés se présentent au même moment à l'entrée septentrionale de Millançay.

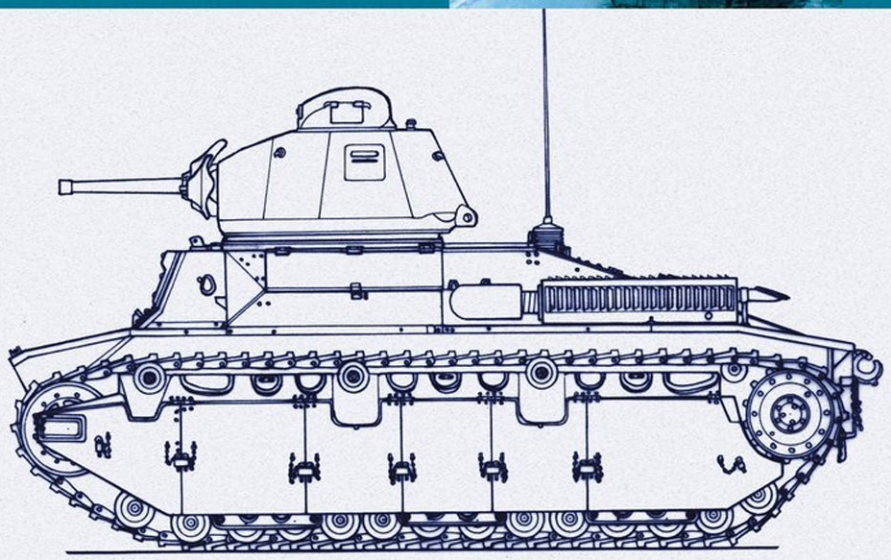
Notice historique de la 350e CACC

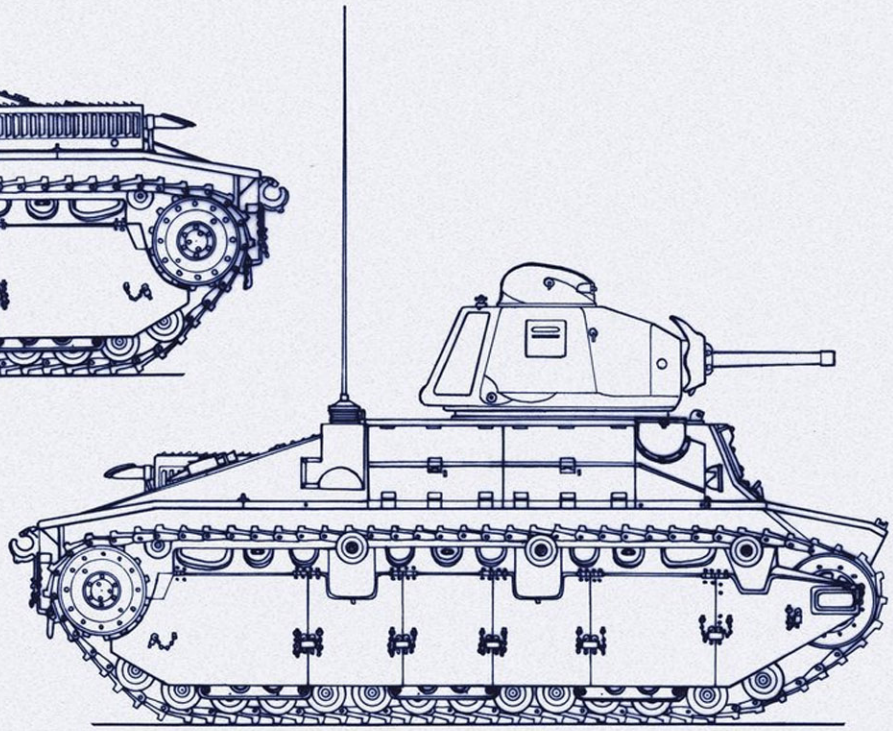
Formée sur ordre le 8 juin 1940 au camp de Satory, la 350e Compagnie Autonome de Chars de Combat se compose de douze chars D2 neufs parmi les derniers produits par les usines Renault (numéros 2079 à 2090). Le personnel est fourni par le centre de recueil de Houdan ainsi que par les dépôts de chars suivants : 507e (aspirants), 511e (spécialistes radio) et 505e (conducteurs automobilistes et divers). La compagnie est rattachée au dépôt 507 tandis que le dépôt 503 joue le rôle de centre mobilisateur. Le tableau d'effectifs théoriques en hommes et matériels est le suivant :
- 7 officiers, 24 sous-officiers, 32 caporaux et caporaux-chefs, 127 chasseurs.
- 15 chars Renault D2, 2 tracteurs SOMUA FCL, 4 tracteurs de ravitaillement (sans doute des Lorraine), 1 remorque porte-chars et une vingtaine de véhicules divers.

Note : De fait, il semble qu'une partie des sous-officiers ait été remplacée par des aspirants.

▼ Le 2085 inspire décidément les photographes allemands ! Le Renault D2 est un engin bien plus volumineux que son prédécesseur. L'installation côte à côte du pilote et du radio en est la principale raison (le D2 est en effet équipé d'une radio en série, ce qui n'est pas si courant dans l'Armée française de 1940 !). Ce positionnement permet au radio de servir la mitrailleuse frontale Châtellerault modèle 31 de 7,5mm.

Le combat est désormais inévitable ! Les engins français sont alors engagés dans ce qui est sans doute l'actuelle rue des Carnuttes. Il ne leur reste que 200 ou peut-être 300 mètres à parcourir pour quitter le village lorsque le char de tête stoppe en serrant à gauche. Dans le même temps, le Renault d'Auber se déporte sur la droite, surprenant le chef de Section. Ne voyant rien des événements qui se déroulent devant lui, celui-ci sort de sa tourelle. C'est à ce moment que Fraisot ouvre le feu ! Il est instantanément imité par Auber. La riposte ennemie est immédiate, ce qui montre que les Allemands, que l'on croyait plus au Nord, occupent déjà les entrées septentrionales du village et ont même entamé son enveloppement. En fait, ceux-ci ayant capturé le lieutenant Blanchet, officier de liaison du 10e RAD, 500 mètres après la sortie de Millançay, ils espèrent pourvoir se servir de lui pour obtenir la reddition rapide des troupes françaises qui tiennent le bourg. C'est donc en compagnie de deux soldats allemands que le lieutenant Blanchet est conduit en direction des chars de Le Roy. Aussitôt arrivé à portée de voix du char de l'aspirant Fraisot, n'écoutant que son courage, Blanchet lui hurle d'ouvrir le feu sur les Allemands. Profitant de la confusion de la bataille qui s'engage alors, l'officier parvient à fausser compagnie à ses gardiens. Le combat est inégal car les chars français se gênent mutuellement tandis que les Allemands ont déjà installé leurs pièces antichars et prennent les deux Renault de tête sous leur feu. Le premier engin, le n°2084, celui de l'aspirant Fraisot, est mis en flammes. Aucun des membres de l'équipage ne parviendra à s'en échapper. Le Renault d'Auber est également touché assez durement ainsi qu'en témoigneront les très nombreux impacts qui seront ultérieurement relevés sur son glacis. Le jeune officier est mortellement touché en tentant d'évacuer sa machine. Accrochée à la carcasse de son appareil, sa dépouille carbonisée restera exposée quelques temps... Pour sa part, à bord du char n°2085, Le Roy est blessé au coude au moment où il sortait de sa tourelle pour voir ce qui motivait l'arrêt des deux machines de tête. En prime, la tourelle du lieutenant est bloquée par le tir ennemi. Il fait alors entamer une marche-arrière pour tenter d'échapper aux coups et se repositionner dans l'axe de tir. Malheureusement, cette manœuvre précipitée conduit le D2 tout droit sur un muret sur lequel il se pose « à cheval ». Le train de roulement est endommagé par les obus ennemis. Le char est immobilisé.

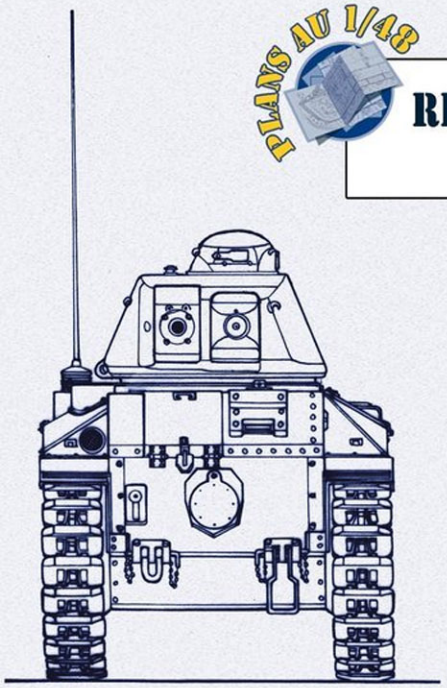


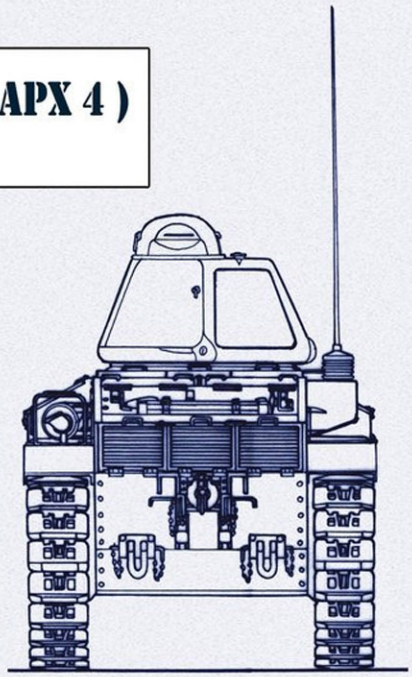


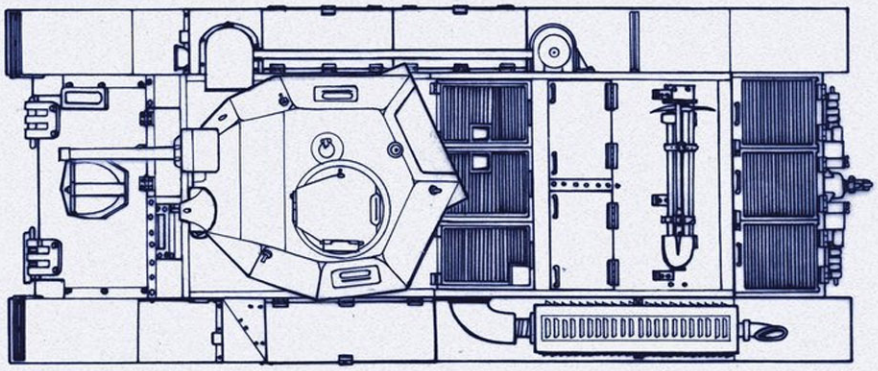
PLANS AU 1/48

RENAULT D2 (TOURELLE APX 4)

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2007







▼ Blindé à hauteur de 40mm, le D2 est un char difficile à mettre hors de combat comme en attestent les multiples impacts constellant la cuirasse frontale. Le 2085 n'a d'ailleurs pu être mis hors de combat que sur un coup chanceux de l'artillerie allemande.

◀ Sous cet angle, le D2 présente quelques similitudes visuelles avec le B1-Bis. Le Renault est d'ailleurs considéré comme un char de transition en attendant l'arrivée massive en unité du char lourd de 31,5 tonnes.

Le lieutenant ordonne à son équipage d'évacuer tandis qu'il continue à faire feu avec sa pièce de 47mm bloquée vers l'avant, ralentissant ainsi l'avance ennemie. Abandonnant finalement son blindé, il est atteint à deux reprises par des projectiles tandis qu'il cherche à rejoindre la sortie du village. Étendu au sol, il est recueilli et soigné par les Allemands qui le confient aux bons soins d'un médecin militaire en retraite, le docteur Fournier. Opéré dans une ambulance de campagne, il est ensuite évacué sur l'hôpital mixte d'Orléans. Trois mois plus tard, l'officier français sera finalement rendu à la vie civile par les occupants du pays.

L'engagement de Millançay a coûté ses trois chars au lieutenant Le Roy mais aussi et surtout la vie des aspirants Auber et Fraisot ainsi que celle des chasseurs Malglaive et Virgile. Quant aux autres membres d'équipage, ils ont tous été capturés par l'ennemi. Cependant, le délai obtenu par le lieutenant et ses malheureux compagnons a permis au poste de commandement de la 19e Division de s'échapper de la souricière tendue par les Allemands. Seuls quelques éléments sont fait prisonniers, dont l'interprète divisionnaire, le lieutenant Wehrlin. Détail intéressant, le décrochage du PC du général a également été couvert par le Laffly antichar du maréchal des logis Faugère. Cette machine avait été récupérée sur un groupe de quatre engins qui s'étaient égarés, le 10 juin, près de Chantilly.

◀ Bien que suffisamment résistante face aux canons allemands de *3,7cm*, la cuirasse du D2 constituée de plaques laminées sur cornière est de conception relativement ancienne si on la compare à un Somua S35.

▶ Le canon de 47mm installé dans la tourelle APX 4 est capable de venir à bout du blindage de tous les *Panzer*. Si l'on excepte ses faibles performances de char d'infanterie, le défaut majeur du D2 tient dans sa tourelle monoplace qui impose une surcharge de travail au chef de char incapable de charger, pointer, tirer et suivre l'évolution de la situation simultanément.

▼ Si le D2 est apprécié pour l'épaisseur de son blindage, il n'en reste pas moins un char d'infanterie bien trop lent (23km/h en vitesse de pointe) pour s'adapter rapidement aux changements de situations tactiques. Sa faible autonomie (100 km) et la fragilité de son train de roulement constituent des handicaps supplémentaires.

Saisissant l'occasion, le général Lenclud avait décidé de conserver l'un de ces Laffly pour l'affecter à la protection de son poste de commandement. L'engin du maréchal des logis Faugère sera détruit deux jours plus tard en contenant l'ennemi au bouchon de Chabris tandis qu'il défendait un pont avec l'appui d'une pièce de 75mm et le concours de quelques plantons, principalement des téléphonistes et des cuisiniers du PC.

ÉPILOGUE

Pendant que se déroulent ces événements tragiques, sans nouvelles de la section Le Roy, le reste de la 350e Compagnie Autonome de Chars de Combat poursuit son repli pour rejoindre le 19e BCC ; ce sera chose faite le mercredi 26 juin 1940. À cette date, sous les ordres du capitaine Rey, il demeure sept chars D2, quatre voitures, un tracteur avec remorque, huit motos, cinq camions et trois camionnettes montés par onze officiers dont huit aspirants, six sous-officiers et seulement 69 caporaux, caporaux-chefs et chasseurs. Une partie de la section d'échelon s'est repliée séparément et a rejoint Nonac, en Charente, le 21 juin. Sous le commandement des aspirants Bujon et Convert, cette colonne représente quatre-vingts hommes, cinq camionnettes Citroën, un tracteur Laffly, trois camions dont un véhicule

◀ Laffly W15TCC. Le projet d'installer un canon antichar de 47mm sur un véhicule tout terrain date d'octobre 1939. Le prototype entièrement blindé présenté par les usines Laffly donne toute satisfaction aux autorités militaires à l'exception de sa silhouette jugée trop peu discrète. Ces tergiversations ralentissent la mise en service de l'engin. Lorsque la *Wehrmacht* passe à l'offensive le 10 mai 1940, le projet est réactivé dans l'urgence. Pour accélérer les cadences de production, le véhicule définitif est débarrassé de sa caisse blindée. Malgré des délais très courts, un total de 70 exemplaires est livré aux unités françaises. Mobile et puissant grâce à son canon de 47mm, le Laffly W15TCC est capable de mettre hors de combat tous les *Panzer*. L'engagement au feu de ce chasseur de chars est un réel succès mais, du fait du faible nombre d'engins assemblés, il n'aura pas eu d'influence sur le déroulement des combats.

atelier, une auto sanitaire, quatre side-cars et trois chenillettes de ravitaillement. Au final, c'est donc la quasi-totalité de la 350e Compagnie qui échappera aux Allemands. Pour sa part, après avoir livré le combat retardateur de Chabris, la 19e DI se repliera successivement sur Ruffec puis Lussac-les-Châteaux. Le 22, elle sera rejointe par un Bataillon du 41e RI et par le 21e GRDI, parvenus l'un et l'autre à échapper au piège de la Ferté. La Division poursuivra ensuite son repli par Cahors. Elle sera dissoute le 11 juillet 1940, à la Pierre-Buffière, en Haute-Vienne.

Revenu à Millançay au mois d'octobre 1940, le lieutenant Le Roy recueillera auprès de la population de nombreux renseignements quant aux forces qu'il avait eu à affronter. Il écrira : « Les forces allemandes auxquelles je me suis heurté comprenaient notamment trois ou quatre AMD, une ou deux batteries antichars, une batterie de 105, d'importants éléments d'infanterie portée… Toutes les pièces étaient déjà en batterie à l'ouverture du combat mais il n'est pas certain que les 105 aient tiré ; ils n'ont en effet pas causé de dégâts aux immeubles. Toutefois, certaines traces constatées sur le char de Fraisot paraissent provenir d'éclats de gros calibre plutôt que de projectiles antichars… » En fait, d'après les clichés pris par les Allemands, il semble que les Renault D2 aient eu affaire aux antichars de la *Panzerabwehr-Abteilung 33* et aux fantassins de la *33. Infanterie-Division*, future *15. Panzer-Division* à compter du 11 novembre 1940. Les impacts à l'arrière des engins de la 350e Compagnie Autonome de Chars de Combat sont là pour en témoigner. Ils ne sont d'ailleurs pas sans rappeler les impacts relevés juste un mois plus tôt sur les chars D2 de la 345e Compagnie durant les combats de Crécy-sur-Serre.

Les trois officiers et leurs équipages se sont courageusement sacrifiés et disparaissent ainsi dans la tourmente tandis que leurs camarades de la 350e ignorent tout du drame. C'était le 18 juin 1940. Au même moment, à Londres, un autre tankiste français prononçait un discours depuis entré dans l'Histoire de France ! ■

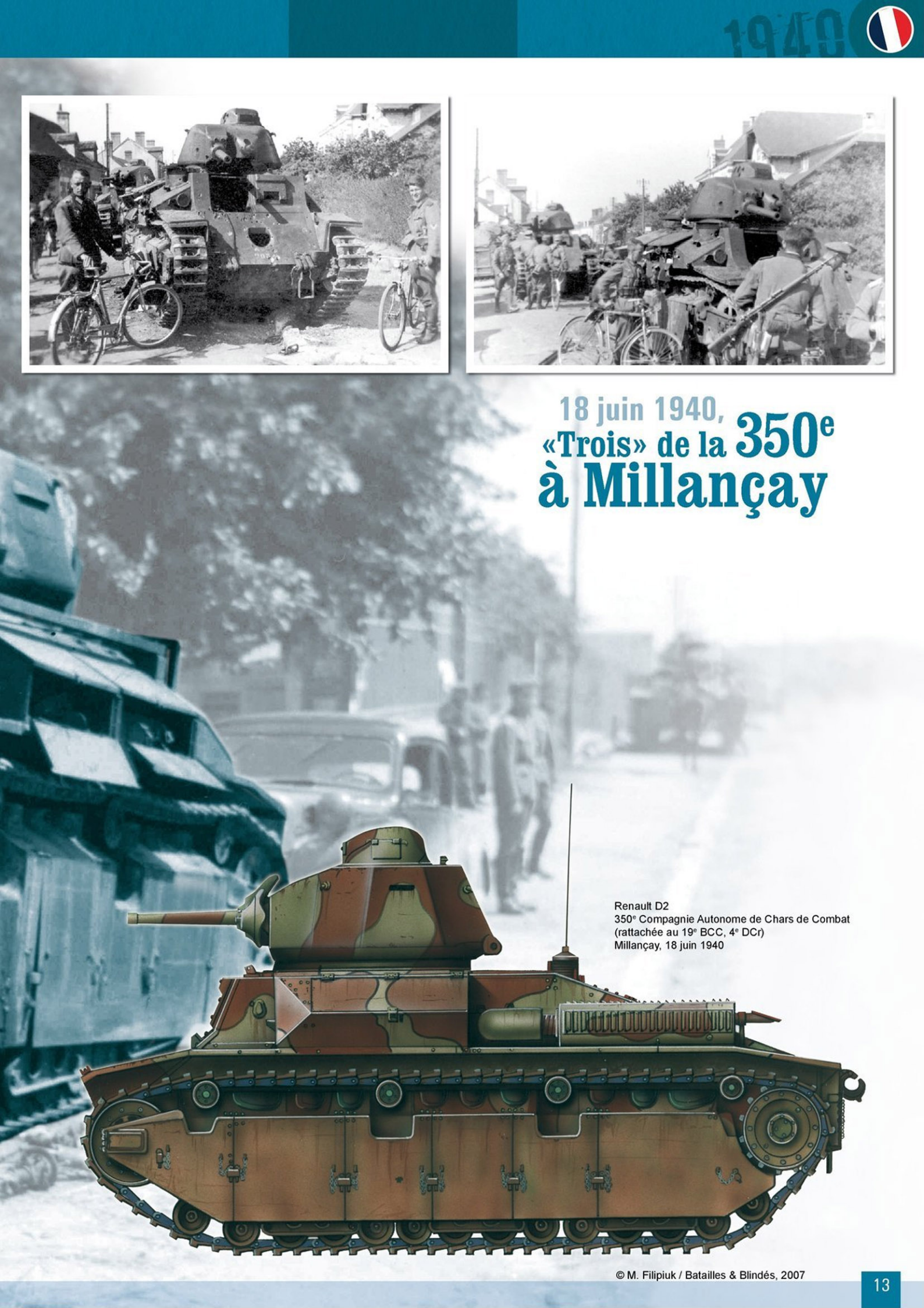
Sources (documents conservés aux archives du Service Historique de la Défense) :
- Historique du 19e BCC
- Archives de la 350e CACC (SHD 34N444)
- Archives de la 19e DI (32N105 à 32N116).

Lexique

BCC : Bataillon de Chars de Combat.
CACC : Compagnie Autonome de Chars de Combat.
CA : Corps d'Armée.
DCR : Division Cuirassée.
DI : Division d'Infanterie.
GRDI : Groupe de Reconnaissance de Division d'Infanterie.
PC : Poste de Commandement.
RAD : Régiment d'Artillerie Divisionnaire.
RI : Régiment d'Infanterie.

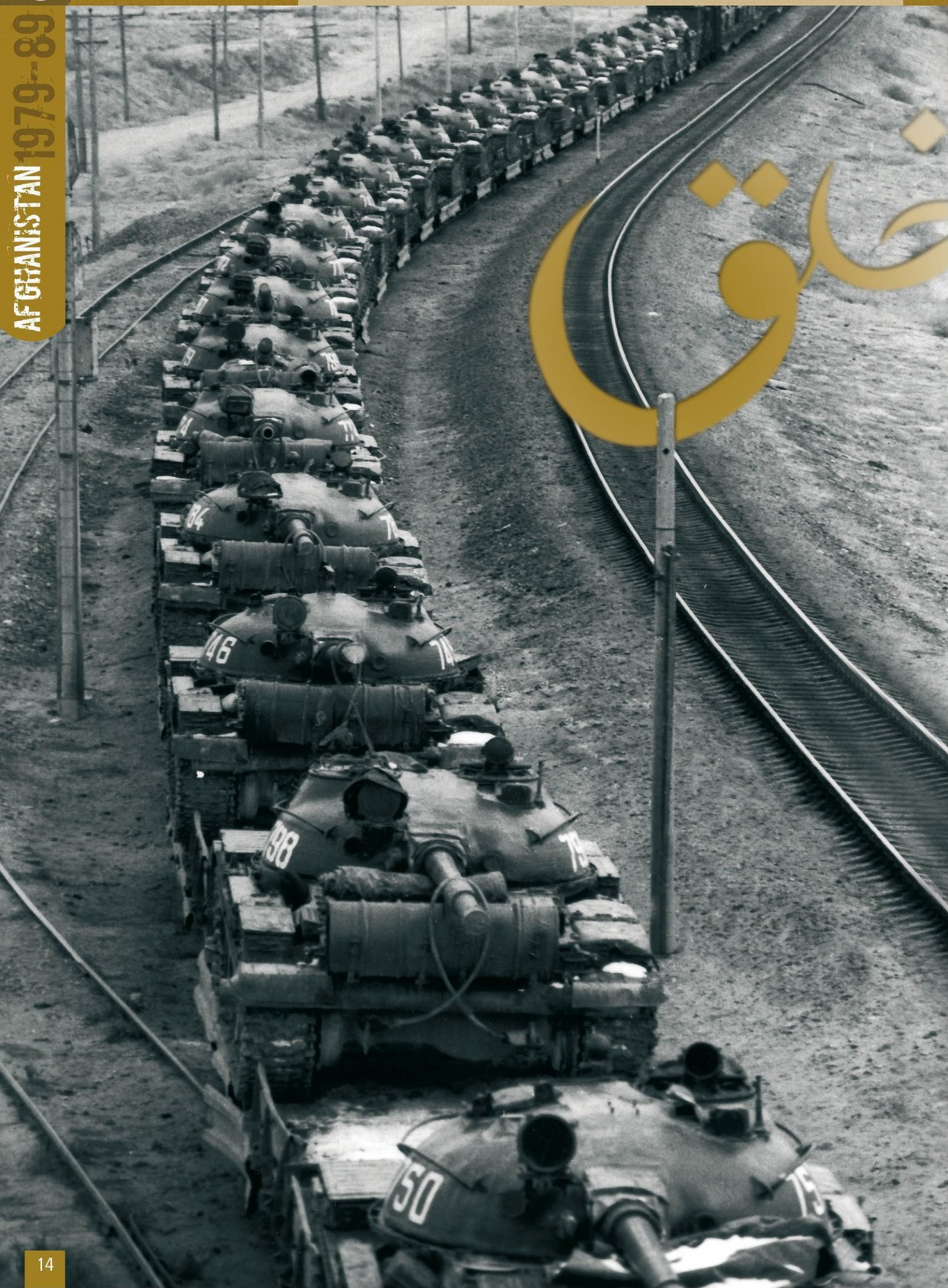
◀ Les équipages de Renault D2 sont loin d'avoir démérité face aux troupes allemandes. Les limitations tactiques induites par un équipage de trois hommes seront toutefois un handicap insurmontable face aux *Panzer* et leur tourelle triplace et aux équipes antichars allemandes.

18 juin 1940, «Trois» de la 350e à Millançay



Renault D2
350e Compagnie Autonome de Chars de Combat
(rattachée au 19e BCC, 4e DCr)
Millançay, 18 juin 1940

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2007


خ ق
84
146
198
50

Les bêtes de GUERRE

Par Laurent Tirone

Noël 1979, les Soviétiques entrent en Afghanistan. L'*OKSVA* (*Ogranichennyy Kontingent. Sovetskikh. Voysk v Afganistane*) balaye rapidement toutes les tentatives de résistance de l'Armée régulière afghane. Confiant en ses forces, le Kremlin pense que les soulèvements populaires résultant de cette invasion vont s'éteindre d'eux-mêmes face à la puissance de l'Armée Rouge et les idées « progressistes » véhiculées par les nouveaux arrivants. Mais l'Afghanistan n'est pas la Tchécoslovaquie. Et la rébellion va rapidement prendre de l'ampleur en étant animé par des chefs déterminés. Le contingent limité des forces soviétiques en Afghanistan va alors être confronté à une guérilla contre laquelle ni ses officiers ni ses soldats n'ont été préparés. C'est dans ce qui peut s'apparenter à un enfer que les chars vont être engagés pour tenter d'écraser un ennemi aussi insaisissable que dangereux.

Dans la doctrine soviétique, le char constitue l'épine dorsale du corps de bataille de l'Armée Rouge. La configuration du relief afghan empêche évidemment le déploiement des grandes unités blindées. Les exercices mettant en œuvre des centaines d'engins de combat chenillés sur de larges fronts ne sont ainsi plus qu'un lointain souvenir pour des tankistes jusqu'alors stationnés en Europe centrale ou bien dans les steppes d'Ukraine. Les divisions mécanisées sont éclatées et les engins réunis par « paquets » de la taille d'un peloton ou, plus rarement, d'un escadron. L'unité administrative reste néanmoins le bataillon. Le fractionnement peut même aller jusqu'à la section de trois machines. Jamais moins car un blindé ne doit pas être engagé de manière isolée. L'organisation interne d'un bataillon déployé en Afghanistan diffère peu de l'ensemble de ceux stationnés en Union Soviétique. Il se compose de :

- Un peloton de commandement constitué du commandant du bataillon, de son adjoint, d'un officier d'état-major (chef d'état-major), d'un officier politique chargé du « moral » des troupes, d'un officier responsable des transmissions et, enfin, d'un officier affecté aux questions relatives à l'armement et à la technique.
- Trois escadrons de chars de dix engins.
- Un peloton de logistique et de soutien constitué d'une unité de transmission, d'un groupe médical et d'un groupe de soutien (mécaniciens et cuisiniers).

Face à une guérilla dépourvue de blindés, les Soviétiques ne déploient pas sur le terrain leurs modèles les plus récents. Seuls des T-55 ou encore des T-62 seront engagés au combat. Des machines plutôt anciennes, le premier étant entré en service dans l'Armée soviétique dans la deuxième moitié des années 50, le second au début des années 60. Malgré leur âge, ces engins rustiques conservent un bon potentiel opérationnel, ce d'autant plus que la menace antichar est réduite, du moins, en théorie... Moscou va néanmoins faire intervenir des T-62M à la protection plus élaborée au fur et à mesure de la montée en puissance de la résistance afghane. D'un point de vue tactique, engager des T-72 et autres T-80 plus perfectionnés n'aurait pas changé la donne. Les limitations techniques des engins russes ne varient que très peu d'une génération sur l'autre. Une telle initiative aurait par contre détourné de précieux blindés du dispositif militaire déployé en Europe.

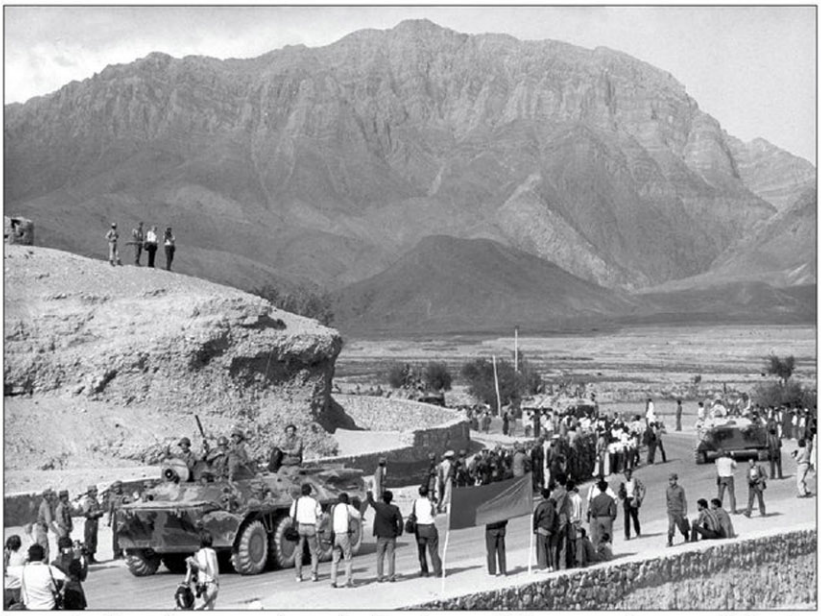
DES CHARS EN MONTAGNE

Lorsque la XL[e] armée prend position sur le territoire afghan, les tankistes soviétiques n'ont qu'une vague idée de ce qui les attend. La topographie n'a en effet rien en commun avec celles des plaines de Centre Europe où ils auraient eu à affronter des adversaires occidentaux équipés de matériels équivalents.

Jusqu'à présent, les particularités de la conduite en montagne étaient réservées aux unités stationnées dans le Caucase. Les pilotes des T-55 et T-62 vont donc devoir réapprendre à diriger leurs engins. Concentration et sang-froid sont deux qualités indispensables pour correctement négocier rampes, descentes et courbes serrées. Une formation spécifique d'une douzaine de jours va d'ailleurs être dispensée aux équipages, notamment dans les domaines de l'entretien, du déminage et du pilotage en terrain difficile. Les officiers se perfectionnent quant à eux dans les domaines du commandement des petites unités, de la conduite de tir au combat et de la coordination interarmées.

Les tankistes vont vite s'apercevoir que les moteurs n'affichent pas le même rendement en altitude qu'en plaine. La pression atmosphérique plus faible entraîne une combustion incomplète du mélange air/essence.

◀ **Page de gauche**
Cette interminable colonne de T-62 attend d'être débarquée de son train pour combattre contre la résistance afghane. Destiné à affronter ses homologues occidentaux dans les plaines de Centre Europe, le T-62 se révèle bien peu à l'aise sur le théâtre d'opération afghan. Lorsque le Maréchal V.I. Tchouikov ordonne dans l'une des crises de colère dont il avait le secret de monter le puissant canon de 115mm sur un châssis blindé, il est loin de se douter que l'essentiel de la carrière militaire de ce char au sein de l'Armée Rouge se passerait à « courser » des *Moudjahidines* dans les montagnes d'Afghanistan ! Ria-Novosti



▶ Si les BTR sont évidemment moins bien protégés que les T-55 et autres T-62 face aux lance-roquettes antichars RPG-7 qui équipent la résistance, ils se révèlent par contre infiniment plus agiles et manoeuvrables sur le « réseau routier » afghan constitué en majorité de sentiers tortueux inaccessibles aux chars soviétiques. Les *Spetsnaz* les utilisent d'ailleurs volontiers lors de leurs opérations de ratissage. Des missions risquées pour les forces spéciales russes qui, malgré leur entraînement, doivent affronter un ennemi rompu aux tactiques de guérilla et ayant une parfaite connaissance du terrain. Ria-Novosti

La perte de puissance qui en résulte oblige les conducteurs à des changements de vitesses permanents. Cette sollicitation des moteurs et surtout des boîtes de vitesses n'est bien sûr pas sans conséquences sur la consommation de carburant qui augmente de 20 à 30%. Autant de facteurs qui obligent les équipages soviétiques à soigneusement repérer leurs itinéraires pour prévoir des haltes ravitaillement et laisser refroidir les organes mécaniques des chars. À cette surconsommation s'ajoute une fréquence d'entretien plus importante. La diminution de la pression atmosphérique provoque aussi une évaporation plus rapide de l'eau et oblige les équipages à surveiller le niveau des batteries ou du liquide de refroidissement.

La conduite en montagne sollicite plus durement les organes de direction qui souffrent lors des virages trop secs. Les freins sont mis à rude épreuve pour ralentir les blindés dans les descentes. Avant chaque départ, les équipages doivent vérifier leur bon fonctionnement sous peine de pannes aussi fréquentes que dangereuses. Et les ennuis mécaniques ne manquent pas ! Le terrain rocheux accélère l'usure des trains de roulement. Les patins de chenilles ainsi que les bandages des galets de roulement se détériorent plus vite. De plus, les axes se tordent rapidement sous les contraintes du terrain rocailleux, rendant plus difficile la coupe d'une chenille pour pouvoir la remplacer. Autant d'opérations de maintenance particulièrement pénibles pour les équipages déjà soumis à la fatigue due à l'altitude et au stress des embuscades des *Moudjahiddins*. À l'épuisement des hommes s'ajoute le coût élevé de l'entretien ; les Soviétiques estiment qu'une utilisation en montagne fait augmenter de 25% le crédit horaire.

Contrairement aux doctrines classiques élaborées par les stratèges soviétiques en cas de conflit avec l'OTAN, les chars participent désormais aux combats en tant que simples unités subordonnées. Rattachés à des bataillons ou à des régiments de fusiliers motorisés ou parachutistes, les tanks ne sont plus le fer de lance des offensives. Excepté lors des attaques majeures menées dans les vallées, les T-55 et T-62 sont cantonnés au strict rôle d'appui-feu. En fonction des situations tactiques, les Soviétiques vont élaborer plusieurs stratégies marquées du sceau de l'empirisme. Les chars sont de toutes les actions et participent activement aux missions de bouclage et de ratissage de zones, aux escortes de convois, à la sécurité d'installations importantes comme les camps de base, les aérodromes, les routes, les ponts, les passes, les tunnels, les viaducs…

Les grandes offensives voulues par le Kremlin contre la vallée du Panjshir, aussi spectaculaires soient-elles, sont loin d'être les opérations les plus courantes menées par les unités blindées du Corps Expéditionnaire soviétique. L'essentiel des missions quotidiennes contre les différents groupes de maquisards a consisté en la conquête de toutes les infrastructures rou-

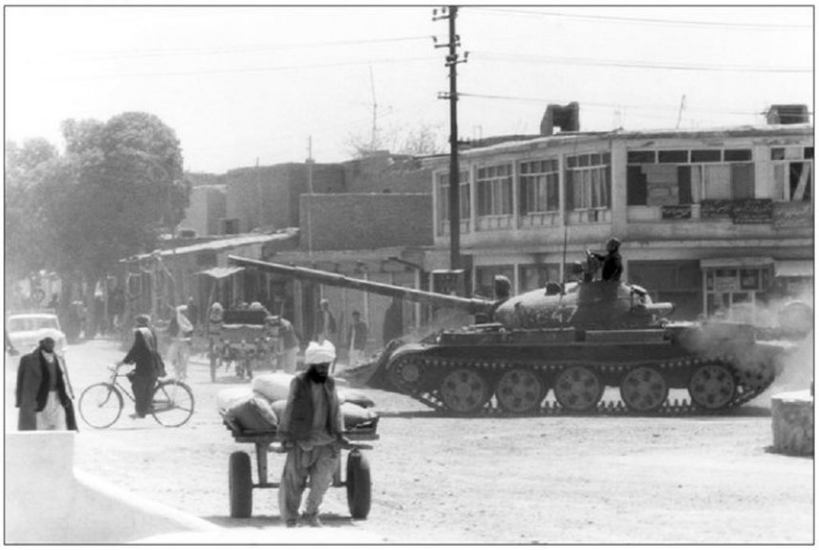
▼ Le T-62M est le blindé le plus perfectionné présent en Afghanistan. Les T-72 et autres T-80 restent en effet stationnés face aux forces de l'OTAN. La menace antichar représentée par les RPG-7 ne justifie effectivement pas la présence de matériels aussi avancés technologiquement. Le T-62M se caractérise par la présence d'un « surblindage » frontal censé faire échec aux projectiles à charge creuse. La plupart des attaques des *Moudjahidines* se faisant par le haut, cette protection supplémentaire se révèle singulièrement inutile ! Ria-Novosti

◀ La puissance dégagée par cette colonne de T-62M ne doit pas faire oublier que, la plupart du temps, de chasseurs, ils deviennent gibiers. Les points d'attache présents sur le char de tête permettent d'installer un système anti-mines indispensable pour déjouer les embuscades des *Moudjahidines*. Ces derniers ont toutefois plus d'une corde à leur arc. Lorsque les convois de ravitaillement empruntent des passes et autres défilés, les résistances se contentent de provoquer un éboulement sur le véhicule de tête. Méthode contre laquelle tous les dispositifs mécaniques du monde sont inefficaces…
Ria-Novosti

tières permettant les déplacements à travers le pays. La sécurisation des axes de passage est fondamentale pour assurer le ravitaillement régulier des postes occupés par les troupes soviéto-afghanes. Carrefours et ponts ont fait l'objet d'attaques acharnées menées en étroite coopération par des bataillons de chars et des unités de fusiliers. Pour préserver la libre circulation de leurs convois, les Soviétiques mettent en place tout un réseau de points fortifiés destinés à contrôler les ouvrages d'art ou les routes stratégiques. Indispensable pour protéger les voies de communication, ces points d'appui sont autant de cibles potentielles pour des *Moudjahiddins* passés maîtres dans l'art des coups de mains. Le commandant en charge d'un avant-poste organise son unité selon un schéma tactique précis. Pour élaborer son plan de feu, il repère les principaux axes d'approche susceptibles d'être empruntés par les assaillants. Les chars sont alors utilisés comme pièces d'artillerie mobile. Les postions de tir sont soigneusement choisies pour d'une part se couvrir mutuellement et d'autre part se situer en dehors des zones d'éboulements. Cas de figure relativement fréquent en zones montagneuses, surtout quand ils sont provoqués par la main de l'homme assistée d'un peu de dynamite ! Dans la mesure du possible, tous les reliefs présents dans le plan de feu font l'objet d'une couverture pour éviter que les résistants ne s'en servent pour dissimuler leur approche. Une fois l'emplacement du blindé sélectionné, les unités du génie commencent un long travail de terrassement. Lorsque le terrain le permet, le char est à moitié enterré pour ne laisser visible que la tourelle et réduire autant que faire se peut sa vulnérabilité aux roquettes antichars. En cas de sol trop rocailleux, des murs de protection en pierres ou des sacs de sable sont élevés autour du blindé, le transformant ainsi en bunker chenillé. Des tranchées et des blockhaus sont aussi creusés à proximité pour abriter l'équipage en cas de problèmes. Pour limiter au maximum les risques d'attaques surprises, des rouleaux de fils de fer barbelés électrifiés et des champs de mines sont disposés autour du point d'appui. Piégé par des fusées éclairantes, le périmètre est à la fois battu par le feu des chars et par des armes collectives d'infanterie comme des mitrailleuses ou des mortiers. En théorie, chaque secteur doit être couvert par le canon d'un char. Les positions choisies par le commandant de l'unité mécanisée donnent la capacité aux blindés d'ouvrir le feu à portée maximale de leur armement. Dans la réalité, les obstacles naturels limitent les champs de tir des T-55 et T-62 et réduisent d'autant l'efficacité de leur appui-feu. De leur côté, les fusiliers motorisés occupent des positions leur permettant à la fois d'assurer une certaine protection aux chars et de profiter de leur puissance de feu. Une distance moyenne de 400 mètres sépare un peloton de chars et un peloton de fusiliers. Les blindés agissent comme un aimant pour les *Moudjahiddins* qui se couvrent de gloire à chaque fois qu'ils en détruisent un. Pour éviter les pertes « collatérales » liées à ce type de comportement parfois irrationnel, les fantassins prennent soigneusement leurs distances avec leurs propres engins ! Une fois le périmètre de sécurité installé, le commandant positionne son char sur une hauteur de manière à pouvoir observer le terrain sur sa profondeur. En cas d'attaque, son rôle de coordinateur est essentiel pour diriger le feu des différentes unités.

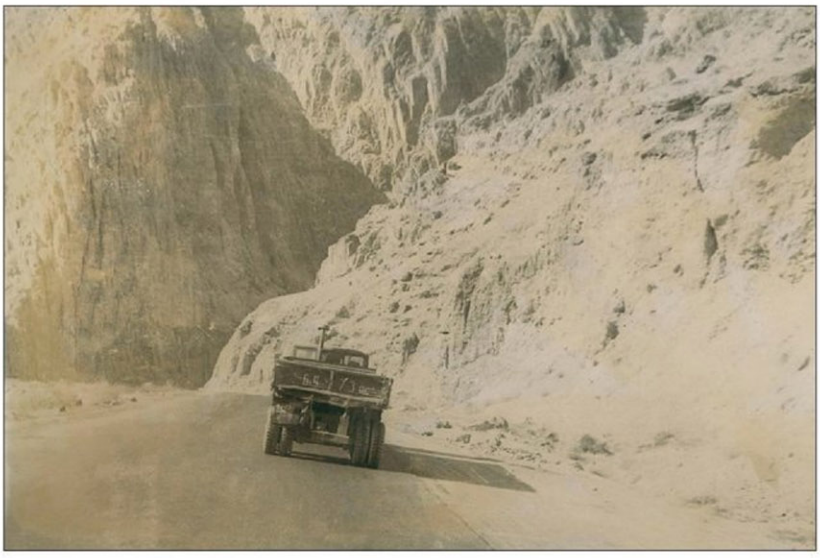
LES CHARS DANS L'OFFENSIVE

La puissance de feu des unités mécanisées soviétiques permet de les employer dans des missions « coup de poing ». Il ne s'agit pas d'assauts massifs mais d'offensives limitées dans le temps destinées à « pousser » les groupes de résistants repérés vers des zones préalablement bouclées par d'autres unités blindées.



◀ Sous le regard indifférent des « locaux », un T-62 de *l'OKSVA* (pour *Ogranichennyy Kontingent Sovetskikh Voysk v Afganistane*) traverse un bourg. Paradoxalement, les blindés n'ont pas grand-chose à craindre en milieu urbain. La population des villes est en effet moins « hostile » aux soldats soviétiques que les tribus montagnardes farouchement déterminées à défendre leur indépendance face à l'occupant venu du Nord.
Ria-Novosti

▶ Les embuscades contre le corps expéditionnaire soviétique sont monnaie courante. La présence dans le bas-côté de carcasses calcinées de camions citernes ne doit pas rassurer les conducteurs ! Fort de leur réseau relationnel familial, les *Moudjahidines* connaissent à l'avance les horaires de ces convois et peuvent ainsi tranquillement préparer leurs traquenards. Ria-Novosti



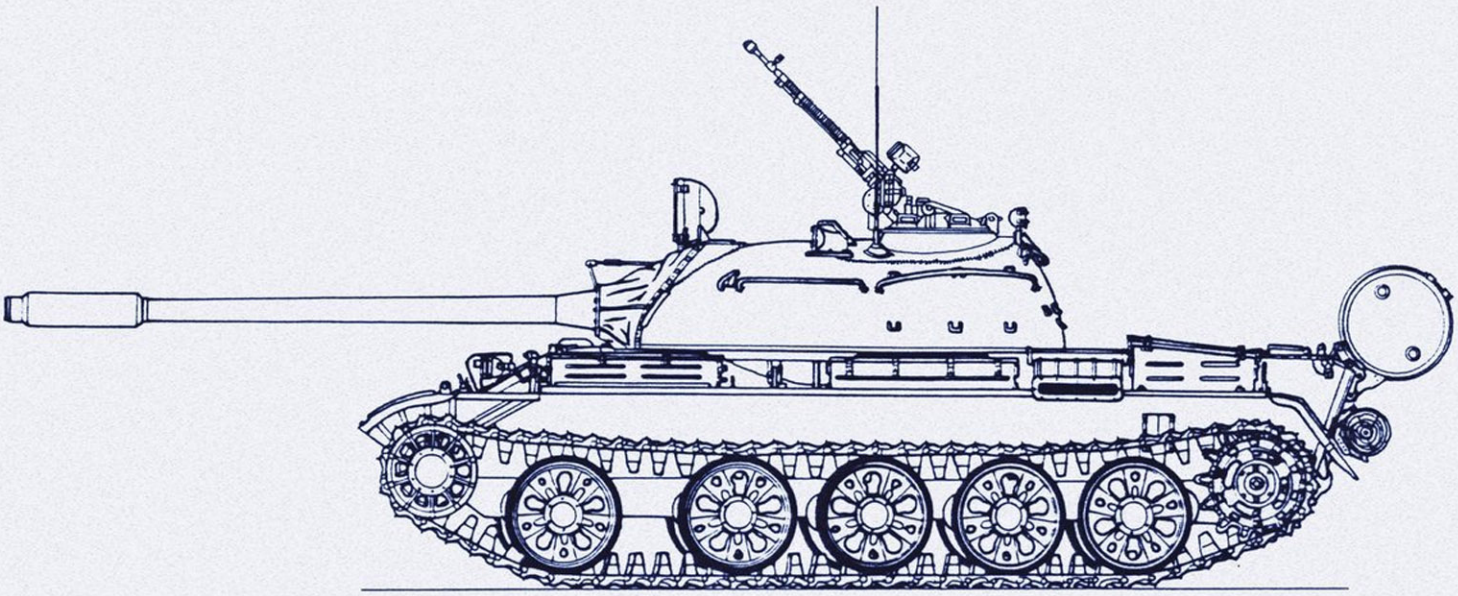
▶ et ◢ Le relief est le principal allié des *Moudjahidines*. Ces paysages majestueux sont autant de lieux d'embuscades aussi favorables les uns que les autres. Les gorges, défilés et autres passes se muent en pièges mortels pour ces camions qui ne peuvent le plus souvent compter que sur la dextérité de leur conducteur pour passer au travers des attaques de la résistance. Aviations et hélicoptères d'assaut ne peuvent intervenir efficacement dans un tel milieu et les chars se transforment en cibles pour les assaillants qui prennent soin de se positionner hors des zones de tirs des canons de 100 et 115mm. Collection Privée

Lorsqu'une concentration de rebelles est repérée, les Soviétiques montent une opération de « rabattage ». Toutes les armes disponibles sont alors mises à contribution. Avions d'assaut SU-25, hélicoptères Mi-24 « Hind », artillerie et évidemment les chars déversent des torrents de feu pour pousser les *Moudjahiddins* vers le piège tendu.

Si le terrain le permet, les blindés rabatteurs progressent devant de l'infanterie, retrouvant ainsi leur caractère offensif. Le plus souvent, si le relief est trop accidenté ou si les pentes sont trop prononcées, les chars avancent en étroite coordination avec les fusiliers. Ils deviennent alors de simples batteries d'artillerie mobiles dévolues à l'appui immédiat de l'infanterie. Un grand soin est apporté à la préparation de la mission par les commandants d'unités. Chaque section sait précisément où elle doit se placer dans le dispositif initial et quel itinéraire elle doit emprunter. Il ne s'agit pas de faire respecter un strict plan d'approche sans la moindre initiative comme pour les opérations prévues en Europe mais de tenir compte des réalités du terrain qui ne permet que rarement la manœuvre ou un simple changement de formation. Si une unité venait à commettre une erreur, elle serait dans l'impossibilité de la corriger, mettant en danger la réussite de l'opération. Les délais impartis à la réalisation de la mission sont calculés avec des marges plus importantes et sa profondeur est bien souvent réduite pour tenir compte des difficultés de la progression. Pour essayer de garder un minimum d'effet de surprise, les chars se déplacent souvent plus tard ou par un itinéraire différent de celui des autres unités allant au combat. Difficile de garder secret l'axe d'attaque quand des dizaines de blindés roulent en dégageant des nuages de poussière ! Durant ce type d'action, l'officier commandant l'unité blindée est aussi en charge de la compagnie de fusiliers motorisés. Cette centralisation permet une meilleure coordination entre les tankistes et les « *Fusmot* », améliorant ainsi le degré de réactivité face aux changements de situation tactique. Les T-55 et T-62 avancent en liaison avec les fantassins qui les préviennent des menaces venant des hauteurs ou de la présence d'éventuels champs de mines.

Pendant qu'une première unité multiplie ses coups de boutoirs, une autre se prépare à fermer la nasse. Les blindés s'installent sur des positions de tir préétablies pour prévenir toutes fuites hors de la zone bouclée. Les chefs de chars laissent un intervalle de 200 à 300 mètres entre chaque véhicule tandis que l'espace entre chaque peloton et de 600 à 800 mètres. Chaque emplacement est choisi de façon à pouvoir tirer sans être gêné par des obstacles. L'idéal étant une position un peu en hauteur pour avoir un point d'observation le plus large possible. Les intervalles sont couverts par des armes légères, des mortiers ou de l'artillerie.

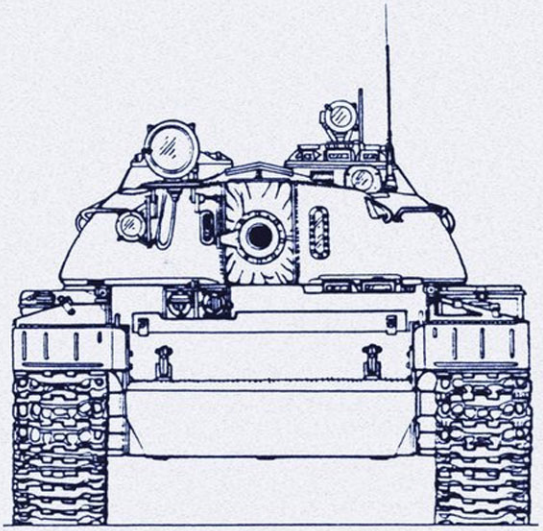
Une fois la nasse refermée, les unités soviétiques commencent une longue et dangereuse opération de ratissage. Là aussi la coordination entre les tankistes et l'infanterie est primordiale. Le nettoyage de la zone se fait différemment en fonction de la nature du terrain et de la coopération (!) de la population locale. Réputés pour leur combativité, les parachutistes prennent place sur les blindés pour couvrir les hommes du génie qui progressent en avant afin de neutraliser les mines et autres obstacles. L'infanterie motorisée se tient légèrement en retrait,

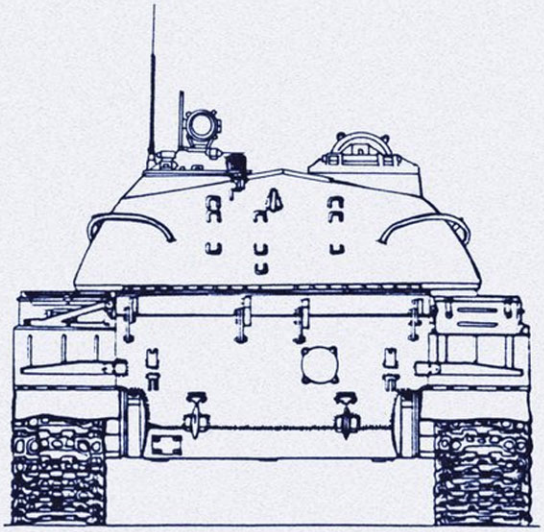


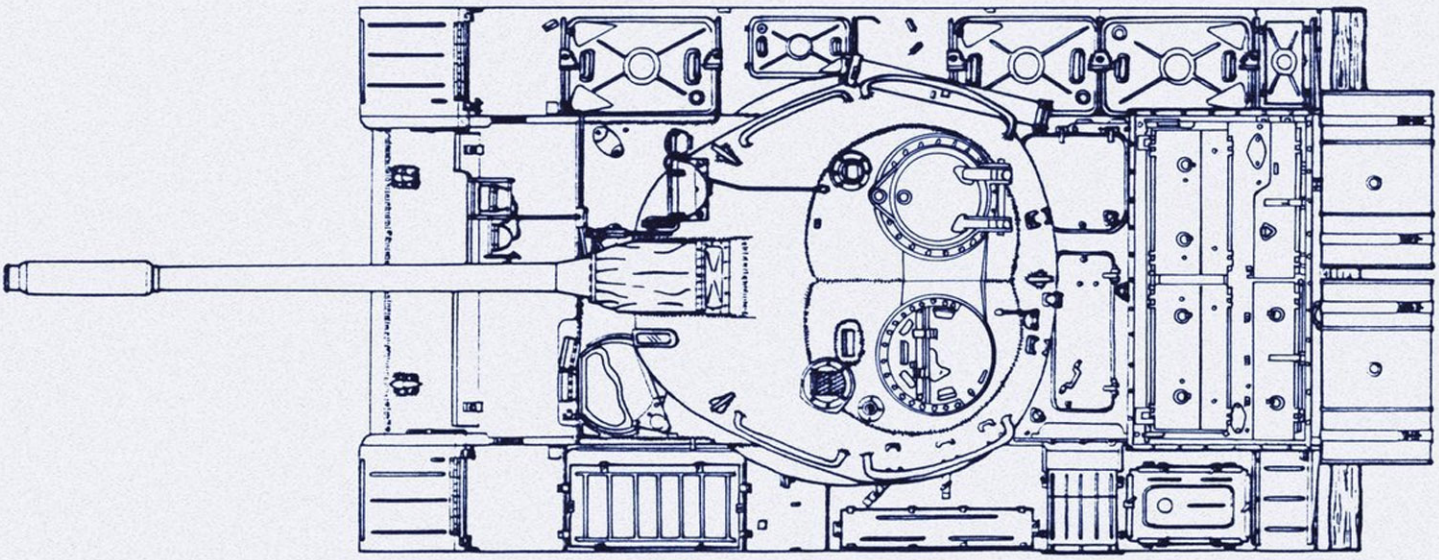
PLANS AU 1/48

T-55AM MODEL 1970

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2007







▶ Sous l'œil des caméras, l'heure du départ a sonné pour ces BMP-2. Après dix ans de luttes incessantes, les Soviétiques quittent définitivement l'Afghanistan. Ce qui devait initialement être une simple opération de routine pour une Armée Rouge surpuissante s'est progressivement transformé en un immense bourbier. L'état major russe n'a pas su mettre au point les tactiques qui lui auraient permis de défaire la résistance afghane. Mais existait-il une véritable solution militaire à ce conflit ? Ria-Novosti

prête à débarquer de ses BMP aux moindres accrochages. Le groupe d'assaut est parfois renforcé par des unités lance-flammes tandis que des observateurs avancés désignent les cibles potentielles à l'artillerie à longue portée. Un fois l'objectif repéré, les chars effectuent un tir de saturation avec leurs canons et mitrailleuses pour forcer les *Moudjahiddins* à baisser la tête pendant que l'infanterie monte à l'assaut. Les tubes de 100mm des T-55 et de 115mm des T-62 permettent de neutraliser efficacement les cibles dissimulées derrière des murs de pierres, dans des grottes ou à l'intérieur de *sangars*, des sortes d'abris en pierres construits dans les rochers. Laissant de côté leurs obus-flèches bien peu efficaces dans ce genre de situation, les tankistes vont intensivement se servir de projectiles à fragmentation ou explosif. Si les parois des abris viennent à dépasser les trente centimètres, les armuriers règlent alors le détonateur pour que l'obus explose à l'intérieur même. Si le terrain permet la manœuvre, les chefs de chars doivent procéder à des contournements et des débordements pour empêcher les *Moudjahiddins* de s'échapper. L'idéal est alors de rejoindre une ligne de crête pour pouvoir jouer efficacement de l'allonge de leurs canons et ainsi de ne pas trop s'approcher des rebelles. Pendant les combats, les chars tiennent parfois le rôle d'ambulances de fortune en ramenant des blessés à l'arrière. Ils servent aussi de véhicules de dépannage en remorquant d'autres engins. Si les blindés ne sont plus le fer de lance des offensives, le poids principal reposant sur les unités de fusiliers motorisés, il n'en demeure pas moins un des acteurs essentiels.

Lorsque les officiers soviétiques parviennent à maintenir la cohésion de leurs troupes, les résultats sont à la hauteur de leurs espérances et des pertes sensibles sont infligées aux résistants. Mais la parfaite connaissance du terrain par les rebelles, le manque de fiabilité de l'Armée régulière afghane, les carences d'entraînement des soldats soviétiques combinés à l'extrême combativité des *Moudjahiddins* constituent autant d'os sur lesquels l'Armée Rouge va se briser les dents.

Il arrive ainsi que le « chasseur » devienne le « chassé ». Face aux opérations de ratissage, le repli est bien souvent la tactique la plus efficace devant la puissance combinée de l'artillerie et des blindés d'autant que les nasses se révèlent rarement totalement imperméables. Cette retraite logique n'est pas toujours choisie par les combattants afghans. Lors d'une offensive soviétique contre Kandahar en août 1984, les *Moudjahiddins* qui occupaient l'oasis de Pashmul, décidèrent de ne pas rompre le combat et, au contraire, de faire le gros dos sous les bombes avant de tenter d'engager l'infanterie. Bien embusqués dans des abris antiaériens et solidement retranchés derrière des canaux d'irrigation et des vignobles, les résistants laissent passer l'orage de feu délivré par les SU-25, véritables « camions à bombes » de l'Armée de l'Air, et par l'artillerie soviétique. Si l'intensité des bombardements met les nerfs à rude épreuve, les résistants afghans, dont une bonne partie sont des déserteurs de l'Armée

▶ Ces équipages de BTR vont bientôt retrouver avec soulagement les casernes de leur pays natal. L'Armée Rouge sort traumatisée du conflit afghan. En plus d'être un véritable gouffre financier, cette guerre va laisser de profondes séquelles psychologiques à des milliers de soldats propulsés dans un pays qu'ils ne comprennent pas. Ria-Novosti

gouvernementale formée à la mode soviétique, savent que tôt ou tard les obus vont cesser de marteler le terrain pour laisser la place aux troupes mécanisées. Empêtrés sur un terrain peu propice aux déploiements de blindés, les soldats soviétiques se sont retrouvés face à des *Moudjahiddins* particulièrement à l'aise dans le combat individuel tout à fait conforme à leur mentalité de guerrier. *A contrario*, les soldats soviétiques redoutent ce type d'engagement et répugnent à sortir de leurs blindés. L'infanterie des troupes mécanisées se caractérise plutôt par un manque de mordant teinté d'une prudence extrême. Lents et peu enclins à se déployer, les Soviétiques subissent alors de lourdes pertes.

◀ Triste fin pour ce T-55 abandonné dans la campagne afghane. De résolument offensif, le rôle de l'Arme Blindée soviétique va progressivement basculer vers des missions défensives ingrates et peu valorisantes qui vont peu à peu miner le moral des équipages. Pourtant, malgré les apparences, les pertes en chars sont proportionnellement peu importantes en regard de la fréquence des attaques. La menace antichar à base de RPG-7 se révèle peu efficace contre les blindés. Les tanks soviétiques sont en effet bien souvent les seuls survivants des embuscades !
DoD Defence

L'ESCORTE DES CONVOIS

Lorsque la topographie l'autorise, les Soviétiques intègrent des pelotons de chars dans les convois de ravitaillement destinés à approvisionner les points fortifiés chargés de sécuriser les axes de communication. Deux tactiques distinctes vont être employées pour assurer la protection des camions et de leurs précieux chargements. Les blindés restent sur les arrières des convois comme détachement d'appui, prêts à intervenir en cas d'embuscades. Cette méthode permet aux tankistes d'engager l'ennemi sans être eux-mêmes les cibles des *Moudjahiddins*. L'inconvénient majeur de cette pratique est la destruction quasi-totale des véhicules de transport avant que les T-55 et T-62 n'aient le temps d'intervenir ! La deuxième méthode consiste à mélanger les chars avec le reste du convoi. Mais, en cas d'embuscade, les blindés deviennent alors des cibles comme les autres… Couvert par une escouade de fusiliers motorisés, le char de tête précède prudemment le convoi d'une centaine de mètres. L'équipage avance toutes écoutilles fermées pour éviter les blessures en cas d'explosion de mines. En plus de rendre l'atmosphère dans le blindé rapidement irrespirable, les tankistes n'ont qu'une vue partielle de ce qui les entoure. Pour pallier cela, des parachutistes s'installent souvent sur les engins ! Il est facile d'imaginer les conséquences d'une embuscade sur ces troupes privées de toute protection… Des sapeurs et un ou plusieurs engins dotés d'une charrue (type KMT-5) ou d'un fléau de déminage (type KMT-7) se tiennent prêts à intervenir en cas de besoin. La vitesse du convoi est généralement assez lente car, au moindre doute, le chef du char de tête fait intervenir les blindés de déminage qui n'hésitent pas à repasser plusieurs fois sur les zones suspectes.
Lorsque les *Moudjahiddins* déclenchent leurs attaques, les chars se déplacent rapidement sur les bas-côtés pour laisser les camions évacuer la zone dangereuse. Une manoeuvre qui n'est pas toujours possible si la route est trop étroite…

▼ Cimetière de T-55 de l'Armée régulière afghane. Lorsque les Soviétiques évacuent le pays, ils laissent d'immenses stocks de matériels à leurs « alliés » gouvernementaux. Inefficaces aux mains des tankistes soviétiques, ils ne se comporteront évidemment pas mieux avec des équipages du cru lors des derniers mois de la guerre...
DoD Defence

▶ Un autre cimetière de blindés situé près de Kaboul où rouillent des T-55 et autres BMP. Les chars abandonnés par leur propriétaire font le bonheur des *Moudjahidines* qui s'empressent de les retourner contre les tribus voisines avec qui ils étaient alliés face aux Soviétiques… Mécaniquement « increvables », les matériels russes vont participer aux guerres tribales puis aux affrontements opposant les hommes de Massoud aux Talibans et enfin finir sous les bombes des chasseurs-bombardiers de l'OTAN ! Ces sont bien souvent le manque de pièces détachées et les carences d'entretien qui en auront raison.
Collection Privée
Courtesy Defence Talk

Sans chercher à ajuster leurs tirs, les équipages appliquent la méthode de la boule de feu en tirant avec toutes les armes disponibles. Le but n'est pas tant de tuer les assaillants parfaitement camouflés dans le paysage que de gêner au maximum leurs actions. Les résistants ne peuvent ajuster leurs tirs et l'infanterie profite de cette couverture pour gicler des véhicules et prendre position pour une éventuelle contre-attaque. Cette tactique efficace est cependant limitée par les caractéristiques techniques des chars russes. Les pièces de 100mm ou 115mm sont incapables d'atteindre un objectif situé au-delà de 15° au-dessus du châssis. La mitrailleuse coaxiale ne peut dépasser les 30°. Les *Moudjahiddins* vont prendre l'habitude de s'installer en hauteur, neutralisant de fait les tirs des chars. Cela est aussi vrai lorsque les résistants se positionnent en contrebas des routes. Le T-55 ne peut pointer son canon en deçà de -4° tandis que le T-62, à peine mieux loti, ne peut abaisser son canon sous les -6°. Des valeurs qui leur interdisent le tir en contre-pente. À cela, l'on doit ajouter une cadence de tir extrêmement lente, 4 coups par minute pour le T-62, qui permet aux Afghans de changer de position entre deux coups. Dans ces cas-là, seule la mitrailleuse antiaérienne DShKM de 12,7mm peut atteindre les cibles situées en hauteur. Son utilisation n'est toutefois pas sans risques car le chargeur est obligé de sortir de la tourelle pour pouvoir s'en servir. Exposé, il devient une cible de choix pour les tireurs afghans habitués à faire mouche à plus de 700 mètres avec leurs vénérables fusils Lee Enfield. Malgré tout, la DShKM reste la seule arme capable de faire un tant soit peu hésiter les *Moudjahiddins*. Sa puissance d'arrêt et sa portée avoisinant les 1 000 mètres ont un réel impact psychologique sur les assaillants qui, bien souvent, préfèrent rompre le combat s'ils n'arrivent pas à la faire taire rapidement. Pour gêner les tirs ennemis, les équipages n'hésitent pas à utiliser les 8 à 12 pots fumigènes disposés sur la tourelle ou des grenades fumigènes. Des vétérans rapportent qu'une fois son blindé immobilisé et évacué, l'équipage démontait la mitrailleuse coaxiale pour sa défense rapprochée.

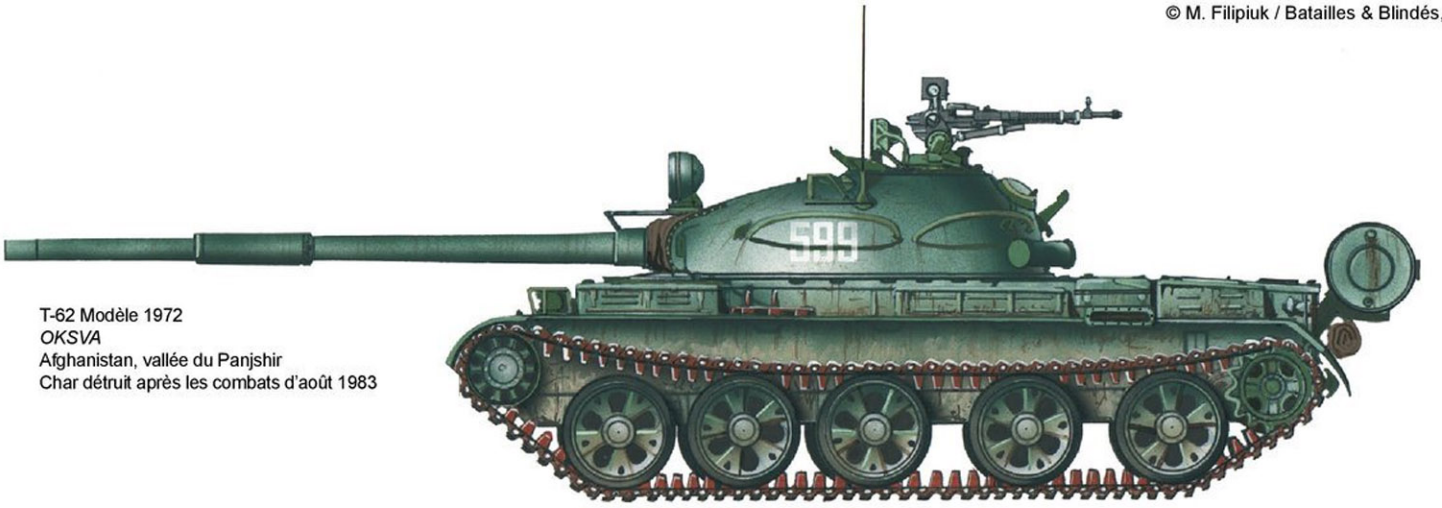
Ces possibilités de tirs réduites sont le principal facteur de limitation des tanks soviétiques en montagne. Obligés de manoeuvrer pour trouver une nouvelle fenêtre de feu, les tankistes laissent bien involontairement aux assaillants le temps de disparaître. Lors d'une embuscade, ils ne se contentent pas d'être des pièces d'artillerie mobiles ; leur blindage leur permet d'opérer sous le feu ennemi le remorquage d'un camion endommagé voire de servir de bulldozer en poussant sur le bas-côté les véhicules détruits.

CONCLUSION

Le char a incontestablement montré ses limites lors des combats menés en zone montagneuse. Incapables de manœuvrer, soumis à des contraintes importantes, techniquement muselés par la topographie, ils n'ont pu que subir les attaques des *Moudjahiddins*. Il ne faut toutefois pas conclure à l'impuissance totale des troupes blindées. Si elles n'ont jamais pu se révéler être le facteur décisif, elles ont réduit par leur seule présence les pertes subies par l'Armée Rouge. Leurs déboires viennent aussi de tactiques d'engagements déficientes. La trop grande confiance accordée par les Soviétiques depuis la Grande Guerre Patriotique dans leurs troupes blindées les a amenés à surestimer leurs forces au détriment d'une action coordonnée rassemblant d'autres composants tels que les parachutistes ou encore les *Spetsnaz*. La baisse rapide du moral des tankistes cantonnés dans un rôle défensif pour lequel ils n'étaient pas préparés n'a certainement pas amélioré la situation ! ■

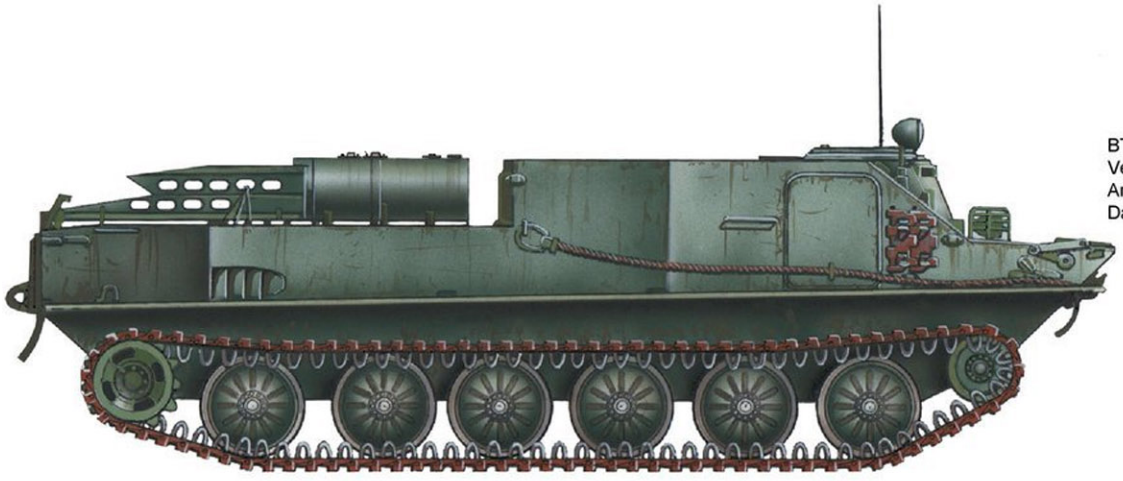
▶ Cette carcasse de T-55 (un type 59 chinois ?) arbore un camouflage bien peu soviétique. L'insigne peint sur la tourelle indique qu'il s'agit d'un blindé ayant appartenu à l'Armée régulière afghane.
Collection Privée
Courtesy Defence Talk

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2007

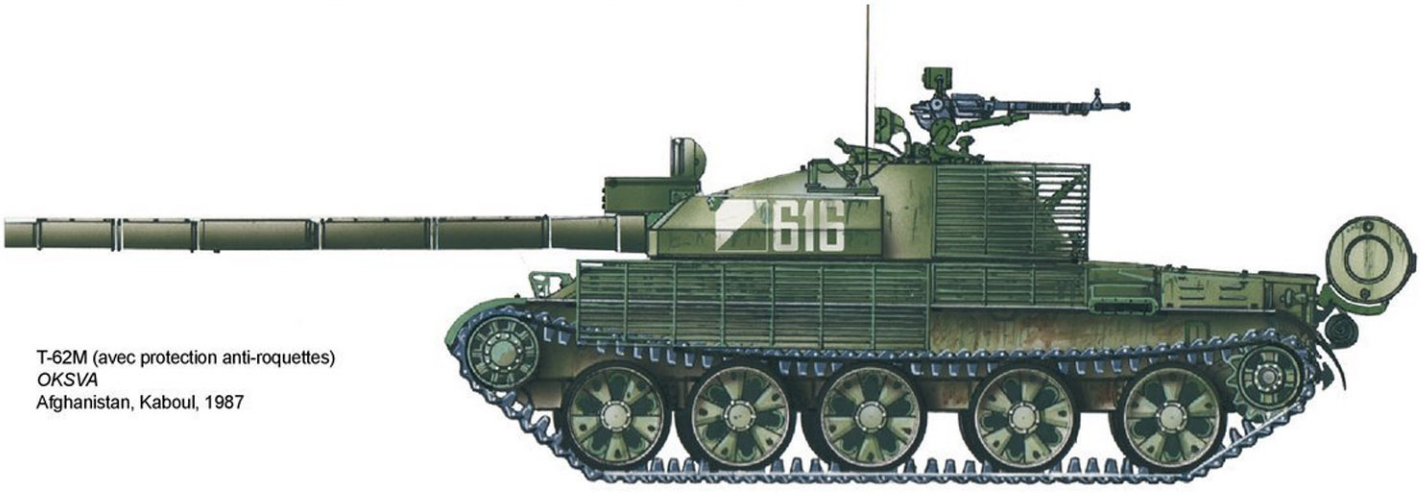


T-62 Modèle 1972
OKSVA
Afghanistan, vallée du Panjshir
Char détruit après les combats d'août 1983

T-55
OKSVA
Afghanistan, passe de Salang
Char détruit lors d'une embuscade
en avril 1984



BTR-50PK
Véhicule de commandement
Armée gouvernementale afghane
Date inconnue.



T-62M (avec protection anti-roquettes)
OKSVA
Afghanistan, Kaboul, 1987

Par Christophe Dutrône

Leclerc

« se commander à soi-même »*

* du général Leclerc

« La foule de Paris, qui avait accueilli Leclerc avec des fleurs, le salue maintenant par ses larmes. Une carrière brisée, une gloire achevée, ainsi se résume la vie si courte et si éblouissante de Leclerc. »

Édouard Herriot, parlementaire français.

L'épopée de la 2e DB et les images inoubliables de la libération de Paris en août 1944 ont fait du général Leclerc un héros populaire de l'Histoire de France, toujours présent dans la mémoire collective des Français plus d'un demi-siècle après la fin de la Seconde Guerre mondiale. Au-delà de l'image emblématique du « Paladin de la France Libre » figure la carrière hors du commun d'un d'officier d'Active entamée au sortir de la Grande Guerre. C'est sous cet aspect, généralement méconnu, que nous avons fait le choix de présenter au lecteur une personnalité hors du commun, dont on peut dire que la destinée militaire n'est en rien le fruit d'un simple hasard.

De son vrai nom Philippe François Marie de Hauteclocque, le futur général Leclerc est né le 22 novembre 1902 au château du comte de Belloy Saint Léonard dans la Somme, au sein d'une vieille famille aristocratique de province. Son père, qui porte le titre de comte, appartient à une lignée ancrée depuis le XIIe siècle sur les terres d'Artois et dont l'origine est antérieure à la première croisade. Le garçonnet passe son enfance au sein d'un milieu de tradition monarchiste et catholique, entre un père maurrassien, hostile à la République, et une mère très croyante, soucieuse d'apporter à ses enfants une parfaite éducation.

Comme tous les jeunes adolescents de sa génération, le jeune Philippe, est profondément marqué par la mobilisation d'août 1914 et le climat de patriotisme exacerbé qui règne alors. Son père, le comte Adrien de Hauteclocque, malgré une faible constitution qui lui avait valu d'être réformé, s'engage à 50 ans au 11e Cuirs. Il y rejoint Guy, le frère aîné, mobilisé comme sous-lieutenant dans la même unité. Partent aussi les deux oncles paternels qui trouveront la mort dans les premiers mois de la guerre, l'un à Charleroi le 22 août, comme chef de corps du 14e Hussards, et l'autre à Bixschoote, dans les Flandres, en décembre, alors qu'il commandait un bataillon du 37e Régiment d'Infanterie. Adrien de Hauteclocque est promu brigadier, puis maréchal des logis en mars 1915. En septembre de la même année, il est nommé sous-lieutenant et sera blessé au Moulin de Laffaux en mai 1917. Décoré de la Légion d'Honneur, il achèvera la guerre titulaire de deux citations et de la Croix de Guerre avec palme et étoile de vermeil. En octobre 1915, le jeune Philippe quitte la demeure familiale de Belloy pour entrer dans un collège jésuite, à Amiens. À partir de cette date, il vit la guerre au rythme du courrier, des communiqués et des offensives qui valent à l'école d'être repliée une première fois en 1917 à Abbeville, puis une seconde fois à Poitiers en 1918. C'est incontestablement durant ces années d'isolement et d'études, baignées de solitude, de patriotisme et de religion, que se forge définitivement la vocation militaire du futur officier, jeune homme timide et volontiers qualifié de « hautain » par ses camarades.

En 1920, l'élève Hauteclocque quitte le collège d'Amiens pour intégrer l'école Sainte Geneviève de Versailles, dans le dessein d'y préparer le concours d'entrée à Saint-Cyr. Cet établissement tenu lui aussi par les Jésuites fait alors figure de pépinière pour futurs jeunes officiers issus des milieux aristocratiques, élevés dans les principes de la foi catholique. L'adolescent s'insère totalement dans ce modèle social et s'oriente ainsi par conviction personnelle et familiale vers un métier qui n'attire plus guère une jeunesse avide de vivre. De fait, pour un jeune homme, vouloir embrasser une carrière d'officier au sortir de quatre années de boue et d'hécatombes dans les tranchées n'est plus dans l'air du temps... Philippe de Hauteclocque se présente au concours de Saint-Cyr de 1922 et se trouve brillamment cinquième de sa promotion. Sitôt l'école intégrée, il se porte candidat pour servir dans la cavalerie, même si – contrairement à ce qu'auraient pu laisser croire ses origines aristocratiques – il se trouve loin d'être un cavalier expérimenté. Au cours de sa scolarité, ses résultats dénotent une intelligence remarquable alliée à un esprit « militaire dans l'âme ». Bien que considéré par le service médical comme étant de constitution faible, l'élève officier compense une aptitude médiocre aux exercices physiques par un volontarisme obstiné et résistant. En 1924, il est classé premier parmi les cavaliers et sort de l'Ecole Spéciale Militaire avec, comme à son admission, le rang de cinquième.

Nommé sous-lieutenant au 1er octobre 1924, il rejoint l'école d'application de la cavalerie à Saumur au sein de laquelle il s'illustre une nouvelle fois le 8 août suivant en sortant major de sa promotion qui comptait 41 officiers stagiaires. Quelques jours plus tard, le 11 août, le jeune lieutenant épouse, en l'église Sainte-Jeanne-d'Arc de Versailles, Thérèse de Gargan. C'est un mariage convenu, entre familles alliées appartenant au même monde. La jeune épousée, fervente catholique qui se destinait à devenir carmélite, n'en sera pas moins une compagne modèle qui donnera six enfants au couple et les deux époux formeront une union heureuse. En cadeau de noces, Philippe de Hauteclocque reçoit de son père le château de Tailly, à proximité immédiate de celui de Belloy où il a vu le jour. Ce mariage précoce pour un jeune officier, supposé entraver une carrière militaire, n'est pas du goût du commandant de l'école de Saumur qui ne se prive pas de le dire en termes peu amènes au jeune officier.

▲ Philippe de Hauteclocque photographié vers 1906 aux côtés de sa sœur Yvonne. La moustache en moins, les traits sont déjà ceux du légendaire chef de la 2e DB.

Sauf mention contraire, toutes photos : Mémorial Leclerc, Paris.

◀ **Page de gauche**
Leclerc, photographié lors d'une escale à Bangui fin avril 1942. À cette date, le bouillant personnage s'est vu contraint par le général de Gaulle d'accepter les fonctions de Commandant supérieur de l'Afrique Française Libre, fonction qui l'éloigne provisoirement du Tchad et à son grand désespoir du baroud. Ce n'est pourtant que partie remise...

▶ Le Lieutenant-colonel Wallerand Marie Alfred de Hautecloque et l'état-major de son régiment, le 14e Hussards, lors de la mobilisation d'août 1914. Cet oncle, belle figure de cavalier qui avait participé en tant que lieutenant à la conquête du Soudan en 1892, a incontestablement joué un rôle dans la vocation du jeune Philippe. Né en 1866, Wallerand de Hauteclocque devait trouver la mort à Ethé, près de Charleroi, le 22 août 1914, le même jour que son fils Bernard, âgé de 18 ans, qui servait sous ses ordres.

▼ Le 11 août 1925, Philippe de Hauteclocque, jeune lieutenant de Cavalerie frais émoulu de Saumur épouse Thérèse de Gargan. Ce mariage, mal vu par le commandant de l'École, est une union convenue entre familles du même rang. Ce sera aussi la base d'un couple solide et aimant qui permettra au futur Leclerc de poursuivre sa carrière avec le soutien sans faille de son épouse.

Thérèse de Hauteclocque, informée par son époux de cette conversation, prendra soin tout au long de la carrière de son mari de ne jamais constituer un frein à l'ascension de celui-ci et assumera seule l'éducation des enfants.

Alors que la guerre du Rif bat son plein, le lieutenant de Hauteclocque frais émoulu de Saumur demande et obtient comme première garnison le 5e Régiment de Cuirassiers, stationné en Allemagne près de Mayence. Ce choix d'une vie de garnison routinière n'est pas sans surprendre chez un jeune officier bien classé. Il est possible que celui-ci ait voulu accorder à sa jeune épouse une année de vie de famille, dont l'un et l'autre savent d'une manière certaine qu'elle est rarement compatible avec une carrière militaire. En outre, le fait que le 5e Cuirs soit commandé à cette époque par le colonel de Penfentenyo, ancien chef d'escadron de son père au cours de la Grande Guerre, a pu influer sur cette décision. Moins d'un an plus tard, cependant, le lieutenant de Hauteclocque a déjà demandé à deux reprises une affectation au Maroc. Il l'obtient à la fin de l'été 1926 et quitte l'Allemagne pour rejoindre le 8e Régiment de Spahis Marocains à Taza. Au cours de son séjour au 5e Cuirs, le lieutenant a été jugé par son chef de corps comme faisant état de qualités supérieures à la moyenne. Un tempérament un peu trop affirmé lui vaut cependant d'être signalé par celui-ci comme « trop sûr de lui ».

Dans le courant de l'année 1926, l'Armée française a obtenu lors de la campagne du Rif un succès décisif sous le commandement de Pétain, contraignant le chef de l'insurrection Mohamed Ben Abdelkrim El-Khattabi à capituler au mois de mai. Si la guerre est officiellement terminée, il reste encore à l'Armée à « pacifier » en reprenant le contrôle des zones insoumises. Pour le lieutenant de Hauteclocque, l'affection au 8e Spahis n'est qu'un court passage, destiné à accoutumer le nouveau venu au théâtre d'opération marocain et à juger de sa valeur. Ses états de service du moment prennent acte de ses qualités militaires et de l'ouverture d'esprit dont il fait preuve, qui va de paire avec une « *grande faculté d'adaptation* ». Le lieutenant-colonel Prioux qui rédige cet avis note aussi que « *sa timidité ou une certaine tournure de caractère assez difficile à expliquer pourront encore parfois faire croire à de la suffisance ; mais on doit espérer que ce léger travers disparaîtra avec l'expérience*. »

Au cours de l'année 1927, Philippe de Hauteclocque est affecté à l'école de Dar-El-Beida, à Meknès, qui forme sous le contrôle des Affaires indigènes les jeunes hommes issus des grandes familles marocaines afin d'en faire des officiers subalternes ultérieurement appelés à intégrer l'administration du Protectorat. Au contact de ses élèves, Philippe de Hauteclocque perfectionne sa connaissance de l'Arabe, initiée lors du séjour à Saint-Cyr, et apprend par la même occasion des rudiments de langues berbères. Il s'immerge aussi avec passion dans la culture marocaine et dans celle du royaume chérifien, ce qui dénote chez le personnage une propension certaine à l'étude qui caractérise la différence entre le guerrier et l'homme d'action. De ce séjour comme instructeur à Meknès, c'est la qualité du travail fourni, alliée à un sens relationnel aigu et sincère avec les élèves [1] dont il a la charge, que retiendra le commandant de l'École. Fin 1929, soucieux de connaître

l'épreuve du feu, le lieutenant de Hauteclocque demande et obtient de rejoindre une unité combattante. Cette affectation arrive par ailleurs de manière opportune au moment où un certain nombre de ses supérieurs et de ses camarades s'interrogent sur les vertus guerrières d'un homme qui jusqu'alors ne brille que par ses qualités intellectuelles.

En octobre 1929, Philippe de Hauteclocque rejoint le 38e Goum mixte marocain à M'zizel. Avec la fin des opérations de grande envergure trois ans plus tôt, les missions de pacification battent leur plein. Face à de farouches tribus berbères insoumises, la tâche n'est pas aisée et l'unité supplétive à laquelle est affecté l'officier sort d'une sale histoire qui, quatre mois plus tôt, a coûté la perte de plus de la moitié de son effectif, soit 52 hommes dont l'officier qui la commandait et deux sous-officiers français. À M'zizel, Hauteclocque retrouve comme chef de poste un camarade de promotion fantassin, le lieutenant Lecomte, qu'il ne connaissait pour ainsi dire pas. La confrontation entre les deux hommes dotés l'un et l'autre d'un fort caractère n'est pas sans nécessiter une période « d'apprivoisement » mutuel qui débouchera sur une amitié et une estime réciproques. En tant qu'adjoint, Hauteclocque hérite d'un Goum qu'il reconstitue et instruit avec fermeté, n'hésitant pas à sanctionner les fautes de ses goumiers en ayant recours à la pratique de la bastonnade. Ce châtiment, fréquemment appliqué au Maroc, est cependant officiellement interdit au sein de l'Armée française, par nature républicaine. L'affaire, évidemment, ne tarde pas à s'ébruiter et à parvenir aux oreilles du commandement qui diligente aussitôt une enquête. Malgré leurs caractères opposés, les deux hommes collaborent parfaitement dans la gestion du poste. Lecomte, partisan de la pacification selon la méthode de la « tache d'huile » chère à Lyautey, se montre hostile à toute action inutile en zone insoumise et doit freiner son subordonné qui ne rêve que d'en découdre avec les rebelles. La progression des opérations en direction des confins algéro-marocains donne bientôt l'occasion à celui-ci de connaître l'expérience du feu. Le printemps et le début de l'été permettent au jeune officier et à ses cavaliers de se mesurer à la tribu insoumise des Aït Hammos. Au mois d'avril 1930, ceux-ci ont mis sur pied un premier *djich* – groupement armé – de 120 fusils qui, après avoir tué plus d'une trentaine de partisans d'une tribu ralliée, est parvenu à échapper une première fois, le 17 avril, au lieutenant de Hauteclocque. Le 13 juillet, une nouvelle réunion d'Aït Hammos, forte de 250 guerriers, attaque un poste à l'Ouest de M'zizel et inflige au cours de la matinée de lourde pertes à un corps franc du 14e RTA parti porter secours aux assiégés. En milieu de matinée, Philippe de Hauteclocque part en éclaireur avec 47 de ses cavaliers, ouvrant la route aux fantassins de Lecomte. Au cours de sa progression, l'escadron tombe vers midi dans une embuscade à Taguendoust alors qu'il s'apprête à aborder un col. La surprise cependant ne joue pas, une escouade ayant été placée en éclaireur. Gardant la tête froide, alternant combat à pied et combat à cheval, le lieutenant de cavalerie déjoue avec maîtrise la manœuvre de l'adversaire et achève de le mettre en déroute par une charge « sabre à la main », non sans avoir été blessé au pouce par une balle qui transperce sa vareuse. L'affaire se solde du côté français par la mort de quatre hommes, dont celle de l'adjudant Touzain, son sous-officier adjoint. La conduite au feu du commandant de l'escadron, qui a eu deux chevaux tués sous lui, n'en est pas moins remarquable, celui-ci ayant réussi à manœuvrer grâce à son sang-froid un adversaire ayant l'avantage du terrain et en état de supériorité numérique très important, sauvant ainsi la colonne d'un désastre complet. Le combat de Taguendoust vaut au jeune officier d'être cité à l'ordre de l'Armée et de se voir décerner la Croix de Guerre TOE avec palme. Quelques jours plus tard, cependant, Lecomte et Hauteclocque sont rattrapés par l'affaire des coups de bâtons [2] et doivent subir une mutation à titre de sanction disciplinaire. Philippe de Hauteclocque rejoint Rabat où il sert à l'état-major, ce qui lui donne l'occasion de renouer pour un temps avec la vie de famille. C'est pour lui aussi l'opportunité de mieux prendre la mesure politique et culturelle d'un pays qui les a conquis, lui et son épouse. Son séjour arrivant à son terme, il est muté en février 1931 à l'École Spéciale Militaire en tant qu'instructeur, non sans espérer en dernière minute un nouveau commandement en « bordure de zone dissidente ». [3]

[1] De ces contacts devait naître une relation d'estime et d'affection entre le lieutenant de Hauteclocque et ses élèves, qui vaudra à ceux-ci d'être invités à séjourner au château de Tailly en juillet 1928. Il restera par la suite en relation avec un certain nombre d'entre eux avec qui il aura l'occasion de renouer contact. Une fois devenu Inspecteur des forces en Afrique du Nord, il aura l'occasion de rencontrer certains de ses anciens élèves en avril 1947, lors d'une tournée au Maroc. De tels contacts dans les milieux marocains ne pouvaient qu'être utiles pour l'avenir…

[2] Chez les goumiers, contrairement aux unités de tirailleurs, il n'existe pas alors de système de punition autre que la retenue sur solde. Cette mesure, qui fragilise économiquement les familles de supplétifs, a pour effet pervers de susciter le développement de la prostitution des femmes, pratique aussi néfaste du point de vue des bonnes mœurs que de celui de la cohésion au sein des unités. Cette situation explique le recours à la bastonnade, appliquée en lieu et place d'un système d'amende inadapté. Après dénonciation, Hauteclocque assumera devant ses supérieurs sa responsabilité, revendiquée elle aussi par Lecomte, solidaire de son camarade en tant que chef de poste et supérieur direct.

◀ Le Lieutenant de Hauteclocque photographié au champ de course de Casablanca vers 1926. Au moment où celui-ci est affecté au Maroc, la guerre du Rif vient de prendre fin, mais la pacification de l'Atlas est cependant loin d'être achevée. Pour le couple, ce sera la découverte d'un pays lumineux et coloré, pour lequel l'un et l'autre se prendront d'une profonde affection.

[3] Philippe de Hauteclocque, gentilhomme campagnard volontiers conservateur, est littéralement sous le charme d'un pays où, selon son expression, les hommes n'ont pas encore été « gâtés par la civilisation ». En avril 1931, alors qu'il est en France en congé de fin de campagne, apprenant la vacance potentielle d'un poste, il n'hésite pas à se rendre à ses frais à Rabat dont il dépend encore pour en réclamer – sans succès – l'attribution.

▶ Exotisme, soleil et dépouillement. La pacification des confins marocains constitue à l'issue des hécatombes de la Grande Guerre un refuge pour les cadres de l'Armée, soucieux de trouver l'aventure loin de la déshumanisation des guerres modernes.

De retour à Saint-Cyr, il exerce pendant deux années le commandement de l'un des pelotons d'instruction des élèves de l'Escadron où il s'ennuie, s'appliquant avec conscience et sans faiblesse au « dressage » des futurs officiers de cavalerie. Son épouse et lui-même, décalés dans une société française qui entame sur fond de crise économique une profonde mutation sociale, se prennent à regretter le Maroc où l'on vit encore dans un monde hors du temps et où l'officier peut encore vivre et combattre comme un seigneur féodal. Par l'intermédiaire du lieutenant Lecomte, Philippe de Hauteclocque suit l'évolution des affaires marocaines. Faisant jouer une relation familiale, il obtient – à ses frais – l'autorisation du général Frère, commandant de l'École Spéciale Militaire, de passer ses congés de l'été 1933 au sein de l'état-major du général Giraud qui opère à l'Ouest de l'Atlas.

Après avoir joué quelque temps les officiers de liaison, il est autorisé à seconder l'officier commandant un groupe de partisans basé entre Ouarzazate et Erfoud. Hauteclocque, qui ne s'entend pas avec son supérieur qu'il considère comme un incapable, décide d'agir de son propre chef à la tête d'un groupe de partisans soigneusement sélectionnés. Avec cette petite troupe, il participe début août à la conquête du massif du Kerdouss qui culmine entre 2 000 et 2 900 mètres et où sont retranchés plus de 1 000 guerriers, principalement des Aït Morrhad. Le 9 août, il parvient à s'emparer par surprise d'un piton et à prendre le contrôle d'un *ksar* –village

▼ Le Lieutenant Philippe de Hauteclocque et ses farouches supplétifs du 38e Goum de M'zizel en 1929. Un cadre et des hommes à la hauteur du chevalier médiéval qui sommeille alors chez le jeune officier.

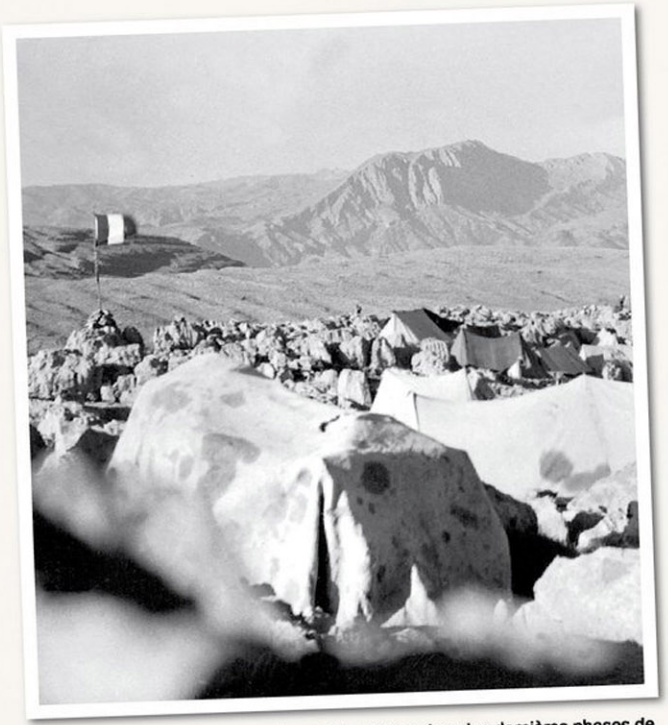
fortifié – dont il obtient le ralliement. Depuis ce *ksar* fraîchement conquis où il a été rejoint par Giraud, il obtient de marcher en tête en direction du massif de l'Amdoun où sont retranchés les derniers rebelles. Au terme d'une manœuvre d'approche appropriée, après un dernier baroud d'honneur – meurtrier – à Aghbalou, il obtient la reddition des derniers guerriers de la tribu des Aït Morrhad. Ce fait d'arme conduit le général Giraud à proposer cet officier intrépide pour la Légion d'Honneur. La demande est refusée par le général Huré, commandant supérieur au Maroc qui entend ainsi protester contre la présence à son insu au sein des opérations militaires d'un officier en position irrégulière. L'intéressé dépendant administrativement de l'École Spéciale Militaire, c'est donc le général Frère qui transige, accordant une seconde citation à l'ordre de l'Armée, qui vaut au lieutenant de Hauteclocque d'être inscrit à titre exceptionnel au tableau d'avancement pour le grade de capitaine. [4]

Le procédé consistant à venir combattre sur un théâtre d'opération extérieur, dans des conditions à la limite de l'illégalité, amène à s'interroger sur les motivations profondes de l'intéressé. Un tel comportement n'est pas sans laisser planer le spectre d'un esprit carriériste chez ce jeune officier réputé d'une intelligence supérieure, pour lequel l'acquisition de titres de guerre constitue un ascenseur rapide au sein de la hiérarchie militaire. Pour autant, c'est probablement ailleurs, dans la fascination qu'exercent alors à cette époque l'Afrique du Nord et le Sahara [5] sur des esprits soucieux d'expérimenter le « feu » dans des conditions ascétiques hors du temps, que semble résider l'explication d'un tel geste. Il est certain que Philippe de Hauteclocque a incontestablement ressenti un attachement fort pour le Maroc [6], pays aux couleurs lumineuses et spectaculaires

[4] Le lieutenant de Hauteclocque évoquant l'épisode parlera – non sans humour – d'inscription au tableau d'avancement à titre disciplinaire !

[5] Rappelons qu'à l'époque, le père Charles de Foucauld constitue une sorte de figure de Croisé dans les milieux catholiques. C'est aussi l'époque où les mystères de l'Afrique du Nord suscitent la passion des foules à travers des romans comme « l'Atlantide » de Pierre Benoît en 1919 et « L'escadron blanc » de Joseph Peyré en 1933, qui seront portés à l'écran.

[6] Philippe de Hauteclocque écrit à son épouse à propos de l'escapade de l'été 1933 : « En raison de notre petite famille, je n'ai jamais voulu faire une carrière marocaine, sinon je serais entré depuis longtemps aux Affaires indigènes. Je voulais seulement faire le minimum de bled compatible avec l'honneur d'un jeune officier. » Deux ans plus tôt, il écrivait aussi qu'il rêvait de revenir dans le Haut-Atlas pour y exercer « pour la dernière fois de (sa) vie le métier d'officier de Cavalerie… »



▲ Campement fortifié français dans le Haut-Atlas, lors des dernières phases de pacification en 1933. À l'opposé de la guerre moderne, les opérations au Maroc offrent à l'officier épris d'absolu la possibilité de se dépasser.
Coll. C. Dutrône

offrant à l'officier épris d'absolu l'occasion d'échapper aux tristes réalités d'une Armée métropolitaine sans le sous, confrontée aux mutations inévitables liées à la motorisation.

En septembre 1933, le lieutenant rejoint l'école d'application de Saumur – comme élève – pour suivre les cours liés à la mécanisation de la cavalerie. L'établissement est dirigé à cette époque par le général Flavigny, apôtre des Divisions Légères Mécaniques qui doivent, tout en conservant l'esprit cavalier, permettre à l'Arme de survivre à l'abandon inéluctable du cheval. À cette époque, au sein de la Cavalerie, c'est l'ère des automitrailleuses qui s'ouvre et, contrairement à toute attente, la cause de la motorisation dans l'Armée française est conduite et défendue par des esprits brillants et novateurs qui pour l'heure n'ont pas encore d'équivalents en Allemagne ou en Grande-Bretagne. À cette époque, la Cavalerie s'oriente vers trois types de véhicules, conçus pour des missions précises :

- Les Automitrailleuses de Découverte (AMD), véhicules légers à roues, pourvus d'un canon antichar et légèrement blindés, susceptibles d'accomplir des missions de reconnaissance avancées sur le champ de bataille.
- Les Automitrailleuses de Reconnaissance (AMR), destinées à la reconnaissance en zone de combats, peu armées et faiblement blindées, de forme basse pour offrir une moindre exposition aux coups.
- Les Automitrailleuses de Combat (AMC), qui sont en réalité des chars légers de Cavalerie correctement blindés et armés d'un canon de 47. [7]

À Saumur, Philippe de Hauteclocque fait la connaissance du chef d'escadron Touzet du Vigier, personnage incontournable de la Cavalerie rendu célèbre en septembre 1914 pour un raid de reconnaissance de cinq jours mené en arrière des lignes allemandes. Ce dernier, qui a pu constater au cours de la Grande Guerre l'inadaptation du cheval à la guerre moderne et qui a aussi assisté à l'émergence des automitrailleuses lors de la campagne de Pologne, assure à l'époque les fonctions de directeur du cours de Cavalerie. À l'image du général Flavigny, c'est l'un des ardents acteurs de la mécanisation. Cette rencontre va s'avérer par la suite cruciale en Afrique du Nord quand, à l'été 1943, Hauteclocque, devenu entre-temps le général Leclerc, va de nouveau rencontrer ce personnage qui commande alors la 1e DB. Entre ces deux hommes à la forte personnalité, deux entrevues seront nécessaires pour arrondir les angles et Touzet du Vigier, passé le stade des rapports houleux, parviendra à imposer Leclerc comme patron de la 2e DB.

Pour l'heure, Hauteclocque s'adonne avec application à l'étude de l'emploi tactique des unités mécanisées… avec des moyens matériels limités. Le plus souvent, lors des exercices sur le terrain, les automitrailleuses sont figurées par de simples automobiles de liaison voire par des fanions de couleur ! Sous la férule du directeur du cours de Cavalerie, le futur général Leclerc s'initie aux notions de rupture et d'exploitation propres à l'Arme Blindée. Des thèses particulièrement pertinentes développées par son supérieur, il retient que, lors des opérations, le chef doit, en pleine possession de ses moyens matériels, disposer à sa guise d'une totale liberté de manœuvre afin d'être en mesure d'exploiter toute opportunité tactique favorable. En corrélation avec ces principes, il lui est aussi enseigné que l'exploitation menée par un corps mécanisé sur les arrières de l'ennemi est avant tout le fruit de la vitesse d'exécution, combinée avec l'utilisa-

[7] Cette distinction entre missions au sein de la Cavalerie conduira à la conception et l'adoption ultérieure des AMD Panhard, des AMR 33 et 35, des chars Somua et Hotchkiss. Les DLM, dont l'organisation est alors en pleine étude, verront officiellement le jour en juillet 1935.

▼ Fantasia donnée à Souk El-Khemis en 1929, à l'occasion de la venue d'une personnalité. Le guerrier marocain aussi rude que pittoresque exerce une véritable fascination, à une époque où la mode de l'Orientalisme bat son plein.
Coll. C. Dutrône

◀ et ▼ Le 8 octobre 1940, le Lieutenant-Colonel Leclerc, fraîchement nommé gouverneur du Cameroun, accueille à Douala le général de Gaulle. En l'espace de quelque mois, renonçant aux préjugés de sa caste et avec pour seule motivation celle de l'intemporalité de la France « éternelle », le Capitaine de Hauteclocque a fait le choix d'entrer en dissidence et de rallier la France Libre, à un moment où la plupart de ses camarades font le choix idéologique du conservatisme de Vichy ou celui de la résignation. Coll. J. Tutenges

tion de tous les éléments susceptibles d'agir de manière conjointe au profit de ce corps et notamment de l'aviation. C'est sans nul doute l'enseignement dispensé par Touzet du Vigier qui va marquer profondément de son empreinte la manière de diriger et de commander au feu de l'officier qui, dix ans plus tard, va prendre le commandement de la 2e Division Blindée.
Le 15 décembre 1934, Hauteclocque passe Capitaine avec un an d'avance sur ses camarades de promotion, ce qui n'est pas sans susciter quelques grincements de dents. Il prend le commandement de l'escadron de l'École Spéciale Militaire en septembre 1935. L'expérience venant, la personnalité de Philippe de Hauteclocque commence à prendre forme de manière accentuée. C'est un homme mince, courtois, toujours bien mis. C'est aussi un chef très exigeant, pour les autres comme pour lui-même, voire tatillon. Ne tolérant pas la médiocrité, il développe un savoir assez remarquable dans l'art de pousser ses élèves à donner le meilleur d'eux-mêmes et à surpasser leurs limites à travers des défis qu'il leur lance de manière permanente. L'instructeur sévère qu'il représente est parfois détesté par ses élèves mais il est respecté dans la mesure où il fait preuve de droiture, de justice et d'honnêteté intellectuelle [8] et qu'il sait, à l'occasion, détendre les rapports hiérarchiques par quelques mots aimables.
Avec l'été 1937, le temps de commandement du jeune capitaine au sein de l'escadron de Saint-Cyr arrive à son terme. Il met à profit cette pause dans sa carrière pour préparer le concours d'admission à l'École de Guerre. L'Europe est à cette époque confrontée à la montée des périls et nombreux sont ceux au sein de l'Armée qui entrevoient déjà la perspective d'un nouveau conflit avec l'Allemagne comme inévitable à moyen terme. L'officier de Cavalerie, même s'il n'a jamais commandé un escadron mécanisé, continue à réfléchir sur les principes d'emploi des blindés. De cette période studieuse et d'intenses réflexions, Hauteclocque va dégager un certain nombre de principes qu'il mettra systématiquement en application avec sa division blindée : « *La bonne subordination du cavalier en temps de guerre doit être le résultat de la communauté de pensée et non d'attendre l'ordre. Elle doit se manifester par une initiative formidable.* » Explicitant plus avant sa pensée, l'auteur insiste sur « *la décentralisation nécessaire dans le combat pour permettre l'initiative* » et établit ainsi l'art de commandement qui va devenir le sien.
En juin 1938, Philippe de Hauteclocque est admis à l'École Supérieure de Guerre, classé premier parmi les 94 postulants ayant réussi à l'examen. Cette institution, qui sert à la fois à sélectionner les futures élites de l'Armée et à préparer – on dit « breveter » – les officiers stagiaires à de futures fonctions de chef de corps et de travail d'état-major constitue alors le sésame qui ouvre la voie royale vers le grade de général. Il est désormais clair que celui-ci, officier accompli, doté d'une grande capacité de réflexion ponctuée d'une extraordinaire faculté de synthèse, est un personnage exceptionnel appelé à tenir une place prépondérante au sein de l'institution militaire au cours des quinze années à venir.

[8] Parmi les épisodes marquants de cette époque figure l'accident de cheval. Le capitaine, chevauchant de peloton en peloton lors d'un exercice au printemps 1936, voit son cheval glisser et s'abattre violemment sur le sol. Le capitaine, refusant toute aide, se redresse péniblement et remonte en selle. De retour au quartier, il consulte un médecin qui constate une fracture de la jambe. Immobilisé pour un certain temps, il fait lire le lendemain lors du rassemblement matinal le texte suivant : « Hier, au cours de la manœuvre, contrairement aux ordres, le capitaine commandant a galopé le long de la route. Une chute a sanctionné cette faute. En raison de l'indisponibilité du capitaine commandant, le lieutenant des Courtils prend le commandement de l'escadron jusqu'à nouvel ordre. »

▲ Leclerc, de dos, le Général de Gaulle et le Gouverneur du Tchad Lapie, casqué avec sa canne à la main. Dans un contexte d'intrigues généralisées au sein de la France Libre, Leclerc fait figure de pur. Peu enclin à l'exercice des fonctions politiques, il aspire avant tout à se battre contre l'ennemi allemand et italien !

En septembre 1938, au moment des événements de Munich, il est d'office affecté à l'état-major de la 52e Division d'Infanterie, ce malgré son inexpérience totale pour un tel poste. Il supplée à ce manque de connaissances par la réflexion et le bon sens, ce qui lui vaut d'impressionner favorablement le général Curnier. L'alerte passée, la 60e promotion de l'École de Guerre entame sa formation avec deux mois de retard. Dans le cadre prestigieux de l'École Militaire et du Champ de Mars, il s'adonne très sérieusement à l'étude du service d'état-major et à la compréhension du fonctionnement des armes qu'il ne connaît pas. Si ses camarades notent une certaine timidité dissimulée sous une relative brusquerie, les instructeurs remarquent, outre la qualité du raisonnement de l'intéressé et son application à l'étude, l'évidence d'un esprit mûri par l'âge. Entré premier de sa promotion, Hauteclocque en sort premier… considéré par ses instructeurs comme un « *officier de grande classe, d'une intelligence claire et rapide, d'un jugement très droit, ayant de l'originalité dans ses idées*. »

Après un dernier été passé en famille au château de Tailly, le Capitaine fraîchement breveté est affecté à l'état-major de la 4e Division d'Infanterie en septembre 1939. Cette grande unité de réserve est commandée par le général de division Musse. Malgré une forte proportion de réservistes, principalement des Picards comme Hauteclocque, et la médiocrité de son parc automobile, la formation est classée en série A. La division passe l'hiver en Lorraine, à l'Ouest de Forbach, face à la Sarre allemande. Durant la période d'inactivité de la « Drôle de guerre », le Capitaine exerce les fonctions de chef d'état-major de l'Infanterie divisionnaire. Il passe le plus clair de son temps avec le PC avant de celle-ci, suivant l'activité des patrouilles. À ce poste, il parviendra – fort de son esprit « cavalier » – à organiser et à diriger une reconnaissance qui pénétrera sur une profondeur de plus de quatre kilomètres le système défensif ennemi. Début janvier 1940, la 4e DI est relevée et se trouve placée en réserve générale dans la région de Montreuil-sur-Mer, au Nord d'Abbeville. Mettant à profit cette période de répit, l'officier d'état-major prend en charge l'instruction des fantassins de la division tout en s'occupant aussi des autres armes avec une application et une énergie équivalentes.

Le 12 mai 1940, la 4e DI fait mouvement par chemin de fer en direction de la Belgique et débarque à l'Est de Gand. Sitôt parvenue sur place, elle reçoit l'ordre de repli général qui est accompli dans les conditions difficiles que l'on imagine, perdant pour l'occasion l'escadron motorisé du GRDI 12, détaché dans la région de Breda. La Division, mise à la disposition du secteur fortifié de Maubeuge, rejoint celui-ci de manière échelonnée, entre les 16 et 20 mai. Après avoir tenté de tenir plusieurs ponts sur la Sambre, dont un seul a pu être conservé, la 4e DI qui a contre-attaqué [9] mais se trouve menacée par des infiltrations et contrainte de se replier derrière l'Escaut. Le 21 mai, le contact est établi sur l'Escaut avec les Allemands. Le général Musse est blessé au cours de la journée et c'est le capitaine Hauteclocque, dont la personnalité domine l'état-major, qui commande de manière effective la division. Au terme de très durs combats, les Allemands sont arrêtés lorsque tombe le 25 un ordre de repli en direction de la Scarpe. Au cours du décrochage vers l'agglomération lilloise, les unités de la 4e Division se trouvent tronçonnées par les colonnes allemandes et seules certaines d'entre-elles parviennent à atteindre les faubourgs de la ville, dans la confusion la plus totale. Désormais isolée dans la poche de Lille et amputée d'une partie de ses unités, la grande division est condamnée. Conscient du caractère inéluctable de la capture pour ceux qui resteront enfermés dans cette nasse, le capitaine de Hauteclocque sollicite le 28 mai auprès du général Musse l'autorisation de tenter sa chance individuellement en traversant les lignes allemandes en direction du Sud.

[suite p.35]

[9] La contre-attaque à travers la forêt de Mormal est montée le 18 mai par le capitaine de Hauteclocque, « un peu nerveux mais magnifique de résolution ». Témoignage du lieutenant Dauphin, cité in Jean Compagnon, « Leclerc maréchal de France » – Flammarion, 1994

▶ Leclerc examine avec le commandant Hous le fanion de la compagnie saharienne italienne motorisée de Koufra, après la prise du poste le 29 février 1941. Si le Sahara fascine toujours autant les cadres de l'Armée, la mécanisation a désormais chassé le *méhari* et la guerre moderne en milieu désertique se conduit au rythme du moteur à essence, comme en Europe.

L'évasion

Jusqu'en mai 1940, Philippe Leclerc de Hauteclocque avait été un officier d'Active réputé pour l'intelligence de son esprit ainsi que pour ses capacités d'instructeur et d'organisateur. Ses titres de guerre, hormis ses exploits au Maroc partiellement critiquables quant à leur condition d'acquisition, demeuraient néanmoins assez limités pour un officier d'Active. L'obtention récente du brevet d'état-major pouvait par ailleurs laisser croire que celui-ci, la voie royale au grade de général lui étant ouverte, entamait une seconde partie de carrière par nature sédentaire. L'épreuve du feu, comme souvent, allait révéler face aux événements une nature profonde que peu parmi ses camarades pouvaient soupçonner chez lui. Refusant l'idée même de la captivité et fermement décidé – déjà – à poursuivre la lutte, celui-ci allait réussir l'exploit de traverser 130 kilomètres de lignes allemandes en à peine six jours pour rallier les positions françaises dans l'Aisne. Cette odyssée, véritable « anabase » au cœur des *Panzer-Divisionen* allemandes qui préfigure incontestablement son ralliement à la France Libre, a été relatée par lui-même au travers d'un rapport établi à l'issue de son évasion et conservé au Mémorial Leclerc, à Paris.

Journée du 28 :

Le 28 mai vers 6 heures du matin, je me trouvais à côté du pont de Lomme-lès-Lille à côté du général Musse commandant la 4e DI à laquelle j'étais affecté depuis le début de la guerre comme chef du 3e bureau. Situation de la division : la plus grande partie des services et de l'artillerie, mis en route la veille de la région de Seclin vers la région Nord-Ouest d'Armentières, avait peut-être réussi à franchir les éléments ennemis formant déjà barrage entre Lille et la côte. Les éléments d'infanterie arrêtés et coupés au cours de la nuit avaient replié dans Lille ainsi que les éléments de cinq à six DI, DLM, GR, etc. (15e DI, 25e DI...).

Le général Musse, d'accord avec d'autres généraux et colonels présents et avec son commandant d'ID, avait tenté d'organiser une défense de Lille face au Sud, au Sud-Est et au Sud-Ouest en vue de permettre un écoulement éventuel des éléments vers le Nord-Ouest.

Vers 8 heures, de nombreux renseignements confirmaient l'arrêt du mouvement et la réalisation de l'encerclement par l'ennemi. Je dis alors au général : « Je ne veux pas être prisonnier, mon rôle comme officier d'état-major sans troupe est devenu inutile ; m'autorisez-vous à tenter ma chance ? – C'est entendu », répondit-il avec une chaleureuse poignée de main. Je me portai à la lisière Sud de Lille, comptant attendre la nuit. Voyant que l'ennemi ne pressait que faiblement, je poussai jusqu'à Faches et Vendeville. À la sortie Sud du village, je me jette dans un champ de seigle et assiste à la manoeuvre d'une colonne motorisée allemande. Celle-ci comprenait cinq à six chars, trois à quatre camions chargés d'hommes, trois à quatre camions remorquant des armes antichars. Voyant qu'un combat très violent se déroulait dans la région de Wattignies, la colonne abandonne son axe de marche et pousse sur Wattignies. Une heure plus tard, le combat de Wattignies était terminé.

Des éléments d'infanterie et d'artillerie passent de part et d'autre de mon champ de seigle, m'obligeant à y rester. Je suis frappé par la consommation extraordinaire de munitions faite par les armes automatiques ennemies dans la région de Lesquin, elles tirent sans arrêt. Sur quoi ? Peut-être du bluff ?

Nuit du 28 au 29 mai 1940 :

Je reprends ma progression vers le Sud mais suis arrêté à Ennetières et contraint de contourner Fretin par l'Est. J'assiste au défilé d'importantes colonnes motorisées allemandes sur la route d'Ennetières-Fretin, dans les deux directions. Les postes allemands commettent tous la faute de crier « *Wer da ?* » trop tôt, me permettant de disparaître dans la nuit. J'atteins le bord Est de la Rive.

Journée du 29 :

Je la passe dans le petit bois. Vers 8 heures, une colonne de chars (dizaine environ) y pénètre. Le char TSF s'installe à cinquante mètres de moi et j'entends de la musique allemande pendant la majeure partie de la journée.

Nuit du 29 au 30 :

Je compte me diriger sur Orchies. Malheureusement, je ne possède pas de boussole, les nuages cachent l'étoile polaire, il faut éviter les villages, les couverts et les chemins. Vers 3 heures, j'arrive à une agglomération et frappe à une maison isolée visiblement habitée par des civils (chien). On m'ouvre, me dit que je suis à Ostricourt mais on refuse de me donner des vêtements civils et on me supplie de disparaître. Je suis mis à la porte de deux autres maisons (dont le presbytère), un ouvrier déclare qu'il me dénonce à la Kommandantur si je ne disparais pas. Indigné, je lui arrache sa casquette et sors. Au petit jour, deux jeunes gens m'indiquent une maison abandonnée où je trouve un vieux bourgeron et une bicyclette. J'abandonne dans un champ mes effets militaires sauf mon imperméable.

Journée du 30 :

Voyant la région parcourue par de nombreux convois de réfugiés, je les imite en attachant sur ma bicyclette des ballots d'effets. Je passe la Scarpe au pont de Lallaing. Le génie allemand le répare, aidé par des équipes d'ouvriers français très bien traités et travaillant de bon coeur en souhaitant avant tout que « cela finisse ». Je gagne ensuite Cambrai par la Nationale 17, en évitant Douai. Au Nord de Cambrai, de part et d'autre de la route, j'assiste au départ et au retour de nombreux avions allemands de bombardement (trente à quarante) qui utilisent les plaines étendues pour se disperser au sol au maximum. Des pièces de DCA sont en batterie à l'Est de la route. Je suis dépassé surtout par des voitures de tourisme semblant porter des officiers d'état-major et filant vers le Sud.

Nuit du 30 au 31 :

Je la passe dans une maison abandonnée du faubourg Nord de Cambrai, complétant mon habillement civil.

Journée du 31 :

Je traverse Cambrai et décide de continuer à bicyclette vers Saint-Quentin, bien que la circulation des convois civils ait disparu. Je croise des unités allemandes variées, d'une part des divisions normales, jeunes, dont certaines font de l'instruction près des cantonnements : école de canon antichar, ordre serré, théories autour des gradés. D'autre part, des convois motorisés avec quelques

▼ Le Capitaine breveté de Hauteclocque est affecté en septembre 1939 à l'état-major de la 4e DI commandé par le général Musse. En mai 1940, après avoir combattu sur l'Escaut, la Division se trouve acculée dans la poche de Lille. Officier sans troupe, il s'échappe de la poche le 28 mai et rejoint au terme d'un long périple à travers les positions allemandes la ligne « Weygand », dans l'Aisne, où il est recueilli le 4 juin par une patrouille française.

L'évasion

▼ Philippe de Hauteclocque, photographié dans la région de Forbach où la 4e DI stationne en novembre - décembre 1940. Officier d'état-major infatigable, il s'impose comme bras droit du général Musse, qu'il remplacera par ailleurs durant quelques jours à la fin du mois de mai 1940, après que ce dernier ait été blessé. D'un caractère souvent trop vif, Hauteclocque s'attirera quelques inimitiés dans un état-major où règnent les intrigues.

chars descendant du Nord et ayant déjà été engagés (saleté, poussière, fatigue des hommes dormant sur les camions). Le mouvement de voitures de tourisme vers le Sud continue. Je croise deux AMD Panhard, deux ou trois chars Hotchkiss, deux Somua incendiés, ainsi que de nombreux camions français.

Vers 10 heures, au carrefour central de Bellicourt, un lieutenant allemand m'arrête. « Vos papiers, votre carte de circulation allemande. » Je n'en possède pas et suis emmené au bataillon devant le lieutenant Wengler. Là, fouille générale, y compris chaussettes et chaussures. Je déclare habiter Saint-Quentin où ma femme se trouve encore. J'ai cru détruire toutes mes pièces militaires, mais le lieutenant, en fouillant une poche intérieure d'un portefeuille que je n'utilise jamais, trouve un mandat du trésorier de l'École Supérieure de Guerre au nom du capitaine de Hauteclocque. Le boche d'un ton solennel : « Monsieur, vous êtes prisonnier de guerre ; si vous essayez de fuir, nos sentinelles vous tueront. »
Je suis enfermé dans une grange possédant une fenêtre qui donne sur la route nationale, ce qui me permettra pendant vingt-quatre heures d'observer toute la circulation, circulation comportant toujours une proportion importante de voitures de liaison de grand luxe (Mercedes) portant des officiers dont certains de grade élevé. Vers 13 heures, on amène trois jeunes Français déguisés en ouvriers, soldats eux aussi de la 9e DI. Ils erraient depuis six jours dans les lignes et ont été livrés à la Kommandantur par un indigène chez qui ils s'étaient arrêtés.
Officiers, gradés et hommes allemands se montrent très corrects, nous donnant une abondante soupe au riz améliorée par de la viande abattue sur place. Un lieutenant me déclare : « La guerre sera finie dans un mois, nous venons d'apprendre par la radio que les divisions françaises du Nord ont capitulé. Les Anglais ont réussi à réembarquer beaucoup des leurs et ont laissé tomber les Français... Je viens de voir un camarade descendant du Nord, il va maintenant régler le sort de vos divisions de l'Est (?). » Par le trou de la serrure, j'assiste au rassemblement de la compagnie : garde à vous, *Heil Hitler !*, choeurs, etc. Hommes jeunes, division qui n'a pas encore combattu.

Journée du 1er juin 1940 :
Vers 14 heures, debout, on nous évacue sur la division dans un camion, sous la garde de deux hommes baïonnette au canon. Le lieutenant Wengler a commis la faute de ne pas remettre au conducteur une fiche nous concernant, et de placer à côté de nous un sac contenant tous nos objets provenant de la fouille. J'ai le temps de prendre ma boîte particulière, mon portefeuille, et de jeter le papier de l'ESG.

Vers 15 heures, arrivée au PC divisionnaire à Bohain. Interrogatoire par un colonel plein de morgue. Je reprends les mêmes arguments : habite à Saint-Quentin, etc... Je suis réformé, inapte à tout service militaire, m'appuyant sur une ordonnance médicale datée du Maroc me prescrivant de la quinine trois fois par jour. J'ajoute que je suis père de six enfants, délié de ce fait de toute obligation militaire. L'indignation du boche ne connaît plus de borne. Je l'entends en Allemand qui dit à son adjoint : « Que dites-vous d'une nation où l'on n'est plus tenu de défendre son pays parce que l'on a six enfants ? » Enfin, il dit à l'interprète : « Si vous trouvez une preuve que celui-ci est inapte physiquement, laissez-le aller, nous en avons assez. » J'insiste sur l'ordonnance. « Allez-vous-en ! — Puis-je avoir un passeport ? — Allez-vous-en, tant pis si l'on vous arrête encore ! » Je suis libre dans la rue de Bohain.
Je gagne avant la nuit le village de Fresnoy-le-Grand. Un vieux paysan me donne une omelette, un morceau de pain, et surtout un calendrier des PTT avec carte du département de l'Aisne.

Nuit du 1er au 2 :
Je passe non sans difficulté une rivière et des marais à Croix-Fonsomme et pousse en direction du Sud-Ouest.

Journée du 2 :
Au lever du jour, je suis dans un petit bois et la silhouette de la cathédrale de Saint-Quentin se détache devant moi : une route à ma droite, celle de Saint-Quentin-Homelières, et une route à ma gauche, Saint-Quentin-Neuville.
De 4 heures à 9h30, j'assiste au défilé d'une division allemande venant de la route de droite et disparaissant par celle de gauche : en tête de chaque unité, les officiers à cheval, puis les hommes par quatre, parfois des fifres et tambours plats, pas de précaution de DCA. Les bataillons et les batteries d'artillerie sont alternés.
Vers 14 heures, je suis obligé d'évacuer nos boqueteaux utilisés par un poste de transmission allemand, et je me réfugie dans un buisson près de la route. Vers 19 heures, un avion allemand capote en atterrissant et flambe. La nuée de badauds qui se précipitent de tous les couverts me permet d'estimer l'importance de l'occupation.

Nuit du 2 au 3 :
Je fais route vers le Sud. L'orientation est facile grâce à l'étoile polaire. De plus, j'entends dès maintenant les deux artilleries. À ma droite et à ma gauche, circulation normale de convois en majorité hippo, entre les villages, qui sont tous occupés. J'atteins un buisson du talus de la voie ferrée, 1 km Ouest d'Essigny-le-Grand.

Journée du 3 :
Un poste allemand se trouve à cent mètres du buisson, m'interdisant tout mouvement. La voie ferrée, presque partout en déblai, est utilisée par l'ennemi comme cheminement pour ses motocyclistes (cinq ou six au cours de la journée).

Nuit du 3 au 4 :
Je repars vers le Sud, me trouvant dans la zone d'arrivée des projectiles d'artillerie française. J'observe une batterie allemande en action au Nord de Clastres. Je ne peux passer entre Clastres et Montescourt, la ligne étant continue. Enfin, après avoir entendu de nombreux « *Wer da ?* », j'atteins un canal (1 kilomètre au Nord-Ouest de Jussy). Une patrouille allemande parle à ma droite, une autre a allumé une lampe à ma gauche. Je tente de passer à la nage mais je coule. Je reviens alors et me déshabille sauf une chemise et un imperméable, je passe facilement. Sur la rive Sud, un élément de réseau brun me fait espérer le succès mais, par prudence, je gagne le village de Flavy-le-Martel et monte dans une maison en attendant le jour. Vers 5 heures, je vois une patrouille française à laquelle je me fais reconnaître.

Le détail des observations faites au point de vue dispositifs allemands, mouvements, terrains d'aviation, etc., a été communiqué dès le 4 au 2e bureau de la 7e Armée.

◀ Inspection du groupe de transport « Artois » le 30 juillet 1942. Les rapports entre Leclerc et les aviateurs seront souvent tendus, celui-ci étant volontiers exaspéré par les indisponibilités liées aux conditions météorologiques.

Ce dernier, sensible à l'argument selon lequel son subordonné – officier sans troupes – n'a pas « charge d'âmes », accepte sans difficulté ce choix conforme au règlement et à l'honneur militaire. Commence alors une odyssée à pied à travers le champ de bataille ennemi où, marchant la nuit et se cachant le jour, le capitaine est à même d'observer la formidable machine de guerre allemande de l'intérieur. Il rencontre aussi à cette occasion l'extrême médiocrité de certains civils français qui, terrorisés par la présence des troupes allemandes, refusent de lui porter assistance et pour certains menacent de le livrer à l'ennemi s'il ne passe pas son chemin. Contraint d'abandonner son uniforme pour mieux passer inaperçu, il endosse de vieux vêtements de travail et circule à vélo sous l'apparence d'un réfugié. Le 31 mai, interpellé à un carrefour, il est démasqué par un officier allemand qui trouve sur lui un mandat postal au nom du capitaine de Hauteclocque. Lors de son transfert le lendemain, il parvient cependant à faire disparaître le document qui l'accuse et à abuser l'officier interprète qui l'interroge, se faisant passer pour exempté de service en tant que père de famille nombreuse. Libéré, le 1er juin, il reprend son périple avec pour tout viatique un morceau de pain et un calendrier des Postes de l'Aisne offerts par un vieux paysan.

Dans la nuit du 3 au 4 juin, il franchit enfin le canal qui relie la Somme à l'Aisne, atteignant ainsi les lignes françaises. Il est recueilli par une patrouille du III/107e RI et est immédiatement acheminé au poste de commandement de la 23e Division d'Infanterie au Nord de Noyon pour être interrogé par les officiers du 2e Bureau. Transporté à Chantilly, le capitaine de Hauteclocque y retrouve le général Frère, celui-là même qui avait autorisé son escapade marocaine de l'été 1933, qui tient pour l'heure une portion de la ligne « Weygand » et à qui il fait un rapide compte-rendu de ce qu'il a pu voir dans les lignes ennemies. Envoyé en direction de Paris, il est immédiatement réaffecté à une formation de marche, le Groupement Cuirassé n°2 [10], en cours de formation en Argonne. Il combat de nouveau à partir du 10 juin où, secondant le commandant de la 3e DCr, il accompagne la contre-attaque des chars et du 16e BCP sur Perthes, « *à pied, en képi, la badine à la main* » [11]. Le 12 juin, il suit toujours, dans les mêmes conditions, l'attaque des 41e et 45e BCC dans région de Mourmelon visant à dégager la 14e DI. En permanence sur le terrain, le capitaine est blessé à la tête le 15 juin 1940 lors d'un bombardement dans le village de Magnant, au Sud-Est de Troyes, et doit être évacué – à son corps défendant – en direction d'Avallon.

Le lendemain, alors qu'il est hospitalisé chez les sœurs de la Charité, le front est rompu dans la région de Saint-Dizier. Le 17 au matin, il s'éclipse du couvent devenu trop dangereux pour se réfugier au château d'Etaules, propriété des beaux-parents de l'une de ses sœurs. La bâtisse est déjà occupée par les Allemands mais sur place l'ambiance est à la détente pour les vainqueurs et il parvient en utilisant sa connaissance de la langue de Goethe à obtenir une tenue civile par un soldat allemand d'origine tchèque ! Étant parvenu à s'emparer d'une bicyclette, il s'élance en direction du Sud-Ouest, espérant rejoindre la Gironde pour échapper à la captivité et y retrouver son épouse et ses enfants, réfugiés dans une propriété familiale proche de Sainte-Foy-la-Grande. Il doit cependant renoncer à ce projet le 21 lorsqu'il apprend que les ponts sur la Loire ont sauté. Alors que l'armistice est signé depuis le 22 juin, le capitaine de Hauteclocque décide de rejoindre Paris afin d'obtenir un laissez-passer pour rejoindre la zone libre. Il se rend au siège social du groupe sidérurgique Wendel, dont il est actionnaire, où il est nourri et hébergé par un ingénieur de la firme qui lui obtient auprès de la préfecture de police des papiers de complaisance faisant de lui un représentant de cette firme à Bordeaux et Bayonne [12]. Le 26 juin, conduit par le mari de la concierge de l'immeuble Wendel, il rejoint sa sœur Yvonne au château de Champiré. Là, le 27, il obtient un sauf-conduit qui lui permet en tant que représentant de commerce et père de famille nombreuse de franchir la ligne et de rejoindre les siens près de Sainte-Foy-la-Grande, toujours à vélo…

[10] Le commandement de ce GCr n°2 est confié au général Buisson, ex-patron de la 3e DCr. Ce groupement est formé à partir des restes de l'ancienne 3e DCr, de la 7e DLM, de la 10e Brigade blindée polonaise du général Maczek, et de plusieurs BCC.

[11] Témoignage du général Buisson.

[12] Les établissements Wendel sont un groupe sidérurgique lorrain, dirigé à l'époque par François de Wendel, député puis sénateur, régent de la Banque de France et opposant notoire au Front Populaire. Jusqu'en 1940, les Hauteclocque-de Gargan, gros actionnaires des établissements Wendel, tiraient l'essentiel de leurs revenus des actions détenues au sein du groupe.

▶ Prise d'arme à Brazzaville le 28 août 1942. Leclerc, nommé Général de Brigade l'année précédente, impose une personnalité sèche, nerveuse, tendue vers l'efficacité, qui de fait inspire à tous adaptation et rapidité dans l'action !

L'officier qui rejoint le 30 juin sa famille n'est pas un soldat battu qui se retire du jeu aux confins du Lot-et-Garonne, de la Gironde et de la Dordogne, pour s'enfermer dans la résignation et l'amertume et rédiger le récit de ses campagnes. Lorsque qu'il était à Paris, le 25 juin, le capitaine de Hauteclocque a appris par les journaux la présence à Londres d'un général [13] qui, depuis la Grande-Bretagne, appelait les militaires français à continuer le combat. Le 26, il a pu entendre à la radio ce général de brigade, ancien sous-secrétaire d'Etat du dernier gouvernement Reynaud, dont beaucoup assimilent le nom à celui de la Patrie de Vercingétorix. Au moment où il s'apprête à quitter sa sœur Yvonne le 27 juin, Philippe de Hauteclocque a déjà décidé de ne pas baisser les armes et de rejoindre Londres pour poursuivre la lutte. C'est une décision mue non pas par l'esprit d'aventure mais par une question d'honneur, de courage et de détermination [14]. Pleinement conscient qu'il se lance dans l'inconnu, il veut cependant associer au préalable son épouse à cette décision lourde de conséquences pour l'avenir. D'un commun accord, le couple décide que la famille retournera à Tailly y suivre le cours des événements [15] tandis que lui tentera de passer en Espagne. Franchir la frontière en juin 1940 n'est cependant pas chose simple. Le capitaine se rend à Bayonne pour demander, après avoir maladroitement falsifié son passeport, les visas nécessaires auprès des consulats du Portugal et d'Espagne. L'intransigeance espagnole à Bayonne le contraint à partir tenter sa chance de l'autre côté des Pyrénées, à Perpignan. Sur place, il obtient le 10 juillet à la préfecture un visa de sortie qui lui ouvre la frontière ibérique. Le sort pourtant s'acharne à le retenir car il est arrêté à la douane de Port-Bou, suspect de trafic de devise [16]. Assigné à résidence sur place avant jugement, il s'éclipse en direction de Madrid ; là, il parvient enfin à atteindre le port de Lisbonne le 17 juillet d'où il embarque le 20 en direction de l'Angleterre.

Parvenu à Londres le 25 juillet, il est présenté au chef de la France Libre. Entre les deux hommes, c'est manifestement un contact très professionnel qui s'établit. De cet entretien, seul une lapidaire mention est accordée par le général dans ses mémoires : « *Il arrivait de France par l'Espagne, la tête bandée sur une blessure qu'il avait reçue en Champagne et passablement fatigué. Il vint se présenter à moi qui, voyant à qui j'avais affaire, réglai sa destination sur le champ. Ce serait l'Équateur. Il n'eut que le temps de s'équiper et, sous le nom de commandant Leclerc, muni de l'ordre de mission que je remis à l'équipe, s'envola avec les autres.* »

Dans un premier temps, Hauteclocque fait état de son désir de servir à la Légion Étrangère, mais cette demande lui est refusée. Parmi les ralliés de la première heure, il est en effet le seul officier de l'Armée de Terre breveté de l'École de Guerre à avoir quitté la Métropole pour répondre à l'appel du 18 juin. Pour de Gaulle, un élément d'une telle envergure est une chance dont il convient de tirer parti au mieux. Dans cette optique, il décide de le charger d'organiser le ralliement des colonies d'Afrique noire. Après un bref passage à la radio britannique fin juillet au cours duquel il est amené à témoigner sur les ondes de sa volonté comme d'autres à poursuivre la lutte,

[13] Il est fort probable que Hauteclocque ait lu les ouvrages écrits par de Gaulle, ou qu'au moins il ait eu connaissance des thèses défendues par celui-ci. Rien, cependant, ne permet d'en être certain.

[14] Il écrit dans une lettre du 10 juillet, juste après avoir été éconduit à la frontière espagnole : « Humainement, rien n'est gagné ; j'ai cru aujourd'hui tenir les trois quarts de la victoire et puis… tout a été à recommencer. Néanmoins affermi par ta confiance inébranlable, je suis sûr de réussir […]. Notre situation est celle de la Prusse aux genoux de Napoléon après Iéna, combattant même avec lui… ce qui ne l'a pas empêché de l'abattre à Waterloo. Donc rien de changé, je ne renierai pas les principes d'honneur et de patriotisme qui m'ont soutenu pendant 20 ans. Cité in Jean Compagnon, op. cit. p 132

[15] Le capitaine de Hauteclocque, tout occupé qu'il est à continuer le combat, n'en conserve pas moins le sens des réalités, prescrivant à sa femme de transformer un maximum d'argent en bétail, volaille et provisions diverses en prévision d'une guerre probablement longue et d'un ravitaillement difficile. De même, il demande à cette dernière de n'acquérir qu'une petite voiture compte tenu de la raréfaction probable de l'essence.

Anecdote

Lors de son séjour comme instructeur à l'escadron de Saint-Cyr, le capitaine de Hauteclocque s'était singularisé par une sévérité certaine à l'égard de ses élèves, teinté il est vrai d'une totale intégrité morale. L'officier n'en était pas moins humain avec ses hommes, comme en témoigne le récit recueilli en 1976 auprès d'un ancien de l'état-major de la 3e DCr : « *Notre PC était à Chavanges (20 kilomètres au Sud de Vitry) dans la vaste maison du notaire, lequel partait en voiture avec sa femme lorsque j'arrivai. Il me dit :* « Tout est ouvert sauf la cave dont voici les clefs. Buvez le champagne avant que les autres n'arrivent. » *À midi, il y eut, par extraordinaire, un repas presque normal et, naturellement, du Champagne que j'avais fait monter. Je racontai mon entrevue avec le notaire. Après le repas, de Hauteclocque, qui avait passé toute la matinée à proximité des ponts et allait repartir en mission comme nous tous, me dit :*

- Vous avez les clefs de la cave ? Pourrais-je prendre quelques bouteilles de Champagne ?
- Mais… naturellement.
- Rassurez-vous, ce n'est pas pour moi. Je voudrais en porter aux équipages de chars et aux chasseurs qui se battent aux ponts de la Marne. Cela les encouragerait.

Je l'aidai à arrimer une vingtaine de bouteilles dans sa petite Simca. Il alla ainsi de pont en pont, laissant sa voiture un peu en arrière et apportant lui-même aux combattants quelques bouteilles à se partager. Je ne le revis que le soir, à la Giberia, au Sud-Est de Brienne, où nous avons pu prendre quelques heures de repos. À ma question : « Alors, ça a marché ? », il me répondit une courte phrase : « Oui, j'ai pu les leur porter. Ils étaient contents. » – Cité *in* Jean Compagnon, op. cit. p 125 - 126.

◀ Juillet 1943, pour Leclerc enfin sorti de la nasse tchadienne, c'est l'heure de la consécration. C'est aussi une période d'inimitiés exacerbées avec les généraux de l'Armée d'Afrique, qu'il considère comme des traîtres et qui pour leur part contestent la légitimité de son grade de Général de Brigade. C'est finalement le général Touzet du Vigier, qui l'avait initié à Saumur en 1933 à la guerre mécanisée, devenu patron de l'Arme Blindée Cavalerie en Afrique du Nord, qui dénouera la situation en l'imposant à ses pairs comme chef de la 2e DB.

il est nommé chef d'escadron le 31 juillet et adopte désormais le pseudonyme picard de « Leclerc ».
L'officier qui en juin 1940 quitte le sol national pour poursuivre la lutte aux côtés de la France Libre va connaître une carrière exceptionnelle, incontestablement liée aux opportunités de l'époque. Cette ascension aussi rapide qu'irrésistible au sein de la hiérarchie ne sera pas pourtant sans susciter jalousies et critiques parmi ses détracteurs, assez nombreux au sein des hautes sphères de l'Armée entre 1943 et 1945, qui verront dans la réussite de celui-ci – non sans raison – celle du succès d'un général « politique ». Au-delà des animosités individuelles et des rivalités d'officine figurent principalement parmi les griefs exposés à l'encontre d'un Hauteclocque devenu Leclerc le fait que celui-ci, nommé général par le fait du Prince à l'âge où ses camarades étaient encore chefs de bataillon, n'ait jamais servi au sein d'une unité de chars. Plus encore, il lui sera amplement reproché d'avoir accompli l'essentiel de sa carrière dans les salles d'études des écoles militaires, tant comme élève que comme instructeur. L'examen de la carrière de cet officier hors du commun permet cependant de constater que celui-ci, dès 1934, s'était singularisé démarqué par un tempérament singulier combiné à une aptitude intellectuelle et physique exceptionnelle à l'exercice du métier des armes. Il est certain dans ces conditions que ses capacités l'auraient conduit sauf accident de parcours à achever sa carrière au plus haut niveau de l'Armée. Le fait est que Philippe de Hauteclocque, n'ayant jamais commandé un quelconque escadron d'automitrailleuses, avait, dès avant la guerre et à travers les cours qui lui avaient été dispensés à Saumur, assimilé les clefs de la conduite d'une formation blindée. Plus encore, par l'expérience acquise en 1939-40, il avait « digéré » les nécessaires compétences interarmes acquises notamment à l'École Supérieure de Guerre et se trouvait prêt, de fait, à assumer la conduite d'une unité comme la 2e Division Blindée. ■

[16] Philippe de Hauteclocque était porteur sur lui d'une somme de 15 000 francs, soit cinq fois le montant maximum autorisé pour se rendre en Espagne. La somme confisquée, libéré par un magistrat espagnol pressé d'en finir, il parviendra à payer son billet pour Lisbonne à l'aide de dix dollars or, cousus auparavant par son épouse au fond de ses poches.

Remerciements
à Madame Levisse-Touzé, directrice, et Monsieur le Colonel (H) Courdesses, du Mémorial Leclerc à Paris (15e).

Bibliographie :
Compagnon Jean (Général), « Leclerc, Maréchal de France », Flammarion 1994
Martel André, « Leclerc. Le soldat et le politique », Albin-Michel, 1998
Levisse-Touzé Christine (sous la direction de), « Du capitaine de Hauteclocque au général Leclerc », Éditions Complexe, 2000
Notin Jean Christophe, « Leclerc », Perrin, 2005

Les notations de
Philippe de Hauteclocque

Publiée pour la première fois *in extenso* dans Batailles & Blindés (Sources Mémorial Leclerc), les notations de Philippe de Hauteclocque témoignent de la montée irrésistible de celui-ci au sein de la hiérarchie militaire au cours des années précédant le second conflit mondial. Elles prouvent – si besoin était – le caractère hors du commun de cette officier de Cavalerie dont la guerre n'a fait que dévoiler au grand jour les qualités exceptionnelles :

Élève hors de pair, joignant les plus belles qualités d'intelligence et de cœur à une haute conception de ses devoirs militaires. A un gros ascendant sur ses camarades. Irréprochable comme conduite et tenue, caractère ardent, passionné pour tout ce qu'il fait, se dévouant corps et âme à son métier. À force d'énergie et de volonté, est arrivé à monter convenablement à cheval, quoique ayant peu de dispositions à ce point de vue. A en lui l'étoffe d'un officier de la plus grande valeur.

Saint-Cyr, le 14 juillet 1924. Le Capitaine Commandant l'Escadron. Signé : A. Peillon

Officier remarquable à tous égards. Très intelligent, actif, travailleur, beau caractère, tout à fait à sa place ici. A su s'imposer à ses élèves, malgré sa jeunesse. Obtient beaucoup car il se donne entièrement à sa tâche de professeur et d'instructeur.
Brûle du désir de faire colonne et ne reste à l'École que parce qu'il s'est engagé à y faire deux années. Demandera vraisemblablement un corps en opération dès qu'il aura fini son stage. Officier d'avenir à suivre.

Mekhnès, le 19 décembre 1928. Le Chef de Bataillon Tarrit Commandant l'École Militaire des E.O.M.
[Il s'agit de l'école de Dar El-Beida – NdlA]

Cet officier, de haute valeur morale, possède des qualités de premier plan. Remarquable par son caractère franc et droit et son tempérament généreux et soutenu dans sa volonté, il fait preuve d'une intelligence aussi vive que précise et d'un jugement rapide et sûr. S'efforçant de s'améliorer sans cesse, il est aussi impeccable dans son éducation que dans sa tenue ou son attitude militaire.
Bien que noté par le service médical de constitution faible, il affirme sous une grande distinction physique une énergique résistance. Il est très apte aux sports.
Au point de vue militaire, s'appuyant sur une connaissance parfaite des règlements, il se montre à l'instruction vivant, adroit et méthodique. Sur le terrain, il manifeste un esprit de décision, une autorité et une clarté sortant nettement de ce que l'on peut attendre d'un très jeune officier.
Sans être aussi doué pour l'équitation, il a réalisé du fait de son ardeur et de son application soutenue d'énormes progrès. Correct et bien placé, il a perfectionné son tact et obtenu une bonne utilisation de ses aides. Il est très allant. Ayant de bonnes connaissances théoriques il peut être très utile en sous ordre dans la direction d'un dressage.
En résumé cet officier se présente à ses débuts de carrière comme devant être de première valeur. Il a, à un haut degré, les qualités essentielles du soldat et du chef.

Saumur, le 8 août 1925. Le Colonel Commandant en second l'École d'Application de Cavalerie

Les 4 ans ½ de séjour que le lieutenant de Hauteclocque a accomplis au Maroc lui ont permis de développer avec succès ses remarquables qualités de chef et d'instructeur aux spahis, aux goums, à l'École militaire des officiers indigènes et ses facultés d'adaptation au service d'État-Major dans un stage à l'EM de la Cavalerie. Ainsi que le Colonel Commandant les confins le précise, son départ du 38e goum a été une grosse perte pour l'encadrement des forces supplétives, et je signale particulièrement le fait d'arme de cavalerie qu'il a exécuté le 13 juillet 1930, à la tête de son goum, avec un sens du terrain et de la manœuvre, une décision, un allant et un sang froid dignes d'un véritable chef. Il a été cité à l'Ordre de l'Armée pour le succès de cet engagement.
Épris d'action, mûri par l'expérience, servi par de grands moyens d'intelligence et de cœur, par un tempérament généreux et tenace, par un caractère d'une droiture absolue, il sera un excellent éducateur à Saint-Cyr et un officier de premier plan appelé au plus bel avenir.

Rabat, le 12 juin 1931. Le Colonel d'Humières Commandant p.i. la Cavalerie du Maroc.

Instructeur simple, clair, précis, bref et à l'enseignement persuasif, chef né, sachant insuffler à ses élèves son fanatisme et son esprit de complet dévouement. Cavalier vigoureux, allant.
Pendant le congé annuel des élèves, est allé avec la permission de ses chefs prendre part comme volontaire aux opérations du Maroc et y a eu, à son actif, plusieurs faits d'armes remarquables dont l'un causa la soumission de 5000 dissidents. Mérite au plus haut point d'être inscrit cette année, à titre exceptionnel, au tableau d'avancement pour le grade de capitaine.

Saint-Cyr, le 1er octobre 1933 Le Colonel Duclos Commandant en second l'École Spéciale Militaire.

Parfaite valeur morale, d'un esprit militaire élevé, très sérieux d'apparence même un peu austère, sait à l'occasion tempérer cette froideur par de la gaieté et de l'entrain.
Valeur intellectuelle certaine. Esprit très appliqué et méthodique. Fournit un travail assidu et réfléchit sur ce qu'il apprend.
Constitution et santé excellentes, 2e prix au cross de Verrie. Instruction militaire très précise. A beaucoup d'autorité et de commandement. Fait preuve de jugement, et de décision sur le terrain, mais ses décisions manquent encore de spontanéité, et de simplicité. A tendance à ne pas laisser assez d'initiative à ses subordonnés. Très bon instructeur, qui connaît parfaitement les règlements.
Cavalier complet, mais sans passé équestre. Élégant, bonne position, excellent sur l'obstacle, a du cran et de l'énergie, du doigté et du tact, mais manque d'expérience. A toutes les qualités requises pour le dressage, ses connaissances d'homme de cheval sont bonnes. A l'étoffe d'un parfait instructeur.
En instruction automobile, a témoigné constamment du désir de s'instruire. A tiré un excellent profit du cours.
Magnifique officier de troupe qui a bénéficié d'un avancement très mérité jusqu'ici mais qui devra maintenant élargir ses horizons.
Classé n°4 sur 33 élèves avec la mention très bien.

Saumur, le 31 juillet 1934. Le Colonel Commandant en second l'École d'Application de Cavalerie. Signé de Gaullier

Le capitaine de Hauteclocque a pris le commandement de l'Escadron en octobre 1936. Il est méthodique, voit clair et vite sur le terrain et a un sens tactique très juste. D'autre part de caractère énergique, affirmant son autorité, prenant des responsabilités, d'une très grande élévation de sentiments il est, pour ses élèves, un exemple encore rehaussé par ses très brillants services de guerre, qui lui ont valu les galons de capitaine et la croix de la Légion d'Honneur.
C'est un officier de grande classe.

Saint-Cyr, le 16 septembre 1936. Le Colonel Duclos Commandant en second de l'Ecole Spéciale Militaire.

Le Capitaine de Hauteclocque a brillamment réussi dans son Commandement de l'Escadron de St-Cyr confirmant les appréciations les plus élogieuses de tous les chefs sous les ordres desquels il a servi. C'est l'un des plus beaux types d'officiers que j'aie rencontrés. Exemple vivant de tous les instants pour les cadres comme pour les élèves, à tous points de vue. Possède au plus haut point l'esprit du devoir et le fanatisme de son métier, vertus qu'il s'est efforcé de communiquer à ses élèves, et y a réussi. Joint à ses qualités d'intelligence, de travail, d'énergie, de modestie, la passion des responsabilités et du commandement et la plus haute valeur morale. Officier à pousser dans l'intérêt de l'Armée.

Saint-Cyr, le 26 juillet 1937, le Colonel Legentilhomme Commandant en second l'École spéciale Militaire.

Officier de grande classe, d'une intelligence claire et rapide, d'un jugement très droit ayant de l'originalité dans les idées, une excellente méthode, beaucoup de maturité et une personnalité accusée, en dépit de sa modestie et de sa simplicité.
Caractère très droit, très distingué, haute valeur morale et excellente attitude.
Un vrai cavalier qui a une magnifique aisance sur le terrain, une vision nette, une décision prompte. A été unanimement apprécié faisant preuve d'une certaine maîtrise au cours des voyages et s'affirmant déjà comme Officier d'État-Major de premier ordre. Bien en allemand. S'est classé le premier de sa promotion réussira certainement en 2e année.
Officier d'avenir à pousser et qui doit, dès que possible, prendre rang pour l'avancement.

12 août 1939, le Colonel Mer, Commandant en second l'École Supérieure de Guerre

Une place toute spéciale doit être réservée au Capitaine de cavalerie breveté de Hauteclocque qui du 10 au 15 juin 1940 a forcé l'admiration de tous ceux qui le virent à l'œuvre.

Extrait d'un rapport destiné au bureau de la Cavalerie et établi en captivité par le Lieutenant-Colonel Devaux, Chef d'État-Major de la 3e DCr, celui-ci porte inscrit dans la marge l'annotation : « Attention, dissident, condamné à mort par contumace »

▶ Été 1944, conversation dans les ruines d'une cité normande dévastée. Pour les civils, c'est une surprise que de découvrir des chars américains servis pas des Français. Ici, un M4A2 de la 1/501e RCC équipé d'un dispositif coupe-haies.
Coll. Anciens de la 1e Cie de Chars de la France Libre

▶ Août 1944, la Normandie est libérée, la 2e DB ayant participé à la fermeture de la poche de Falaise. Dès lors, les Sherman de Leclerc s'élancent dans une course contre la montre ayant pour but de libérer la capitale française ! Ensuite, viendra le moment de tenir le serment de Koufra en rendant sa liberté au peuple de Strasbourg !
Coll. Anciens de la 1e Cie de Chars de la France Libre

▶ Hiver 1944-45, Alsace. Une campagne dure et meurtrière dans un froid terrible !
Coll. Anciens de la 1e Cie de Chars de la France Libre

◀ Loin des scènes de liesse vécues à Paris, la campagne d'Alsace et la libération de Strasbourg se feront dans une ambiance mitigée, avec des pertes importantes.
Coll. Anciens de la 1e Cie de Chars de la France Libre

La gloire et les soucis… Outre les responsabilités tactiques, pèse aussi sur les épaules de Leclerc au cours de l'été 1944 la nécessité politique de ne pas laisser les États-Unis libérer seuls Paris. S'ouvre alors une période d'exaspération où les rapports avec la plupart des généraux américains seront exécrables. Au cours de l'automne, le bouillant patron de la 2e DB va refuser de voir ses chars passer sous l'autorité du patron de la 1e Armée, le général de Lattre de Tassigny, qu'il exècre. Scandales et scènes avec ce dernier et aussi avec le général Devers, commandant le 6e Groupe d'Armées US, vaudront à la 2e DB d'être expédiée en punition réduire la poche de Royan. Il s'en faudra de peu pour que celle-ci, qui ne franchira le Rhin qu'à compter du 30 avril 1945, manque la fin de la campagne d'Allemagne et l'apothéose avec la prise du Nid d'Aigle de Berchtesgaden !

M7 Priest « Alsace »
2e Division Blindée
64e Régiment d'Artillerie de Division Blindée (RADB)
Novembre 1944, Baccarat, France

M4A2 « Norvège »
501e Régiment de Chars de Combat (RCC)
1e Compagnie (ex-1e Cie de Chars de la France Libre)
2e Division Blindée
Août 1944, Paris, France

Tank Destroyer M10 « Siroco »
Régiment Blindé de Fusiliers-Marins (RBFM)
4e Escadron / 3e Peloton
2e Division Blindée
Automne 1944, France

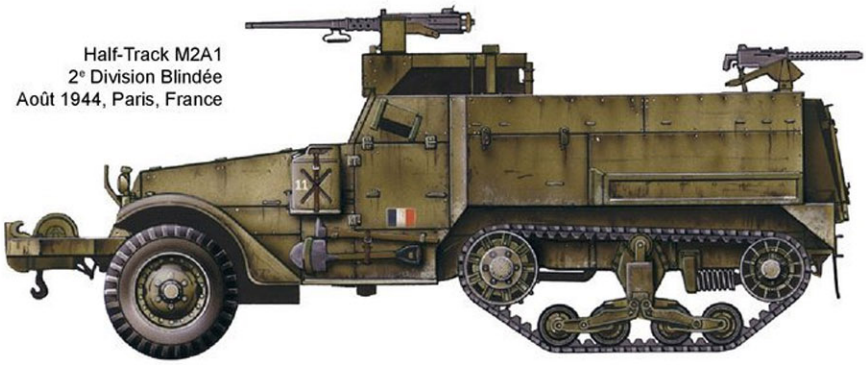
Note : il existait dans la Division trois véhicules portant ce nom avec trois orthographes différentes !

M4A2 « Austerlitz »
501e Régiment de Chars de Combat (RCC)
2e Compagnie
2e Division Blindée
24 août 1944, Longjumeau, France

M4A3 105 « Lybie »
501e Régiment de Chars de Combat (RCC)
Escadron Hors-Rang
2e Division Blindée
Août 1944, Paris, France

Note : Conformément à la réalité historique, l'orthographe du nom « Lybie » est incorrecte.

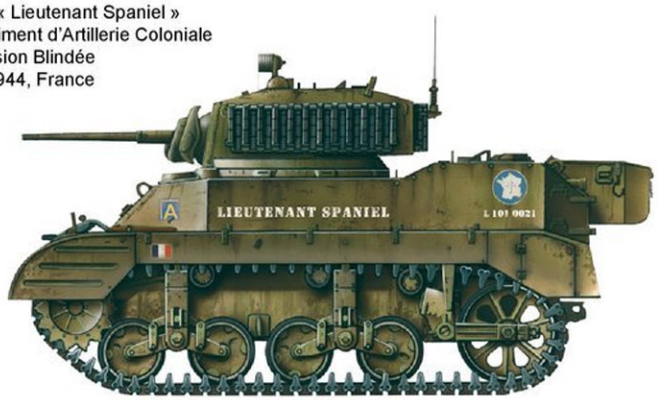
Half-Track M2A1
2e Division Blindée
Août 1944, Paris, France



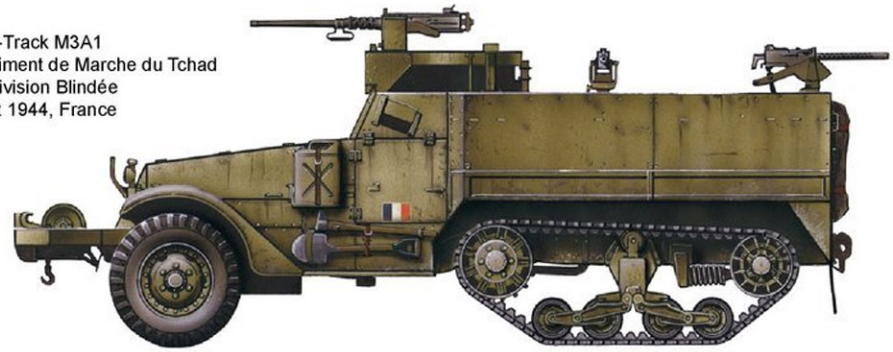
M8 Light Armored Car
Reconnaissance blindée
1e Régiment de Marche de Spahis Marocain (1e RMSM)
2e Division Blindée
Novembre 1944, Baccarat, France

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2007 - Les profils sont tous à la même échelle.

M5A1 « Lieutenant Spaniel »
3e Régiment d'Artillerie Coloniale
2e Division Blindée
Août 1944, France



Half-Track M3A1
Régiment de Marche du Tchad
2e Division Blindée
Août 1944, France



M7 Priest « Franche Comté »
64e Régiment d'Artillerie de Division Blindée (RADB)
2e Division Blindée
Novembre 1944, Baccarat, France

Tank Destroyer M 10 « Ouragan »
Régiment Blindé de Fusiliers-Marins (RBFM)
4e Escadron
2e Division Blindée
Août 1944, Paris, France

M4A3 (76) « Montereau II »
501e Régiment de Chars de Combat (RCC)
2e Compagnie
2e Division Blindée
1944, France

Le 132° Reggimento Carri

De la Libye à l'Irak !

Par Daniele Guglielmi
Traduit de l'Italien par David Zambon

Évoquer l'épopée du *132° Reggimento Carri* et de son unité « mère », la célèbre division « Ariete » – aujourd'hui devenue brigade – revient d'une certaine manière à retracer l'histoire de l'Arme Blindée italienne en partant des événements d'Afrique du Nord en 1941-43 jusqu'à la renaissance de l'Armée italienne de l'après-guerre, pour enfin en arriver à la situation actuelle.

▼ Du M13/40 à l'Ariete, 60 ans d'Histoire militaire italienne !

◀ Une colonne du *132° Reggimento* précédée d'une voiture Fiat 508, la jeep des Italiens. Sur la portière, l'on distingue une tête de bélier, insigne de la Division.
Toutes photos Coll. ou via D. Guglielmi

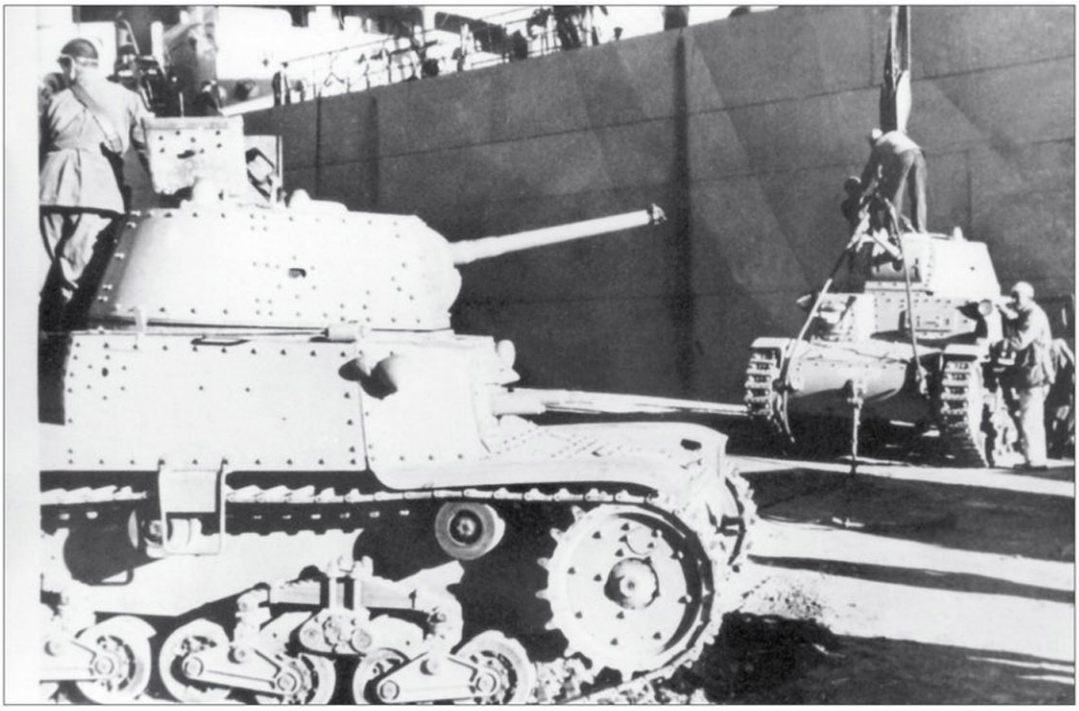
GENÈSE ET PREMIÈRES OPÉRATIONS

Le *132° Reggimento Fanteria Carrista* fut constitué le 1er septembre 1941, en Libye, dans le secteur de Berta. Il regroupait une compagnie de commandement ainsi que les *VII°, VIII°* et *IX° Battaglioni Carri* appartenant au *32° Reggimento*. Les chars moyens alors en dotation étaient les *M13* (dénommés par la suite *M13/40* – poids et année de mise en service – puis, à partir du mois d'août 1942, *M40*). Après une brève période d'entraînement sur le théâtre des opérations, l'unité rejoignit la division blindée « Ariete ». Le 18 novembre 1941, à Bir El-Dlena, puis le lendemain à Bir El-Gobi, les tankistes italiens affrontèrent la puissante *22nd Armoured Brigade* britannique. Au cours de ces combats, le régiment démontra ses facultés opérationnelles et surtout son esprit combatif, contribuant ainsi à repousser des forces ennemies pourtant numériquement supérieures.

Le 23 novembre, une attaque contre Bir Cremisa fut organisée. La côte fut conquise dans le cadre d'une opération conjointe avec deux régiments allemands de *Panzer*. Le 30, ce fut au tour de Sidi Rezegh de subir le même sort. Le 5 décembre, El-Duda tomba entre les mains italiennes. Le *132° Reggimento Carri* participa aussi à la conquête des positions anglaises de la côte 204 d'Ain El-Gazala survenue entre le 13 et le 15 décembre 1941 durant la retraite des unités de Sa majesté consécutive à l'échec de l'opération « Crusader ». Le début de l'année 1942 marqua une phase de réorganisation pour le régiment. Du 21 au 29 janvier, il prit part à la reconquête de la Cyrénaïque et rejoignit Benghazi. Les ateliers de réparation italiens étaient moins bien lotis que ceux de leurs alliés allemands ou de leurs adversaires britanniques, ce non seulement du fait de la pénurie de véhicules spécialisés mais aussi à cause des carences en pièces détachées. Les conséquences de cet état de fait furent que peu de temps après le début des combats, le nombre de chars disponibles et opérationnels était largement inférieur à celui de la dotation théorique. Aux *M13/40* étaient venus s'ajouter des *M14/41*, une version légèrement améliorée mais toujours affublée de défauts tels une piètre fiabilité mécanique, un moteur diesel insuffisamment puissant et un mauvais blindage.

Les pertes en hommes et en matériel avaient été sensibles et le *VII° Battaglione Carri* fut dissout et ses hommes ventilés dans les autres bataillons.

▼ Char M14/41 abandonné par les Italiens au terme de la résistance en Tunisie, en mai 1943.



▲ Chars M13/40 durant leur transfert en Afrique du Nord.

Il fut remplacé par le *X°*, provenant du *133° Reggimento Carri*. Malgré des effectifs bien inférieurs à ceux théoriquement prévus, Erwin Rommel déclencha sa seconde contre-offensive vers El-Alamein. Le 27 mai 1942, la division « Ariete » attaqua et emporta la position ennemie de Rughet El-Atash, non loin de Bir Hakeim. Notons que, suite au magnifique comportement du régiment, le 27 mai devint le jour de fête de l'unité.

Les combats se poursuivirent jusqu'au 18 juin. Suite à la « bataille du carrefour » entre Trigh Capuzzo et Trigh Hakeim, les forces germano-italiennes conquirent encore beaucoup de terrain et s'approchèrent de la place forte de Tobrouk. La ville tomba le 21 juin. La division « Ariete », bien qu'affaiblie par ces combats ininterrompus, poursuivit sa marche en direction d'El-Alamein. Toutefois, surprise puis encerclée à Deep Well par les Australiens, elle eut à subir d'importantes pertes. Le 4 juillet, le *132° Reggimento Carri* fut envoyé en direction d'El-Daba pour s'y réorganiser. Onze jours plus tard, il dut repartir au combat avec les seuls *IX°* et *X° Battaglioni Carri*. À la place du *VIII° Battaglione*, décimé et dissout, arriva le *XIII°* du *31° Reggimento Carristi* à peine parvenu d'Italie. À noter que Le *31° Reggimento Carristi* appartenait à la division blindée « Centauro » mais qu'il fut utilisé comme pour la « Ariete » puis la « Littorio ». Ces deux divisions furent durement engagées en Afrique du Nord.

DE EL-ALAMEIN À LA TUNISIE

Du 31 août au 6 septembre, la division fut engagée dans les combats autour d'El-Qattara. De plus en plus affaiblies, les troupes furent déployées en position défensive sur quelques lignes du secteur d'El-Alamein, en attente de l'offensive ennemie. Celle-ci eut lieu le 23 octobre, avec une nette supériorité quantitative et qualitative du côté des Britanniques. Le *132° Reggimento Carri*, qui disposait d'une centaine de *M 13/40* et *M 14/41* renforcés par une quinzaine de canons automoteurs *Semoventi M 40 da 75/18* et blindés de commandement *M* du *V°* et du *VI° Gruppo* du *132° Reggimento Artiglieria*, resta en réserve. Il n'entra en action que le 4 novembre afin de tenter d'arrêter la progression des blindés ennemis, avec la fonction d'arrière-garde de ce qui restait de l'*ACIT ou Armata Corazzata Italo Tedesca*, aussi appelée *Panzerarmee* « Afrika » par les Allemands. Dans les combats qui suivirent, les chars italiens, partant le plus souvent de positions *a scafo sotto,* c'est-à-dire à « défilement de tourelle », contre-attaquèrent les Britanniques mais ils furent anéantis les uns après les autres. Pourtant, tant dans les combats de Bir El-Abd-Deir El-Murra que lors de ceux autour de la gare de Galal, la Division « Ariete » parvint à s'arroger l'admiration et le respect de son adversaire. Le peu de *Semoventi* disponibles, seuls blindés italiens capables de détruire les meilleurs chars ennemis, tirèrent leurs projectiles *Effetto Pronto* (à charge creuse) jusqu'à épuisement des munitions. À la suite de lourdes pertes, le *132° Reggimento Carri* se

▼ Deux M13/40 à l'arrêt sur une route de la Libye italienne.

retira avec les restes des forces de l'Axe et fut officiellement dissout le 1er décembre 1942.
Les rares unités blindées italiennes ayant survécu se réunirent au sein du groupe antichar « Ariete » qui poursuivit les opérations sur le front tunisien aux côtés de la division (fort incomplète) « Centauro ». En Tunisie, les hommes et les chars ayant appartenu à la « Ariete » obtinrent quelques succès défensifs mais, le 13 mai 1943, les forces germano-italiennes furent contraintes à la capitulation, signant ainsi la fin des combats en Afrique.

▲ Groupe de chars
▼ M13/40 en mouvement dans le désert libyen.

LA RENAISSANCE

Le 21 mars 1944, le *132° Reggimento Carristi* fut reconstitué en Italie méridionale, sous contrôle anglo-américain, et envoyé en Sardaigne au sein du *1° Raggruppamento Motocorazzato*. Le 15 mai, le régiment passa aux dépendances de la division « Granatieri di Sardegna » mais fut dissout le 27 août. Une fois la guerre terminée, le régiment fut reconstitué à Rome le 10 juillet 1948 sous la dénomination de *1° Reggimento Carristi*, appartenant à la *Brigata Corazzata* « Ariete », retrouvant l'ancienne et glorieuse numérotation de *132°* le 1er avril 1949.
Le 29 avril 1950, l'unité fut transférée à Aviano, à la caserne « Salvatore Zappala ». Il était doté de *Sherman* de différentes versions d'autant que de nombreux chars avaient été reconstruits dans les ateliers italiens, générant ainsi des hybrides dotés de moteurs, châssis et tourelles appartenant à différentes variantes. L'unité comprenait une compagnie de commandement, un atelier mobile de réparations et les *I°* et *II° Battaglioni Carri*. Le 1er mars 1952, le *III° Battaglione* fut constitué, avec PC provisoire à Casarsa della Delizia. Le 29 décembre suivant, les nouveaux *M47* remplacèrent l'ancien parc de chars de combat ; le *M47* fut d'ailleurs très apprécié des tankistes italiens même si la consommation élevée de son moteur à essence et ses caractéristiques générales n'en faisaient pas un engin puissant et efficace. Dans le contexte de la Guerre Froide, de nombreuses unités italiennes furent déplacées vers la frontière nord-orientale, notamment pour faire face à la Yougoslavie de Tito.
Le 5 janvier 1959, le régiment changea de dénomination et passa de « *Carristi* » à « *Carri* ». Le 1er février, les trois bataillons reprirent leur dénomination originelle, *VII°, VIII°* et *X°*. Le 1er juillet 1963, le *VII° Battaglione* passa au *8° Reggimento Bersaglieri* et s'installa à Vivaro. À la même date, le *XXXVIII° Battaglione Bersaglieri* entra dans l'organigramme du *132° Reggimento Carri*. En cours d'année, les *M47* furent remplacés par des *M60A1*, en partie produits sous licence en Italie. Le nouveau char fut un grand pas en avant par rapport au précédent, même si ses dimensions et son poids élevés en limitaient les déplacements.
Le 1er novembre 1975, dans le cadre d'une grande restructuration de l'Armée italienne, le *132° Reggimento Carri* fut dissout afin de donner naissance à la *132a Brigata Corazzata* « Manin ». Dans un tel contexte, les bataillons devinrent des corps et le *8° Battaglione Carri* prit la dénomination de « M.O. Secchiarolli ». Le 27 juin 1992, à l'occasion d'une énième restructuration, le *132°* fut reconstitué, subdivisé en commandement, compagnie de commandement et *8° Battaglione Carri*. En 1994, les *M60A1* furent remplacés par les chars Leopard 1A2i, produits sous licence allemande et déjà en dotation depuis des années dans d'autres unités italiennes.

LE RÉGIMENT AUJOURD'HUI

Le 30 novembre 1995, le régiment fut transféré à la caserne « De Carli » à Cordenons (près de Pordenone, dans le Frioul). En 1998, en raison des liens établis entre l'administration et la population locale, l'unité fut solennellement déclarée « citoyenne d'honneur » de la ville.

Brigade Ariete
(insigne actuel)

▶ Un char moderne Ariete sur l'un des nouveaux porte-char Astra.

En 1999, le parc de chars de combat fut rénové avec les nouveaux blindés « Ariete » de production nationale. Le régiment est équipé de chars de récupération *Bergeleopard* (modifiés pour pouvoir opérer avec les « Ariete ») ainsi que des véhicules de la famille des *M113* comprenant des versions *MedEvac* (évacuation sanitaire).

Dans la période de l'après-guerre, le *132° Reggimento Carri* se distingua à l'occasion de grandes manœuvres nationales et internationales, dans des missions à l'étranger et intervint lors de catastrophes naturelles. Parmi ces dernières, rappelons les opérations de secours dans le Vajont en 1963, durant les crues de 1966 et les tremblements de terre. Depuis ces dernières années, le personnel est constitué de professionnels, incluant aussi quelques éléments féminins. Pour ce qui concerne les missions à l'extérieur, les plus importantes se déroulèrent en Somalie, en Bosnie et en Irak. Quelques chars « Ariete » furent employés en territoire irakien, fournis par les trois régiments italiens qui en sont équipés, et ce à tour de rôle. Une partie des « Ariete » fut modifiée avec l'adjonction de blindages latéraux supplémentaires et d'une seconde mitrailleuse sur la tourelle. ■

Remerciements

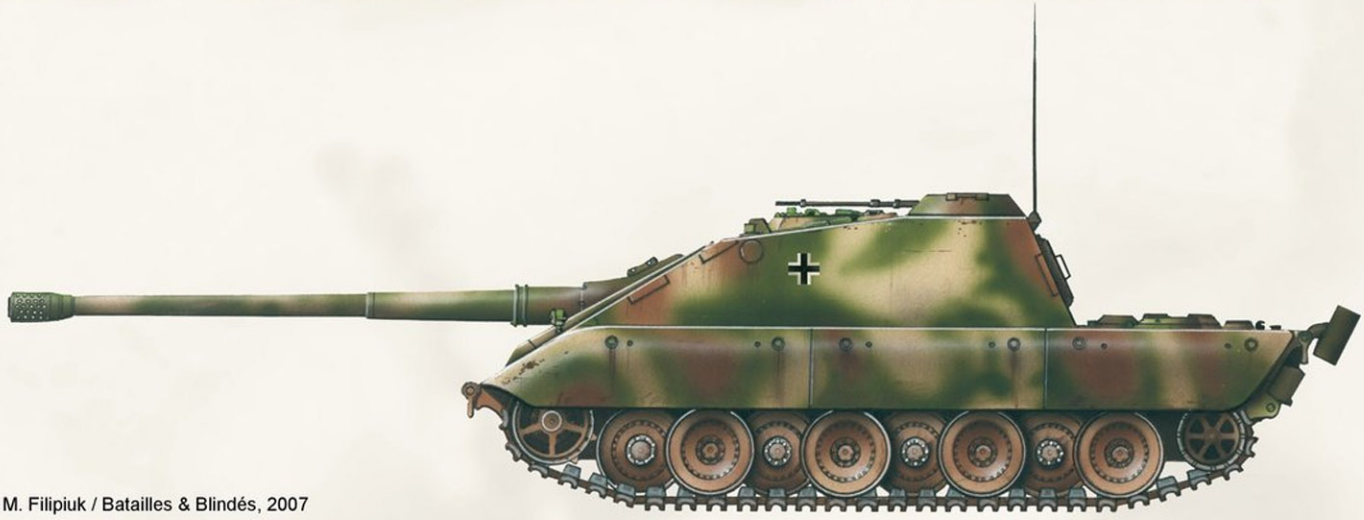
L'auteur souhaite remercier le personnel du *132° Reggimento Carri* pour lui avoir mis à disposition la documentation et les informations nécessaires pour rédiger l'article.

▼ Char Ariete en action en Irak en 2004. La machine est dotée de blindages additionnels.

FICHE N. 9 PANZER PROJEKTE

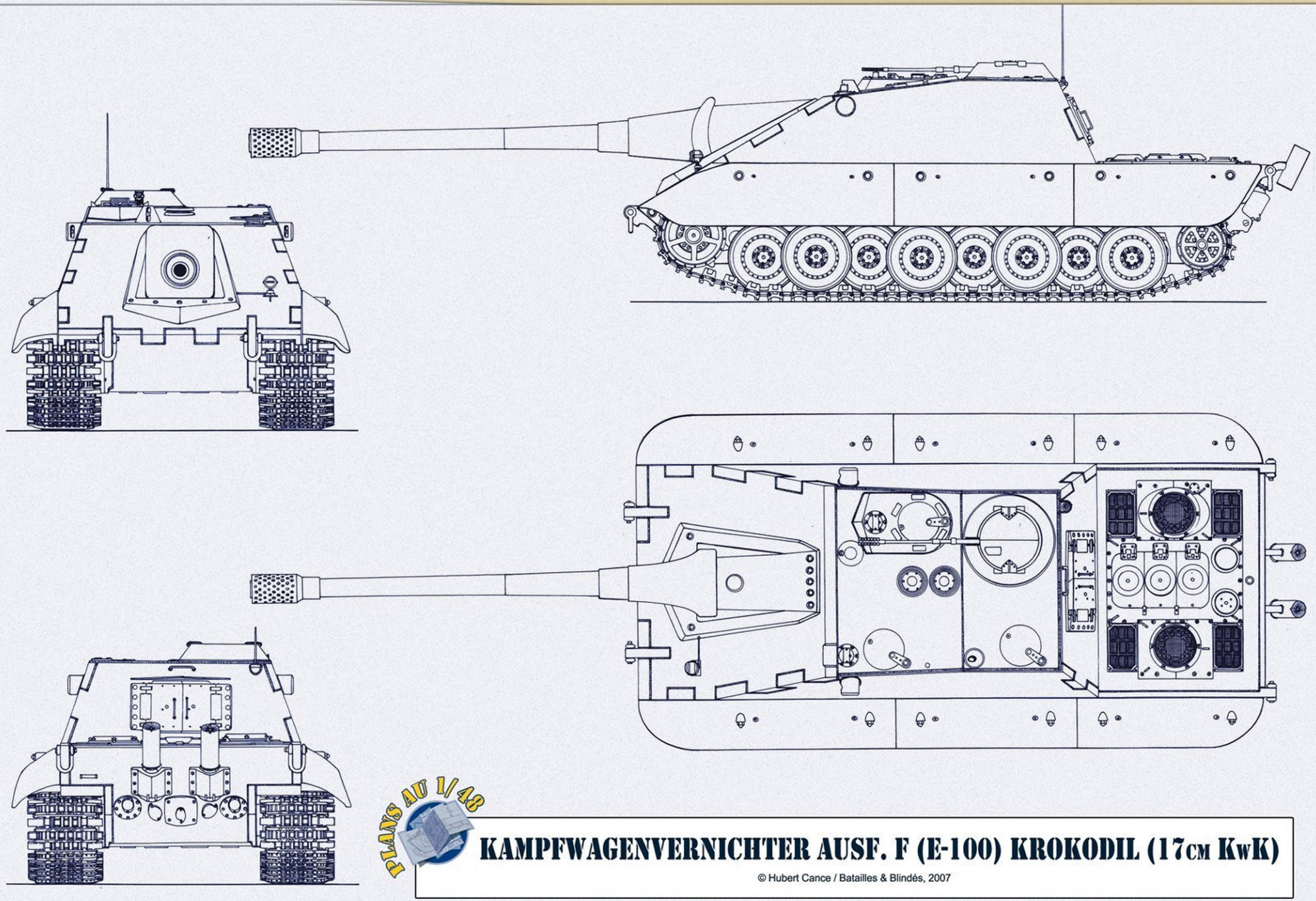
KAMPFWAGENVERNICHTER AUSF. F (E-100) OU KROKODIL

Le E-100 (E pour *Einheitsfahrgestell*), parfois désigné comme Tiger III *Ausf. S*, est à la base pensé comme un char lourd de presque 138 tonnes armé de canons de calibre variant de *12,8cm* à *17cm*. Malgré des finalités différentes, le projet entre en concurrence directe avec celui du Maus de 188 tonnes. Les travaux concernant ce dernier avancent à un rythme rapide, tandis que le E-100 rencontre nombre de difficultés techniques, au point que les ingénieurs envisagent de remplacer la tourelle initialement prévue par celle du Maus. Finalement, la priorité est donnée au projet qui a le plus de chance d'aboutir à une production en série dans un laps de temps raisonnable. Mais alors que faire des plans et autres maquettes déjà dessinés ? Ce n'est pas la première fois que les ingénieurs récupèrent des châssis inutiles pour les transformer en redoutables machines de guerre. L'exemple du Tiger Porsche qui donna naissance au chasseur de chars Ferdinand/Elefant reste dans tous les esprits. D'ailleurs, pourquoi ne pas procéder de la même manière ? Un véhicule à casemate reste plus facile à concevoir, absence de mécanisme de tourelle oblige, et surtout présente un coût de production moindre. Sans compter que l'installation d'une superstructure fixe permettrait d'abaisser sensiblement la silhouette du véhicule. Le E-100 d'origine est en effet loin d'être un modèle de discrétion avec ses 3,60 mètres de haut. Toute une panoplie d'engins sur châssis de E-100 est alors imaginée, dont un chasseur de chars super lourd désigné (sous réserves) *Kampfwagenvernichter Ausf. F* (E-100) Krokodil ou *Panzerjäger* E-100. La suppression de la tourelle permet aussi d'augmenter l'épaisseur du blindage frontal qui doit atteindre les 24cm tout en gardant une forte inclinaison. Se pose ensuite le choix de l'armement principal. Le *12,8cm KwK 44* déjà utilisé sur le Jagdtiger n'est pas jugé assez puissant (!) pour prendre à parti les chars ennemis de prochaines générations. La plupart des pièces antichars allemandes sont dérivées de tubes de *Flak* lourde. Dans le cas présent, il semble que les ingénieurs du *Reich* pensent extrapoler le canon du Krokodil d'une bouche à feu d'artillerie lourde, le *17cm Kanone 18 in Mörserlafette* de 44 calibres. Ce dernier dispose d'un projectile perforant de 71 kilos (*Panzergranate 73*). Largement de quoi remplir le cahier des charges qui prévoit de pulvériser les chars adverses à des distances supérieures... à quatre kilomètres ! La taille et le poids des obus réduisent toutefois la dotation en munitions et la cadence de tir, mais après tout, un seul coup au but doit normalement être suffisant... Pour gagner de la place dans la casemate, le canon auxiliaire de *7,5cm* initialement envisagé est remplacé par un tube de *2cm* monté dans une petite tourelle. De plus, cette modification évite d'accentuer l'inévitable déséquilibre du centre de gravité sur l'avant. Une ou deux mitrailleuses MG-42 sont également prévues pour assurer sa défense rapprochée. Dans le domaine de la motorisation, les ingénieurs prévoient d'installer le futur Maybach HL 234. Ce 12 cylindres est censé développer une puissance de 800 chevaux. L'optimisme est de rigueur en ce qui concerne la vitesse maximale avoisinant les 40 km/h. Avec un poids en charge oscillant entre 150 et 160 tonnes, de telles performances paraissent irréalisables. Parfois dénommé Jagdtiger IV, ce super chasseur de chars, dont la production était envisagée pour 1946 voire 1947, n'aurait fait qu'une bouchée des Tortoise anglais et autres T95 américains.



© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2007

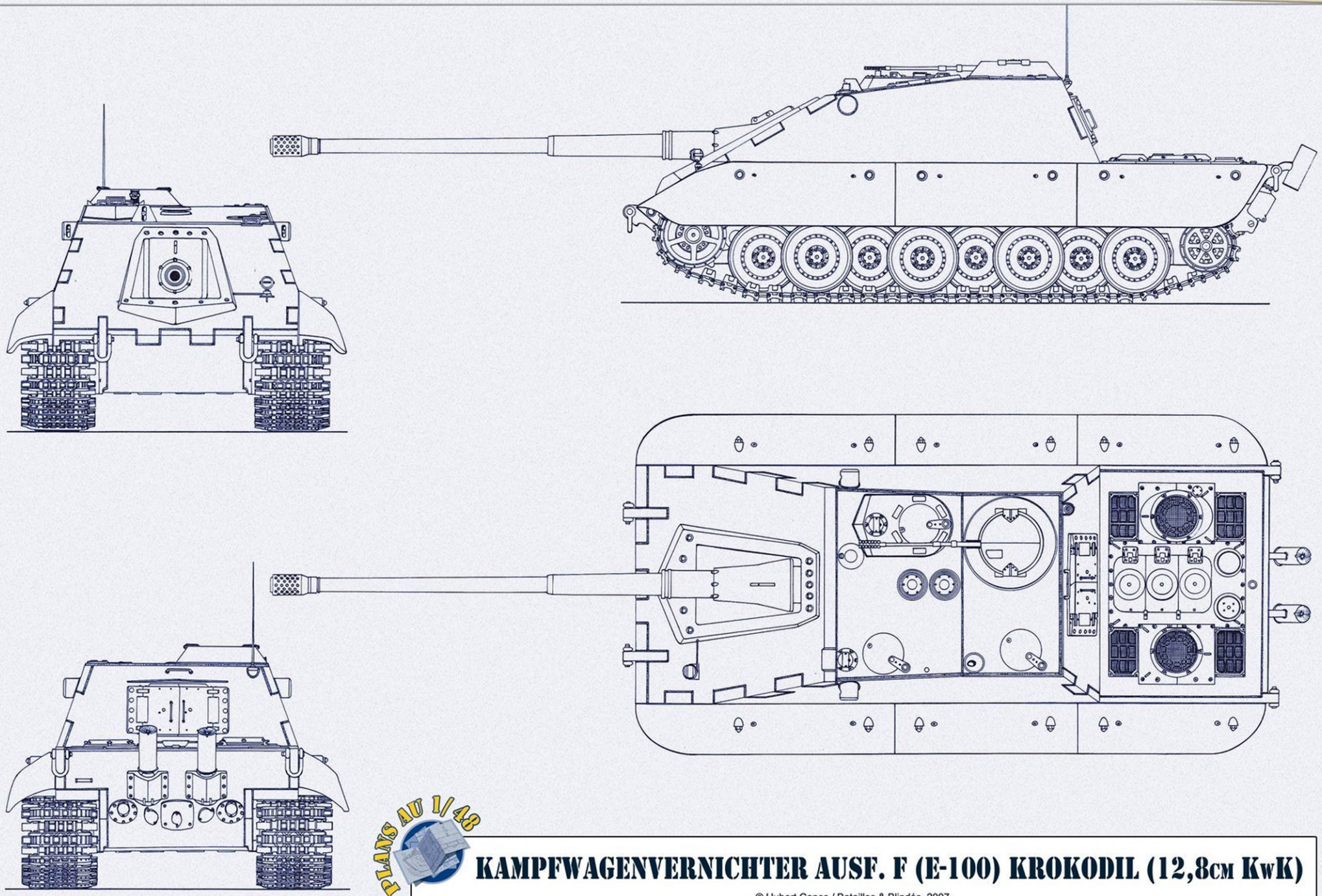
Les ingénieurs allemands envisagent un temps d'équiper le Krokodil du canon de 12,8cm KwK 44. Bien moins volumineuse que le 17cm, ce tube affiche des performances balistiques remarquables. Avec 190mm de blindage vertical perforé à 3 000 mètres, les équipages allemands sont capables de détruire tous les chars alliés qui auraient la malchance de se trouver dans leur viseur. Armé de ce canon, le projet du Krokodil 12,8cm KwK 44 n'apporte toutefois rien de plus qu'un Jagtiger. La version équipée du petit tube est alors définitivement écartée pour le 17cm Kanone 18 in Mörserlafette.



PLANS AU 1/48

KAMPFWAGENVERNICHTER AUSF. F (E-100) KROKODIL (17cm KwK)

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2007



PLANS AU 1/48

KAMPFWAGENVERNICHTER AUSF. F (E-100) KROKODIL (12,8cm KwK)

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2007

Guards Armoured Division

Par Laurent Tirone

La Garde meurt, mais ne se rend pas !

Le succès de Patton lors de l'opération « Cobra » ouvre de nouvelles perspectives pour les troupes anglaises. La percée américaine oblige les Allemands à repositionner d'urgence les *2.* et *116. Panzer-Divisionen* pour tenter de bloquer les Sherman qui avancent dangereusement sur leurs arrières. Montgomery entend bien profiter de cette aubaine pour redorer le blason de l'Armée anglaise écorné depuis le succès pour le moins mitigé de « Goodwood ». Pour le vainqueur d'El-Alamein, « Bluecoat » est l'occasion de prendre une éclatante revanche sur les Allemands qui lui tiennent tête depuis tant de semaines ! Toutefois, ce que le Britannique ne sait pas encore, c'est que tous les prédateurs embusqués sur le champ de bataille n'ont pas encore été découverts…

▼ Une colonne de Churchill appartenant au *4th Grenadier Guard* fait mouvement vers sa zone de rassemblement près de Caumont avant l'offensive. Les hommes comme les machines n'ont pas encore affronté l'épreuve du feu pour cause d'arrivée tardive sur le sol normand. L'engin de tête est un *Mark IV* équipé du canon de *6 pounder* (57mm). En cas de rencontre avec un Panther, son équipage aura fort à faire pour prendre le dessus…
IWM

Le 28 juillet 1944, « Ike » Eisenhower donne son accord à Montgomery : la *Second British Army* de *Sir* Miles Dempsey peut lancer son attaque à l'Ouest de Noyers Bocage. Six divisions britanniques vont manœuvrer en direction de Vire et de Flers. L'attaque s'articule en deux pinces devant théoriquement frapper des troupes allemandes épuisées et surtout dénuées de réels moyens blindés. À l'Est, du Sud de Tilly-sur-Seulles à l'Est de Caumont, le *XXX Corps* déploie deux divisions d'infanterie, la *43rd (Wessex) Infantry Division* et *la 50th Infantry Division* ainsi qu'une célèbre, mais bien éprouvée, unité blindée, la *7th Armoured Division*, les célèbres « Rats du désert ». Cette dernière a en effet eu à subir les foudres des Tiger de Michael Wittmann et consorts. La deuxième pince est constituée du *VIII Corps* qui regroupe la *15th Scottish Division*, la *11th Armoured Division* et la *Guards Armoured Division*. Pour faire bonne mesure, cette attaque va être appuyée par deux autres unités de la Garde, un régiment de reconnaissance, le *2nd Household Cavalry* et une brigade de chars lourds, la *6th Guards Armoured Brigade*.

Regrouper, coordonner et ravitailler autant d'unités exige un minimum de temps de préparation. Ainsi, malgré les demandes pressantes d'Eisenhower et des Américains qui souhaitent que Monty continue à « capter » un maximum de troupes ennemies dans le secteur lui ayant été dévolu, l'opération ne peut être lancée que le 30 juillet 1944. Les Britanniques sont optimistes. Après tout, ils n'ont en face d'eux que deux divisions d'infanterie en sous-effectif, mal équipées en armes antichars et passablement usées par les précédentes offensives.

En fait, seul le terrain leur cause quelques soucis. Le secteur de Caumont, qui est la base de départ, est particulièrement accidenté avec des reliefs s'échelonnant de 90 à 362 mètres d'altitude pour le mont Pinçon. Ce dernier est d'ailleurs l'un des principaux objectifs. Les chemins d'accès tenant plus de routes de montagne que d'autre chose, ils empêchent le déploiement rapide et la mise en ordre de combat des engins blindés. De plus, les vallons et les espaces découverts sont entrecoupés de haies suffisamment denses pour bloquer la marche d'un Tiger ! Du fait de cette topographie si particulière, chaque corps est contraint d'attaquer sur un front étroit. Aussi, seules trois brigades peuvent simultanément monter en ligne pour forcer les verrous ennemis puis déboucher avant d'exploiter. Les autres ne peuvent que suivre sans même pouvoir fournir le moindre appui, ce qui, à n'en pas douter, augurera d'embouteillages monstres si des mesures de fluidification du trafic routier ne sont pas prises. Et comme si tout cela ne suffisait pas, la présence d'importants champs de mines limitent encore la vitesse de progression. Les chars ne pourront rouler qu'en empruntant des couloirs préalablement déminés et balisés par les soldats du génie. Mais qu'à cela ne tienne ! Les Britanniques sont prêts à en découdre face à un ennemi qui les met en échec depuis trop longtemps. Les *Guardmens*, d'habitude considérés comme les troupes de parade de la maison royale, sont d'autant plus motivés qu'ils veulent prouver que les trois siècles de tradition militaire dont leur corps peut se vanter sont loin d'être usurpés.

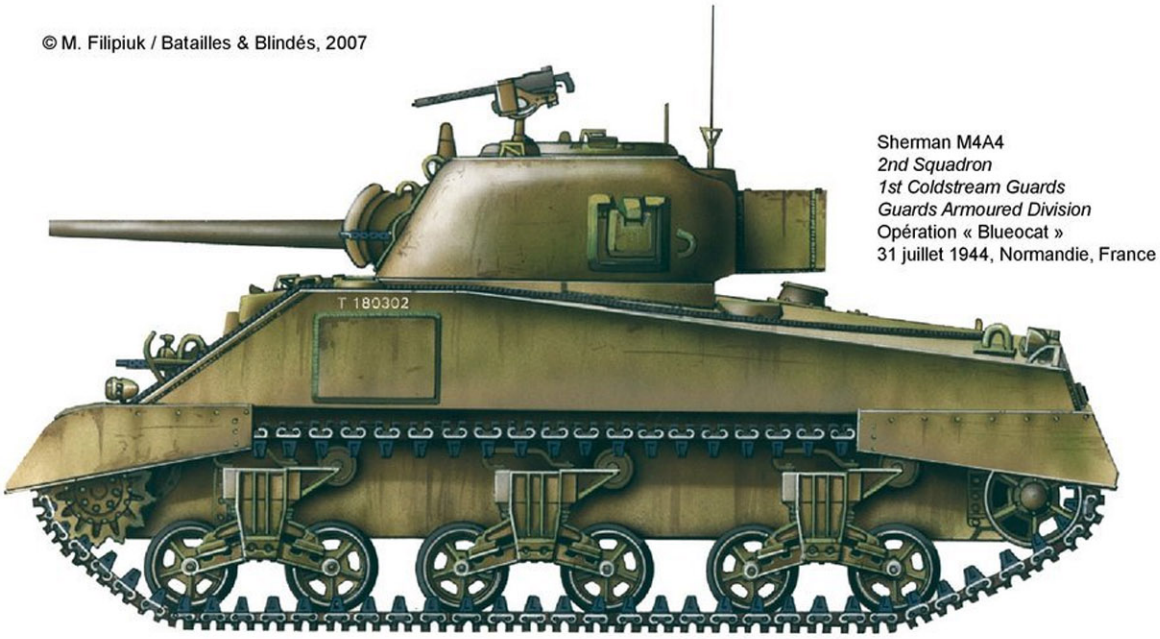
▲ Sous le soleil de juillet-août 1944, le ravitaillement en munitions reste une tâche pénible pour tous les tankistes engagés dans la bataille de Normandie. Le Churchill embarque 84/85 obus de 57mm ou de 75mm. Ce dernier permet au char anglais d'avoir *grosso modo* la même puissance de feu qu'un Sherman M4. Malgré des performances balistiques supérieures au *6 pdr*, le 75mm n'est toujours pas au niveau des pièces allemandes de même calibre.
DR

◀ Des fantassins anglais prennent une pause bien méritée dans un fossé. Le Churchill en arrière-plan est avant tout un char d'infanterie conçu pour appuyer l'infanterie au combat. Avec 13km/h en tout terrain, ses performances sont d'ailleurs à l'unisson avec son rôle. Pourtant, lors de l'opération « Bluecoat », les unités de Churchill distancent rapidement les soldats chargés d'accompagner les chars ! Le lourd blindé est certes lent mais il est aussi capable de franchissement remarquable, au point que les fantassins peinent à suivre son rythme.
DR

SCRAMBLE !

L'aube du 30 juillet commence à poindre. Les tankistes et les soldats de l'infanterie anglaise retiennent leur souffle dans l'attente du bombardement aérien qui doit définitivement pulvériser les dernières défenses allemandes.

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2007



Sherman M4A4
2nd Squadron
1st Coldstream Guards
Guards Armoured Division
Opération « Blueocat »
31 juillet 1944, Normandie, France

79th Armoured Division

Attentifs aux moindres bruits, les hommes devinent plus qu'ils ne distinguent les avions du *Bomber Command*. Les conditions météorologiques sont si médiocres et le plafond nuageux si bas que seulement la moitié des 700 avions prévus a pu décoller. La visibilité est si mauvaise que l'aviation ne pourra réellement intervenir que vers midi ! Nouvelle peu réjouissante car la préparation d'artillerie initiale se limite aux seules pièces de la division. Une puissance de feu conséquente, certes, mais qui n'a pas l'impact de centaines de bombardiers. Pragmatiques, les chefs de char se disent qu'au moins le terrain ne sera pas trop bouleversé par les cratères de bombes… Les champs de mines constituent par contre une réelle préoccupation. Il n'y a toutefois pas de problèmes sans solutions. Depuis la tombée de la nuit, les *Royal Engineers* travaillent d'arrache pied pour aménager des corridors sécurisés. Pour faire bonne mesure, les chars fléaux de la *79th Armoured Division* sont prêts à intervenir pour dégager les derniers mètres.

Il est six heures du matin quand les premières brigades du *XXX Corps* se lancent à l'assaut des positions de la *276. Infanterie-Division*. Les Britanniques bousculent facilement les défenseurs qui ne peuvent que ralentir les assaillants. Les contre-attaques allemandes sont facilement repoussées par des Anglais conquérants. Pourtant, la progression est désespérément lente. Bois et crêtes sont traversés avec une extrême prudence par les fantassins. À leur décharge, ils doivent affronter la défense mise en place par la *2. Panzer-Division*. Non pas les si redoutés *Panzer* mais d'immenses champs de mines enterrés par les soldats allemands pendant qu'ils occupaient ce secteur. Pour corser le tout, les *Royal Engineers* sont obligés de composer avec la négligence de leurs alliés américains qui ont tout simplement oublié de les prévenir de l'emplacement de leurs propres champs de mines ! Les sapeurs vont ainsi désamorcer pas moins de 49 engins antichars *made in USA*. Aux difficultés posées par les explosifs enterrés s'ajoute une végétation pour le moins dense qui gêne fortement la progression. Au final, les *Wessex* ne peuvent conquérir le village de Briquessard qu'à partir de 12h00. La garnison est pourtant bien mal en point après avoir été copieusement bombardée par des aviateurs enfin délivrés des contraintes météorologiques. Les hauteurs entourant la localité de Cahagnes sont prises mais il est alors plus de minuit… Au final, l'avance du *XXX Corps* est une réelle déception au regard de la faiblesse de la *276. Infanterie-Division* ainsi que des moyens engagés.

▶ Ces équipages de Churchill *Mark VII* de la *34th Tank Brigade* qui montent vers leur zone de rassemblement sont relativement confiants dans la protection de leurs blindés. Avec 152mm de blindage frontal pour les *Mk. VII*, mieux qu'un Tiger I, le Churchill est un adversaire difficile à mettre hors de combat. Pourtant, aussi épaisse soit-elle, sa cuirasse va être mise à rude épreuve par un nouveau venu sur le champ de bataille normand : le Jagdpanther ! Tank Museum of Bovington

◀ Un Churchill Crocodile fait une démonstration de sa puissance. Capable de projeter un jet enflammé à plus de 100 mètres de distance, les Crocodiles du *141th Regiment du Royal Armoured Corps* peuvent briser la plus solide des défenses. La terreur qu'ils inspirent aux *Landser* défendant le village de Sept Vents est sans doute aussi efficace que leur potentiel militaire réel.
DR

141th Royal Armoured Corps

Fort heureusement pour le moral de Montgomery, la deuxième pince semble connaître plus de réussite. Bien plus puissant grâce à ses deux divisions blindées, le *VIII Corps* ne devrait faire qu'une bouchée de la *326. Infanterie-Division* considérée comme aussi peu combative que la *276.* ; à voir ! À sept heures du matin, les soldats de la *15th Scottish Division* appuyés par les Churchill de la *6th Guards Tank Brigade* s'élancent à l'assaut des positions allemandes. Tandis qu'ils progressent par la gauche de la butte de Caumont, les Sherman de la *11th Armoured Division* attaquent par la droite, marchant de toute la puissance de leurs moteurs. La *Guards Armoured Division* est pour l'instant tenue en réserve. De toute façon, compte tenu de l'étroitesse du secteur, il est inutile de déployer toutes les unités blindées de front, à moins de vouloir créer un gigantesque embouteillage. Les leçons de « Goodwood » semblent avoir été retenues.

Les Allemands ont concentré leurs forces dans le village de Sept Vents et la forêt de Lutain. La rapidité avec laquelle ces deux objectifs vont tomber déterminera la vitesse de progression du *VIII Corps*. Alors les Anglais « mettent le paquet » ; bien embusqués, les hommes de la *326. Infanterie-Division* ont transformé le village et ses alentours en un « hérisson » capable – en théorie – de jouer le rôle de brise-lames. Les Britanniques ne prennent pas de risques et avancent derrière le barrage roulant de leur artillerie. Les salves avancent de 100 yards, soit 91,40 mètres, toutes les quatre minutes, pulvérisant tout sur leur passage. Solidement retranchés dans le bois, les *Landser* laissent passer l'orage d'acier et de feu. Lorsqu'ils peuvent enfin relever la tête, ils ont la désagréable surprise de voir des Churchill traverser les fumées et les nuages de poussière. Les défenseurs ont à peine le temps de réagir que les chars anglais crachent de longues flammes dans un bruit terrifiant. Une sourde terreur s'empare des combattants allemands. Des Churchill Crocodile ! Précédés de huit Sherman Flails, les neuf engins s'approchent du bois. Les arbres commencent à prendre feu et la détermination des défenseurs fond comme neige au soleil. Les Allemands tentent bien de s'accrocher mais la pression exercée par les Crocodile est terrible. Entre mourir brûlé ou la reddition, le choix est vite fait. Les *Landser* capitulent, non sans avoir causé quelques pertes parmi les officiers anglais qui, imprudemment, scrutaient la ligne de front, le buste hors de leur tourelle.

Mais pas le temps de s'appesantir sur les pertes. Le village de Sept Vents est le prochain objectif et il n'est pas question de ralentir l'allure de la progression. Crocodile en pointe, les cinquante Churchill déboulent vers l'entrée de la petite agglomération. Les Allemands tombent littéralement des nues. Jamais ils ne se seraient attendu à une attaque menée par des blindés alors que le relief laisse à peine passer les véhicules légers. Les *Hiwis* sont les premiers à décrocher. Ces auxiliaires de la *Wehrmacht* n'ont pas vraiment envie de mourir pour la gloire du *Führer*. Les hommes de la *326. Infanterie-Division* sont toutefois un peu plus combatifs et ouvrent le feu sur l'infanterie d'accompagnement. Les grenadiers de la Garde sont fauchés par les tirs des MG-42. Les Allemands tirent aux *Nebelwerfer* sur les assaillants terrorisés par le hurlement des lance-roquettes. Les chars anglais ouvrent le feu sur la moindre maison suspecte. Les pertes grimpent des deux côtés.

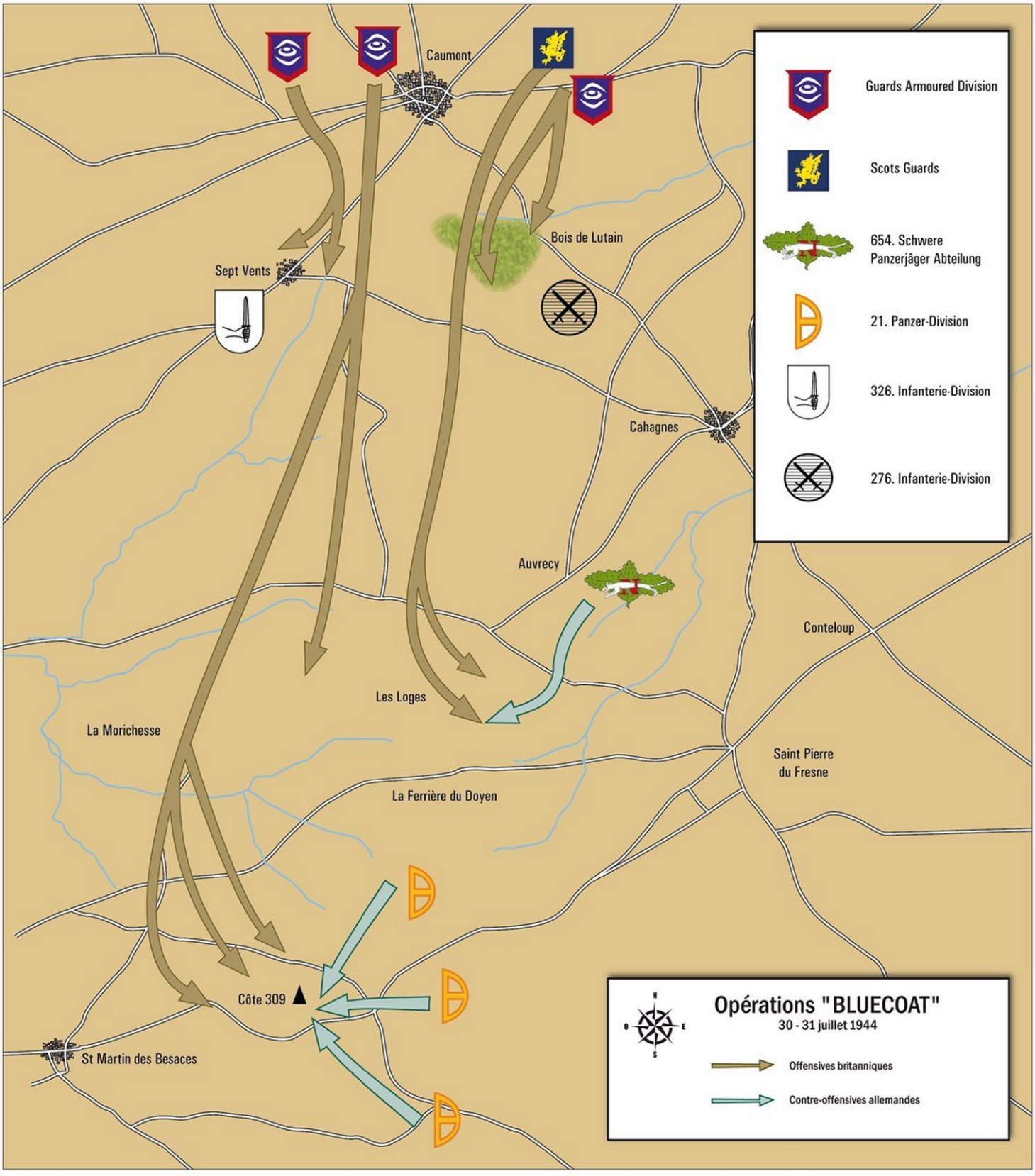
▼ Ces artilleurs rechargent leur redoutable lance-roquettes. Capable d'envoyer six fusées en dix secondes à sept kilomètres de portée maximale, les *15cm Nebelwerfer 41* occasionnent des pertes à un infanterie anglaise terrifiée par ces roquettes utilisées pour saturer des zones.
DR

▶ Cette photo de Churchill montant au front date du 4 août 1944. Faute de moyens de transport appropriés, des fantassins anglais ont grimpé « à la soviétique » sur la caisse du char. Ce type de convoyage est utilisé de manière intensive lors des premières heures de « Bluecoat » par l'infanterie britannique. Pour pratique qu'elle soit, cette méthode n'en reste pas moins particulièrement risquée du fait des tirs d'armes individuelles ennemies. IWM

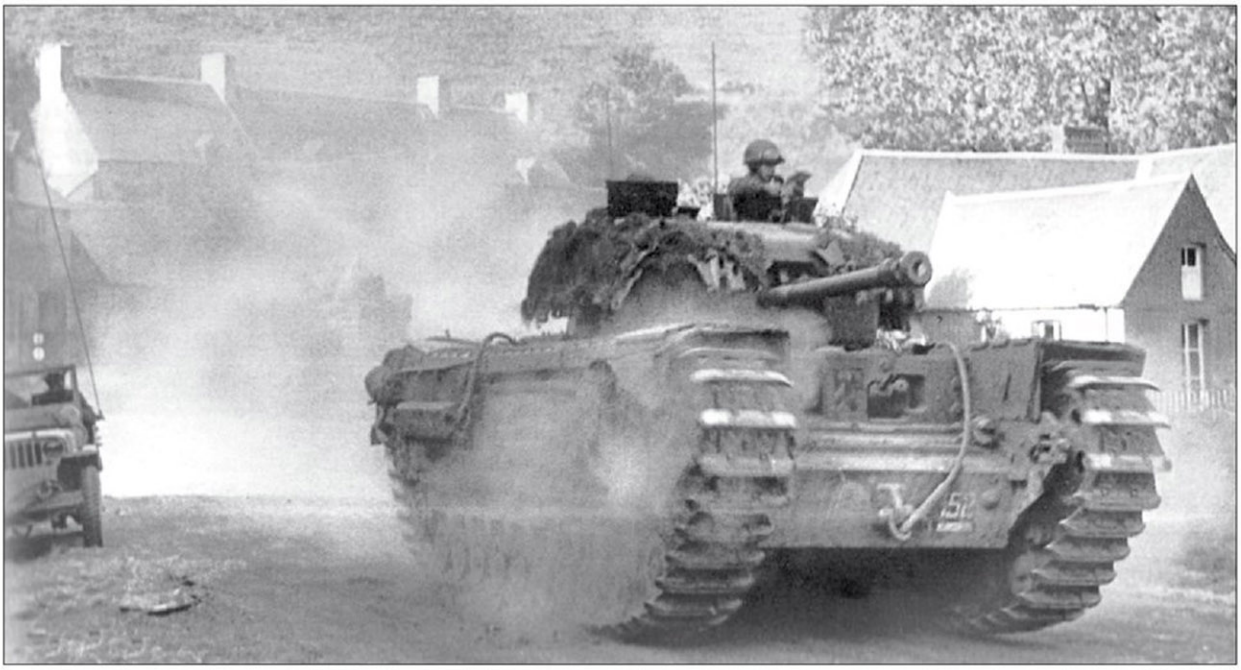
276. Infanterie-Division

Les Sherman Flails ont « oublié » quelques mines qui ne sont pas perdues pour tout le monde… Un Churchill, puis deux puis cinq sautent sur ces pièges mortels. La vue des chars en flammes ou déchenillés ne suffit pourtant pas à ralentir l'assaut des tankistes britanniques qui enlèvent le bourg. En à peine une trentaine de minutes, les Churchill Crocodile ont emporté la décision. Bien peu de fantassins sont capables de résister à l'action de blindés lance-flammes ! Pas question pour autant de s'attarder sur ce succès et les *Coldstream Guards (4th Battalion Coldstream Guards)* dépassent leurs camarades. Ils forment la pince droite d'une attaque destinée à prendre de court les Allemands, direction la côte 309. Les *Scots Guards* sont quant à eux le fer de lance de la pince gauche qui doit foncer vers la côte 226 aux Loges. À la Garde de jouer ! Les Écossais grimpent sur les Churchill qui vont irrésistiblement de l'avant. La végétation épaisse calme quelque peu leur enthousiasme et leurs ardeurs. Les haies denses ralentissent la progression tandis que les Allemands ont fortifié les fermes isolées avec des mitrailleuses et des mortiers. Indifférents aux tirs des armes collectives d'infanterie, les chars lourds anglais font tonner leurs canons de 75mm pour faire taire les derniers nids de résistance. Il n'en va pourtant pas de même pour l'infanterie montée ! Claquant sur les blindages, les rafales de MG-42 jettent à terre les hommes qui ne peuvent suivre les chars. Ailleurs, c'est une pluie d'obus de mortiers qui dégringole sur les infortunés Écossais. La décision est prise de lancer les blindés à l'assaut sans attendre l'infanterie. Elle n'aura qu'à rattraper le mouvement plus tard ! Sans plus se soucier des hommes à pied, les chefs de char ordonnent aux pilotes de pousser leurs machines. Deux *Squadrons* se portent en tête de l'offensive. Le Churchill reste un blindé lent qui n'est pas de taille à s'opposer aux dernières générations de *Panzer*. Toutefois, son épais blindage, son canon de 75mm et ses puissants obus explosifs lui permettent, dans certains cas de figure, de tirer son épingle du jeu. Et justement ces conditions sont réunies ! Tirant sur la moindre maison susceptible de dissimuler un défenseur, les chars ne rencontrent guère de réelles difficultés. Incapables de résister à un tel ouragan de feu, les Allemands décrochent. Il ne faut pourtant pas en conclure que l'avance des blindés soit de tout repos. S'ils craignent peu le feu ennemi, ils subissent par contre les affres d'un relief décidément bien peu accueillant. Les haies et autres tranchées sont passées en force. Les chars s'élèvent sur les bosses avant de retomber lourdement dans un fracas de métal martyrisé. À l'intérieur, les tankistes sont secoués dans tous les sens, se cognant rudement aux parois. Certains heurtent si fortement les blindages qu'ils tombent sans connaissance

▼ Un Sherman Firefly appartenant à la *Guards Armoured Division* traverse la rue principale du village de Saint-Martin des Besaces le 31 juillet 1944. Son canon de *17 Pounder* en fait un adversaire mortel pour tous les *Panzer*, y compris les Jagdpanther. Malheureusement, les *Guardsmen* n'en auront pas sous la main pour contrer les chasseurs de chars allemands. IWM



au fond des machines. Couverts de bleus et de bosses, ils continuent d'avancer, la proue des chars se taillant un passage à travers les épais buissons. Bientôt, l'avance se ralentit. Des tirs ennemis ? Des champs de mines non découverts ? Non..., juste des taillis si touffus qu'ils empêchent les pilotes de distinguer leur chemin ! Les chefs de char se penchent hors des tourelles pour écarter les branches. Une drôle d'odeur de cidre vient soudainement importuner certains équipages. Pour se donner du courage, les hommes auraient-ils débouché quelques bouteilles de l'excellent cidre normand ? Pas vraiment, en passant dans des vergers, des dizaines de pommes se sont déversées dans les écoutilles ouvertes. Ce sont elles qui, à force d'être piétinées par les tankistes, dégagent un parfum si douceâtre qu'il en est entêtant. Malgré ces péripéties, les Britanniques atteignent facilement leur principal objectif, le carrefour d'Hervieux, ce au grand soulagement des *Hiwis* qui continuent à se rendre sans opposer la moindre résistance. Tout semble bien se dérouler pour les Britanniques... Semble seulement car, plus en retrait, bien camouflés à l'orée d'un bosquet, deux observateurs allemands admirent le manège des chars d'infanterie anglais.



▶ Cette photo d'un Churchill lancé à « pleine vitesse » est datée du 4 août. L'engin qui traverse le village de Cathéolles soulève des panaches de poussière. « Bluecoat » se déroule sous un soleil de plomb. La visibilité est fortement réduite par le déplacement des blindés britanniques. Il est de plus difficile de garder secret l'axe d'attaque quand des dizaines de blindés roulent en dégageant des nuages de poussière. Les équipages des *Jagdpanther* vont repérer les axes de pénétration des divisons anglaises pour leur tendre de terribles embuscades. Tank Museum of Bovington

11th Armoured Division

Ils ne sont pas là pour prendre part aux combats, du moins pas pour l'instant, mais pour repérer leurs futurs adversaires. Huit chars sont comptabilisés. Il est plus que temps de prévenir leurs camarades qui patientent quelques centaines de mètres plus loin. Désormais, le grand bal ne saurait tarder à débuter !

Les Jagdpanther contre-attaquent !

La pince gauche de l'offensive progresse plus facilement et les tankistes du *3rd Battalion Scots Guards* prennent sans coup férir la côte 226 aux Loges. La percée a réussi, sans aucun appui ! Il ne reste plus qu'à attendre l'infanterie qui progresse à pied en nettoyant quelques nids de résistance désorganisés. Le plus dur reste pourtant à faire : conquérir la côte 309. Ce relief, point clé de la défense allemande, domine les alentours et constitue un point d'observation idéal pour les artilleurs ennemis qui peuvent placer leurs obus avec précision. Mais pas question de prendre trop de risques. Le temps est dégagé et l'aviation va pouvoir intervenir. Les chars des *Coldstream Guards* se retirent prudemment de quelques centaines de mètres. Inutile de « ramasser » une bombe perdue. Déjà un bruit de moteur se fait entendre. Déjà là ? Les tankistes lèvent les yeux au ciel quand soudain deux avions à croix noires surgissent du soleil ! Les hommes ont à peine le temps de sauter dans les fossés que deux Focke-Wulf 190 ouvrent le feu. Des explosions ! Des cris de frayeur s'élèvent. Plus de peur que de mal, les roquettes tirées par les appareils allemands se sont perdues dans la nature. Maudissant leurs propres chasseurs, les Anglais voient bientôt apparaître deux vagues de bombardiers B-26. Des chapelets de bombes tombent des fuselages étincelants. La côte 309 est littéralement enveloppée par un énorme nuage de flammes, de fumées et de poussière. Le bombardement a sans nul doute désorganisé la défense allemande. Mais faut-il déjà monter à l'assaut ? Question d'autant plus pertinente que l'infanterie d'accompagnement n'est toujours pas arrivée. Sans la présence des « petits amis » devant les protéger des « casseurs de chars » adverses, l'entreprise présente des risques pour les tankistes. Mais jusqu'à présent l'audace des Britanniques a payé. Pourquoi n'en serait-il pas autrement ? Alors, en avant ! Les Churchill des *Coldstream Guards* s'élancent dans un concert de grondements de moteurs. Les chenilles claquent sur le sol. Les Allemands n'opposent que peu de résistance face aux monstres d'acier. Quelques tirs peu précis viennent frôler les blindés de sa majesté qui atteignent le sommet de la côte 309. Finalement, seul le relief s'est révélé être un adversaire coriace… La partie n'est pourtant pas encore gagnée car

▼ Un Jagdpanther abandonné ; a-t'il été détruit ou victime d'une panne mécanique ? L'apparition des engins de la *654. schwere Panzer-Jäger-Abteilung* est une désagréable surprise pour les équipages anglais qui ne s'attendaient absolument pas à rencontrer un chasseur de chars lourd dans ce secteur du front. DR

◀ Prés du village de Saint-Charles-de-Percy, sur la route de Vassy, une colonne de Churchill de *la 6th Guards Tank Brigade* croise des Sherman du *1st Coldstream Guards*. Le 4 août, les embouteillages qui ont désorganisé le dispositif anglais aux premières heures de « Bluecoat » ne sont heureusement plus qu'un mauvais souvenir. Mais voir deux unités censées être engagées au même endroit emprunter des routes opposées laisse présager de difficultés futures...
IWM

les chefs de char n'ont qu'une vision parcellaire de la situation. Pas d'infanterie pour leur signaler un éventuel canon de *Pak* embusqué ou un *Panzer* en maraude. Pour l'instant, les faits démontrent que les Allemands ont été pris de vitesse. Alors, pourquoi s'en faire ? Si effectivement l'état-major ennemi n'a pas pu réagir à la percée anglaise, il y a pourtant des « prédateurs » qui rôdent dans le secteur. Les *Coldstream Guards* savourent leur victoire. Avec un minimum de pertes, ils ont atteint leurs objectifs !

Brusquement, un Churchill s'arrête net dans un épouvantable fracas, vomissant des torrents de fumée. Que s'est-il passé ? Personne n'a entendu le coup de départ ! Rapidement, les blessés sont extirpés de la carcasse fumante. L'épais blindage n'a pas résisté à l'impact du projectile ennemi. Alors qu'une ambulance se précipite sur les lieux du drame, des soldats allemands surgissent des taillis pour les capturer, accompagnés du vainqueur du char anglais. Les tankistes contemplent alors un nouveau venu dans la bataille de Normandie. Son long canon semble chercher ses proies. Jamais les *Coldstream Guards* n'ont vu un tel engin. Son blindage incliné paraît narguer des adversaires. Le Jagdpanther vient de faire son entrée en scène. Une apparition pour le moins explosive ! La vitesse initiale du canon long de *8,8cm* est tellement élevée que le coup du départ s'est confondu avec celui de l'impact. Pendant ce temps, les officiers de la compagnie de commandement se demandent bien ce qui peut se passer devant. Un lieutenant part avec son char pour essayer de comprendre pourquoi ses hommes ne lui répondent plus. Alors qu'il arrive sur le hameau de la Morichesse, son blindé a le malheur de croiser la mire d'un autre Jagdpanther. À moins de 200 mètres celui-ci ouvre le feu. Aussi cuirassé soit-il, le Churchill ne peut résister à une *Panzergranate* de *8,8cm*. Le blindé anglais est comme frappé par un poing géant. Le lieutenant est tué sur le coup avec un autre membre de son équipage.

Commence alors un long moment de flottement. Tandis que les équipages de Churchill se demandent par quoi exactement ils sont chassés, l'infanterie d'accompagnement tente de rejoindre le sommet de la côte 309. Juchés sur des tanks, les grenadiers des *Glasgow Highlanders* attendent de pouvoir se porter au secours des chars des *Coldstream Guards*. Le carrefour d'Hervieux a beau être totalement sécurisé, la circulation y devient rapidement cauchemardesque. Plusieurs divisions se croisent sans aucune coordination, au point de créer un gigantesque embouteillage. La *15th Scottish Division* veut elle aussi passer et personne ne parvient à s'entendre ! Lorsque les *Glasgow Highlanders* parviennent enfin à s'extraire de cette cohue mécanisée, ils ont perdu plusieurs précieuses heures. Ce faisant, ils ont laissé le temps aux Jagdpanther de prendre de nouvelles positions près du village de la Morichesse. Les blindés anglais atteignent finalement la localité, mais c'est pour essuyer les tirs d'un engin allemand que les tankistes n'arrivent toujours pas à repérer. Les pilotes tentent de mettre leurs véhicules à l'abri. Trop tard ! Un projectile frappe de plein fouet le char de tête du *B Squadron*. Pas la peine de doubler le tir, le Churchill est hors d'état de nuire. L'infanterie gicle à terre, inutile de rester sur ces fichus blindés qui semblent attirer le feu allemand ! Au sommet de la côte 309, les autres Churchill commencent à trouver le temps long.

◀ Comme leurs camarades des *Panzer*, les chefs de char des Jagdpanther suivent le déroulement des combats le buste hors de leur casemate. Si cette posture est évidemment risquée, elle permet de suivre plus efficacement l'évolution de la situation. Des équipages anglais témoignent avoir vu des *Bordführer* « hilares » traverser le champ de bataille parsemé de Churchill en flammes !
DR

654. schwere Panzerjäger-Abteilung

▶ Les Jagdpanther présents sur le sol normand appartiennent tous à la *654. schwere Panzer-Jäger-Abteilung*. L'unité compte 45 engins répartis en trois *Kompanien* de 14 chasseurs de chars. Les trois derniers véhicules sont versés à la compagnie de commandement. Certains auteurs précisent que la seule *Kompanie* déployée en Normandie aurait aligné 25 exemplaires de ce puissant *Jagdpanzer*. DR

46rd (Wessex) Infantry Division

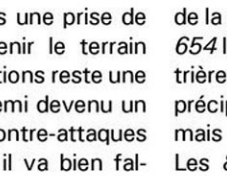
Les officiers exhortent l'infanterie à les rejoindre car sans eux ils n'ont aucune chance de résister à une contre-attaque allemande. L'inquiétude monte parmi les équipages. Leurs moyens de transport bloqués, les *Glasgow Highlanders* décident de continuer à pied. L'idée débouche rapidement sur une catastrophe lorsque des nids de mitrailleuses les prennent à partie. Les hommes maudissent les blindés de la première vague. Pourquoi n'ont-ils pas nettoyé le terrain ?

Bien camouflés, les défenseurs allemands ont laissé passer les Churchill, des noix bien trop dures pour eux, et ne se découvrent qu'au passage des fantassins. Les chars des grenadiers sont appelés à la rescousse malgré le danger. La coordination n'étant décidément pas le fort des Anglais, les engins retombent dans un embouteillage qui met à rude épreuve le légendaire flegme britannique. Les ordres fusent, à peine écoutés dans le brouhaha des moteurs. Soudain des tirs se font entendre. Que se passe t-il encore ? Couvrant le tumulte au sol, des Messerschmitt Bf-109 surgissent en rase-mottes et ouvrent le feu sur tout ce qui bouge. Les canons crépitent, les soldats se jettent à terre, les blindés tentent de se mettre à l'abri. Lorsque les avions allemands s'éloignent, les dégâts sont faibles voire insignifiants, mais la confusion a atteint son comble.

Le problème se pose aussi pour les *Scots Guards* qui ont atteint la côte 226 aux Loges. L'absence d'infanterie d'accompagnement ne leur permet

▼ Le 1er août 1944, un Sherman britannique double une colonne d'*Irish Guards* près de Saint-Martin-des-Besaces. Sous le soleil radieux et pesant, la poussière soulevée par les chars est un calvaire aussi bien pour les équipages que pour l'infanterie à pied. IWM

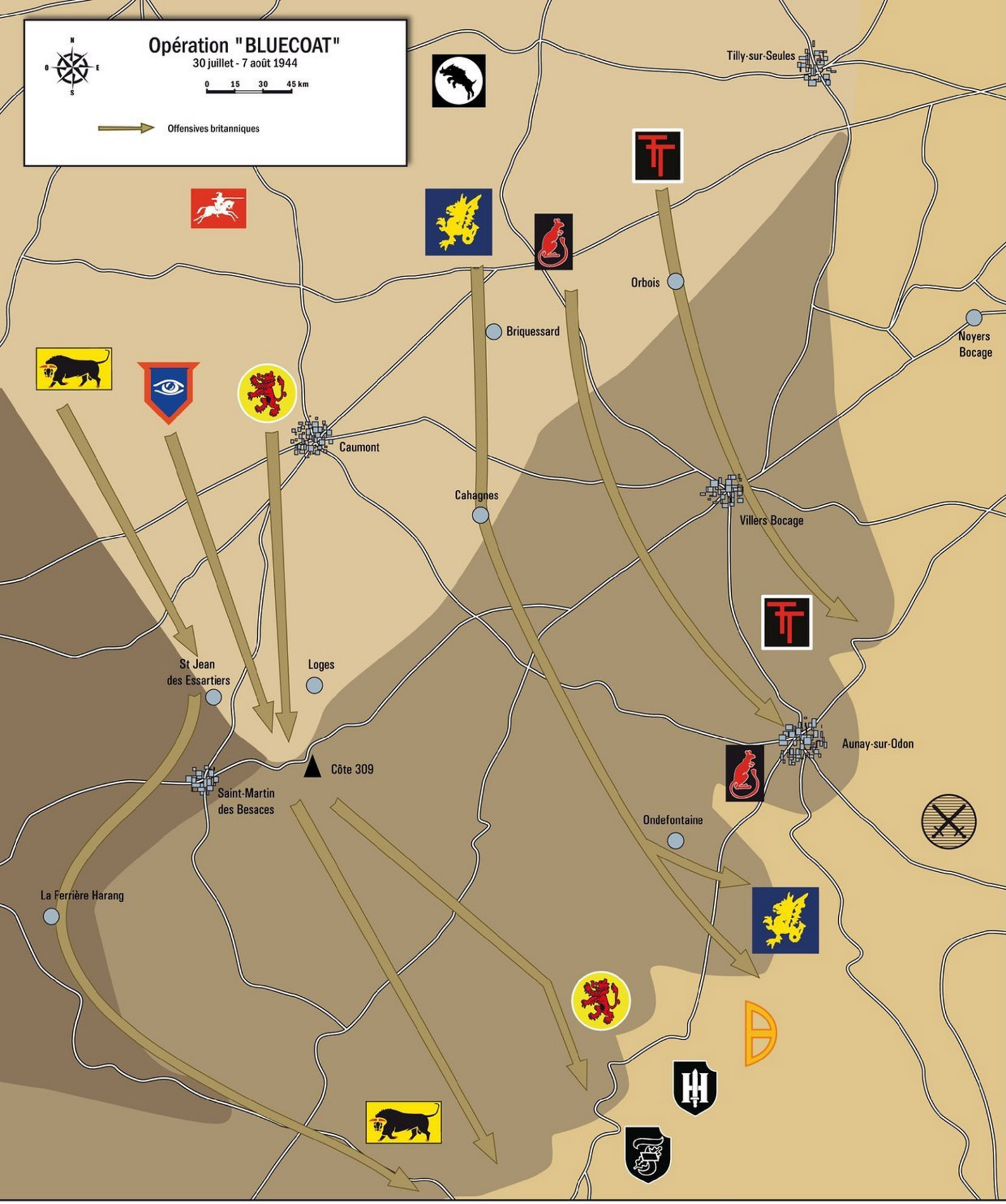
plus de progresser sans une prise de risque maximale. Et tenir le terrain conquis dans ces conditions reste une gageure face à un ennemi devenu un grand spécialiste des contre-attaques inattendues. Pourtant, il va bien falloir tenir le terrain et ne pas reculer. La prise de cette hauteur qui domine la route allant de Caumont à Saint-Martin-des-Besaces est une incontestable réussite tactique qu'il faut à tout prix conserver. Pour l'instant, en cette fin d'après midi, la situation est plutôt calme sur le front. Les Allemands ne semblent pas particulièrement agressifs. La charge des chars anglais les a sans doute quelque peu assommés. Les équipages alliés sur la brèche depuis l'aube commencent à se détendre. La reprise de l'offensive est fixée au lendemain, quand l'infanterie aura enfin rattrapé les blindés. Une violente explosion secoue la tranquillité d'esprit des Anglais. Un Churchill vient d'être touché par un projectile tiré d'on ne sait où. Le chef de char se précipite pour porter secours à son tireur blessé quand le canonnier adverse, respectant à la lettre les consignes de feu, double son tir. Les deux hommes périssent sans même avoir vu leur assassin. Des rugissements de moteurs se font rapidement entendre. Certains vétérans reconnaissent le bruit de Maybach. Des Tiger ? Des Panther ? Comme sur la côte 309, les tankistes anglais n'identifient pas les trois canons automoteurs qui viennent de sortir d'un bois touffu. Un secteur qui normalement aurait dû être tenu par la *43rd Division.* Miracle de la communication, les deux unités pensaient que l'autre se chargeait d'occuper ce bois. Profitant de cette brèche dans le dispositif anglais, trois Jagdpanther de la *schwere Panzer-Jäger-Abteilung 654* lancent une contre-attaque meurtrière. Les équipages britanniques se précipitent à leurs postes de combat mais la surprise continue de jouer. Les *8,8cm* aboient trois fois et les trois Churchill qui gardaient le flanc de la position s'embrasent comme des feux de joie. Une fois le chemin libre, deux Jagdpanther se précipitent au centre du dispositif anglais. Le troisième chasseur de chars reste pour sa part en retrait pour assurer la couverture de ses deux camarades. Le buste hors des casemates, les *Panzerkommandanten* lancent leurs ordres et dirigent leurs engins à force de gestes. La vue de ces deux engins de 46 tonnes déboulant frappe de stupeur des Anglais qui pensaient avoir fait le plus gros de la journée. Les canons allemands envoient projectiles sur projectiles. La plupart des coups atteignent leurs cibles et bientôt huit Churchill sont la proie des flammes. Les survivants ripostent comme ils le peuvent. Les tubes de 75mm tirent au jugé sur des engins. Ont-ils fait mouche ? Mystère. Ce qui est sûr par contre, c'est qu'ils ne parviennent pas à les arrêter ! Les Jagdpanther se retrouvent brusquement nez à nez face à un char en mouvement. Il s'agit d'un engin de commandement venu inspecter ses troupes avant la nuit. Le cœur battant, les chargeurs des deux camps enfournent un obus perforant, les culasses claquent, les tireurs alignent fébrilement l'ennemi dans leur mire. Le plus rapide sera le vainqueur. Les Allemands devancent de quelques fractions de secondes l'équipage anglais. Une *Panzergranate* est propulsée à plus de 1 000 mètres seconde vers sa cible. Le blindage frontal du Churchill est perforé sans coup férir. À peine ralenti par l'impact, l'obus vient frapper la réserve de munitions de l'infortuné blindé. Une violente explosion secoue le char lourd, la tourelle s'arrache de la caisse dans une colonne de flammes et retombe un peu plus loin sous le regard sidéré des Allemands. Le malheureux équipage britannique a été tué sur le coup. Le carnage n'a pas duré plus de cinq minutes. Les Jagdpanther se replient dans le bois, laissant derrière eux quatorze blindés en flammes. Succès total des chasseurs de chars allemands ? Les Anglais ne sont pas loin de penser que oui ! Cette contre-attaque a bloqué toute tentative de progression de la part des unités alliées. Bloquées, certes, mais elles n'ont pas reculé et tiennent toujours leurs positions malgré les pertes. Surtout que maintenant, l'infanterie commence à renforcer les chars, aménageant la ligne de front pour résister à une nouvelle attaque. Les équipages des trois Jagdpanther sont partagés entre diverses émotions. Malgré un certain manque d'entraînement sur ces redoutables machines, ces vétérans de grandes batailles du front de l'Est n'ont fait qu'une bouchée des Churchill. Ces derniers ont toutefois vendu chèrement leurs peaux et plusieurs coups au but ont bien secoué leurs ennemis. Si leurs obus de 75mm n'ont pas réussi à pénétrer l'épais blindage incliné des blindés allemands, ils ont néanmoins endommagé le train de roulement de deux des assaillants. Incapables de continuer par leurs propres moyens et le secteur étant dépourvu d'engins de dépannage valables, ils vont être abandonnés à quelques centaines de mètres des lignes anglaises.



326 Infanterie-Division

50th Infantry Division Northumbrian

◀ La caisse du Jagdpanther présente des lignes fluides et harmonieuses. Derrière un certain esthétisme tout relatif pour un engin de guerre, ces formes inclinées renforcent avantageusement sa cuirasse au point d'en faire un engin quasiment invulnérable aux obus perforants de 75mm des Churchill. Pourtant cette résistance exceptionnelle aux impacts ne doit pas cacher le fait que, même si les obus adverses ne transpercent pas le blindage, les onde de chocs répétées finissent pas venir à bout des nerfs de l'équipages tout en endommageant l'engin. Difficile dans ces conditions de continuer le combat de manière efficace !
DR



XXX Corps

50th Infantry Division Northumbrian

7th Armoured Division

43rd (Wessex) Infantry Division

VIII Corps

15th Scottish Division

Guards Armoured Division

11th Armoured Division

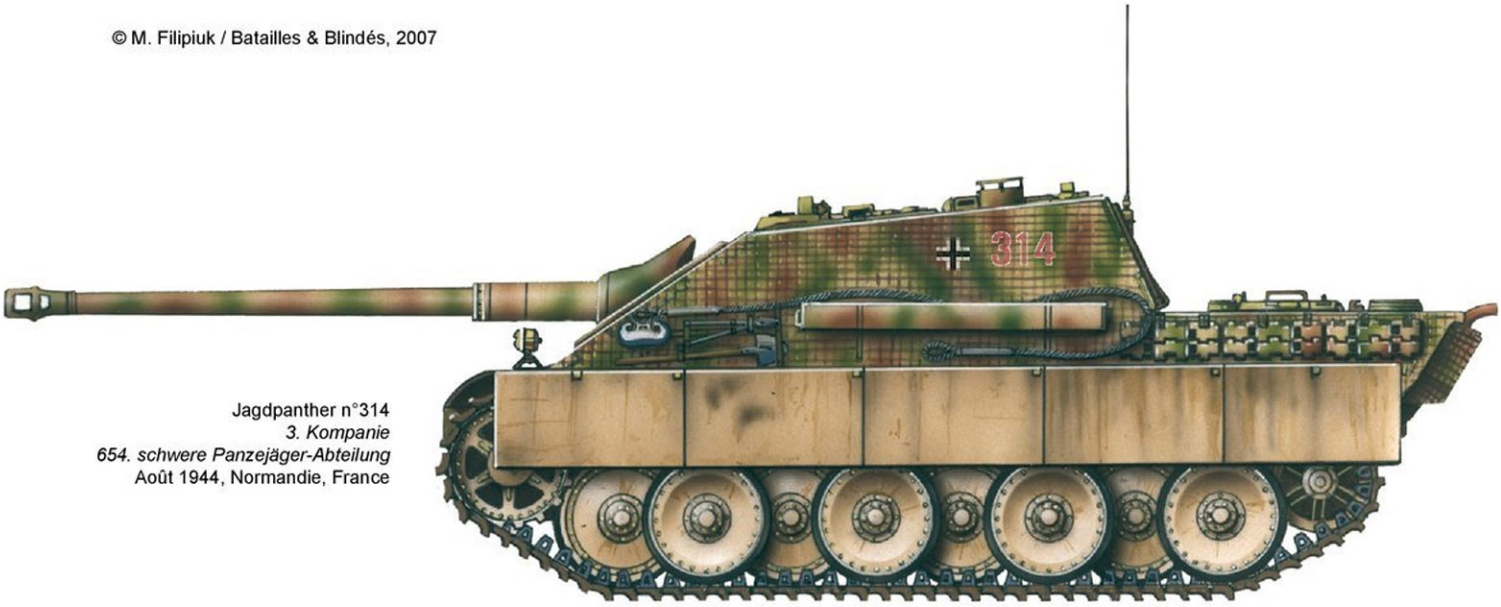
21. Panzer-Division

9. SS Panzer-Division Hohenstaufen

10. SS Panzer-Division Frundsberg

276. Infanterie-Division

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2007



Jagdpanther n°314
3. Kompanie
654. schwere Panzejäger-Abteilung
Août 1944, Normandie, France

Certaines sources précisent que ces deux engins auraient été laissés là après une panne d'essence et que seul le n°311 aurait été perdu suite aux combats. Les Jagdpanther souffrent peu des tirs adverses ; par contre, la fiabilité est si médiocre que 40% des engins sont aux mains des mécaniciens.

Malgré les pertes sévères en blindés, la journée a été plutôt positive pour les Anglais. Les objectifs ont été atteints et sont, pour l'instant, solidement tenus. La journée du lendemain risque toutefois d'être difficile !

Dans le lointain se font entendre des bruits de moteurs. Le signe annonciateur d'un futur assaut blindé. Pour bloquer toute tentative de percée anglaise, Kluge a dépêché la seule division blindée disponible, la célèbre *21. Panzer-Division*. Une unité expérimentée qui a été la première à affronter les Alliés. Mais après deux mois de farouches combats dans le secteur de Caen, cette formation est exsangue. Ses effectifs ont fondu comme neige au soleil, sans compter qu'elle a dû faire le trajet jusqu'à la côte 309 de jour ! Les chasseurs-bombardiers se sont chargé de transformer le périple en aller simple pour l'enfer. Après un tel traitement, la division est bien incapable de rejeter les Anglais sur leurs bases de départs. Les Allemands sont obligés de jouer leur va-tout. Et quel va-tout ! La *schwere Panzer-Abteilung 503* est heureusement disponible dans le secteur. Cette formation dispose de treize Tiger II et surtout d'équipages expérimentés qui ont fait leurs preuves sur le front de l'Est.

TENIR QUITTE À MOURIR !

Lundi 31 juillet, 5h30, un déluge d'obus d'artillerie et de mortiers s'abat sur les positions des *Guards*. Les hommes de sa Majesté ont eu le temps de renforcer leurs défenses et attendent de pied ferme les troupes allemandes. Leur attaque ne tarde d'ailleurs pas. L'infanterie monte à l'assaut des positions des *Guards*. Les mitrailleuses et les canons des Churchill se chargent de briser leur élan. Impossible pour les assaillants de déborder, les Écossais veillent et bloquent toutes les tentatives. La première vague est repoussée. La deuxième s'élance, soutenue cette fois par des *Panzer*. Là encore, l'attaque échoue sous le feu anglais. L'artillerie allemande tire salve sur salve. En vain. Les *Guards* ne veulent rien lâcher. La *21. Panzer-Division* ne s'avoue pas vaincue et continue de se lancer à l'assaut de la côte 309. Chez les *Guards*, la tension est à son comble. Pour l'instant, ils parviennent à résister, mais pour combien de temps ? Une nouvelle attaque d'infanterie est noyée sous les projectiles de 75mm. Bientôt des *Panzer* se profilent dans les lunettes de tirs. Un perforant fuse vers la tourelle ennemie. À la stupeur horrifiée de l'équipage, l'obus ricoche sur le blindage ! Un deuxième est expédié dans la foulée avec le même résultat déprimant… Aucun des *Panzer IV lang* de la *21. Panzer-Division* ne peut résister à un tel impact. Il s'agit sans doute des Tiger II de la *503.* qui tentent d'appuyer les fantassins. Face à de tels adversaires, les *Guards* n'ont aucune chance. Par contre, leur artillerie, si ! Des ordres sont rapidement donnés et les chars allemands sont encadrés par les obus anglais. Face à une telle puissance de feu, les *Panzer* reculent dans le bois de l'Homme. Mais voilà que des *Typhoon* attaquent. Les roquettes des chasseurs-bombardiers anglais font des ravages parmi les grenadiers et dissuadent les *Panzerschützen* de repartir à l'assaut. Les Allemands se replient provisoirement.

▼ Des mécaniciens anglais tentent de remorquer un Jagdpanther identifié comme le « 314 ». Une tache ardue car l'engin pèse la bagatelle de 46 tonnes. La plupart des chasseurs de chars lourds ont été abandonnés puis sabordés par leurs équipages. Ce qui ne veut pas dire que l'adversaire n'ait pas contribué à leur mise hors service ! Les Allemands, comme les Britanniques d'ailleurs, répugnent à admettre que leurs engins aient pu être détruits par l'adversaire. Un Jagdpanther au train de roulement endommagé est évacué sur problèmes mécaniques, même si c'est un obus de 75mm qui a contribué audit problème… IWM

▶Sur la route de Caumont, une automitrailleuse de reconnaissance Humber détruite a été poussée sur le bas-côté pour ne pas gêner le passage des colonnes qui montent vers la ligne de front. Ce véhicule appartient à la *15th Infantry Division*. IWM

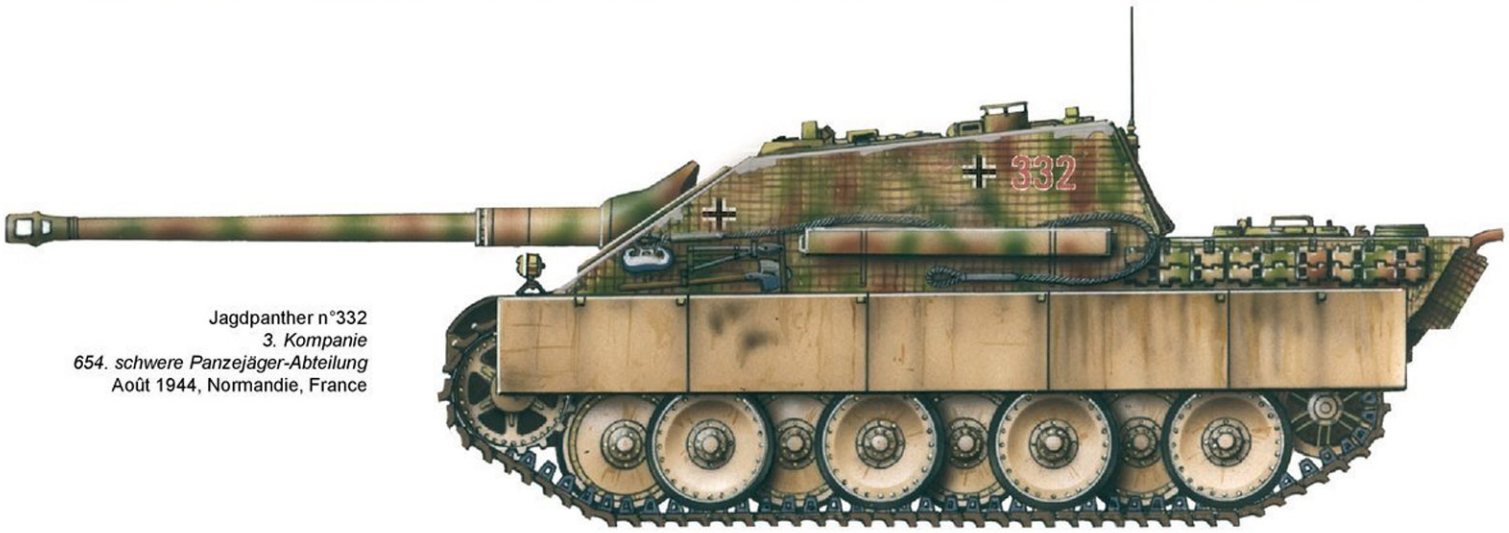
15th Scottish Division

Un chef de *Troop* anglais profite alors de l'occasion pour contre-attaquer l'infanterie à découvert. Deux cents cadavres vont être dénombrés... Pourtant, les ordres sont les ordres et ils sont formels. La côte 309 doit être reprise. Dans la soirée, les Anglais ont la surprise de voir arriver quatre déserteurs, las de servir de chair à canon. Ils informent les officiers chargés de les interroger qu'une attaque de la *21. Panzer-Division* soutenue par les quelques Tiger II encore en état de marche de la *schwere Panzer-Abteilung 503* va avoir lieu dans la soirée. Les troupes allemandes sont d'ailleurs à l'instant même en train de se regrouper dans un verger à quelques centaines de mètres. Immédiatement, toutes les bouches à feu disponibles dans le secteur sont dirigées vers cette dangereuse concentration. Les artilleurs alliés n'ont pas la réputation d'économiser les munitions et, cette fois encore, ils vont déclencher un tir d'enfer sur les Allemands. La masse des Tiger II leur permet normalement de résister à un bombardement d'artillerie mais les explosions qui secouent les caisses et endommagent les trains de roulement viennent à bout des nerfs des équipages qui décrochent. D'autant que les *Panzer-Grenadiere*, qui n'ont pas eux de blindage protecteur, sont décimés par le déluge d'obus et refluent dans le désordre le plus complet.

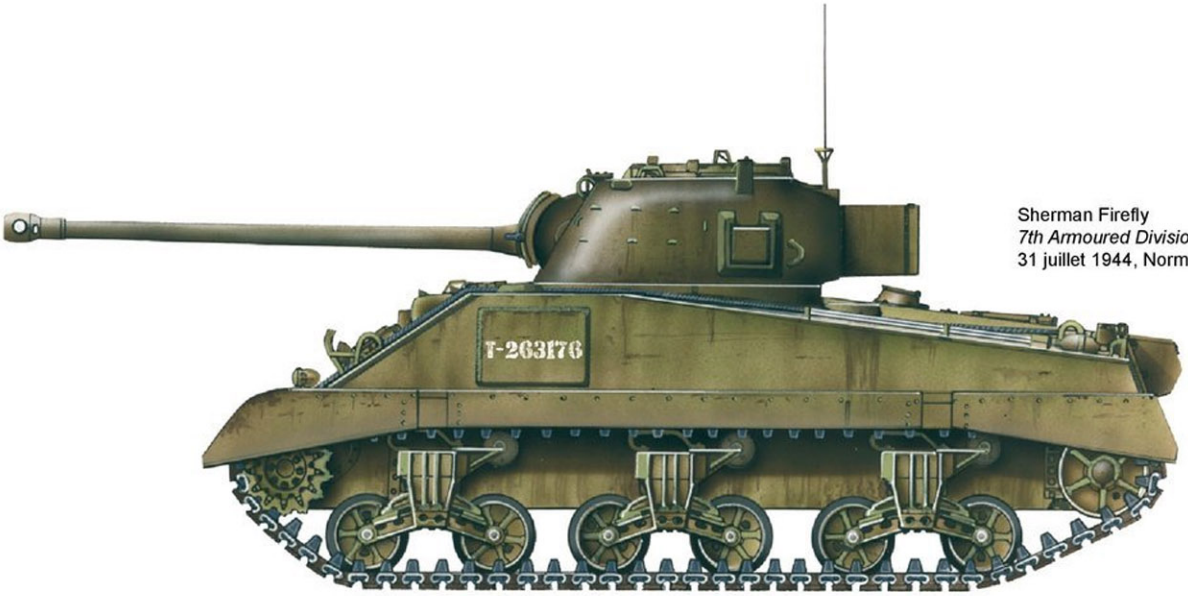
C'est sur cette troisième et dernière attaque étouffée dans l'œuf que se termine la bataille de la côte 309. Les Allemands n'ont plus les moyens de reprendre la hauteur face à des *Guards* solidement retranchés, soutenus par une artillerie efficace et une aviation omniprésente. Un succès allié certain si l'on s'en tient à la prise des objectifs. Une percée fulgurante dans se secteur aurait pourtant eu des conséquences bien plus tragiques sur le dispositif défensif allemand déjà bien mis en péril par l'opération « Cobra ». L'intervention musclée des Jagdpanther de la *schwere Panzer-Jäger-Abteilung 654* a sans nul doute donné un coup d'arrêt à l'offensive britannique, empêchant une situation déjà bien mal engagée de dégénérer. Les *Guards* n'ont pas failli à leur réputation : la Garde est morte mais elle ne s'est pas rendue ! ■

503. Schwere Panzer-Abteilung

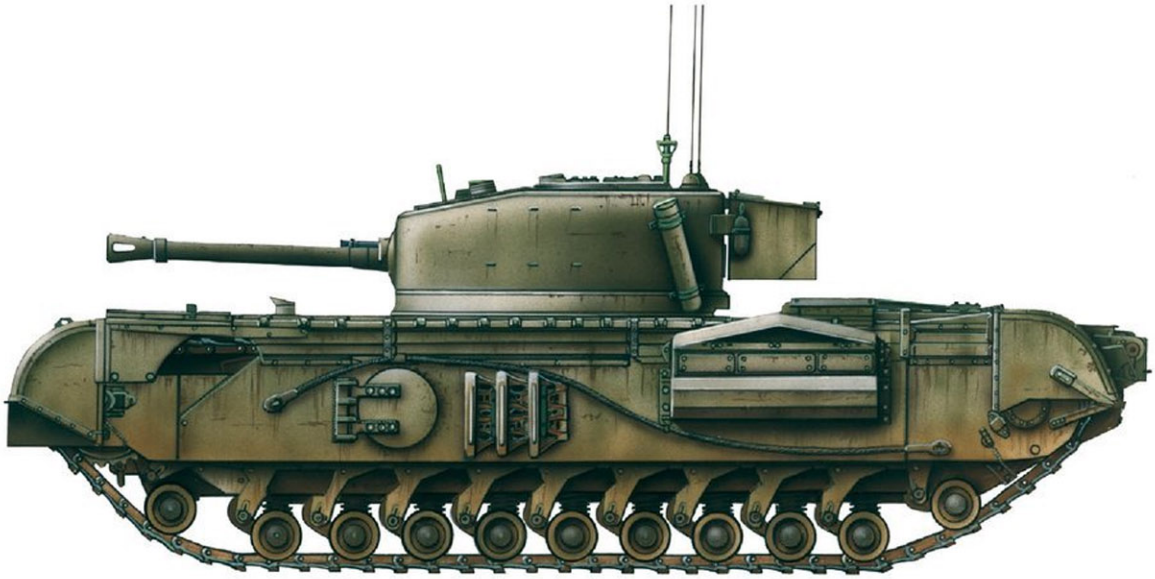
▶ L'heure de la retraite a sonné pour ces deux Jagdpanther. Faute de pièces de rechange, la *654. schwere Panzer-Jäger-Abteilung* reçoit l'ordre le 14 août d'amorcer un mouvement de repli vers les frontières du *Reich*. Bien peu d'engins vont atteindre la Seine et aucun ne pourra la traverser. L'unité revendique la destruction de 42 chars adverses du 17 juillet au 14 août 1944. DR



Jagdpanther n°332
3. Kompanie
654. schwere Panzejäger-Abteilung
Août 1944, Normandie, France

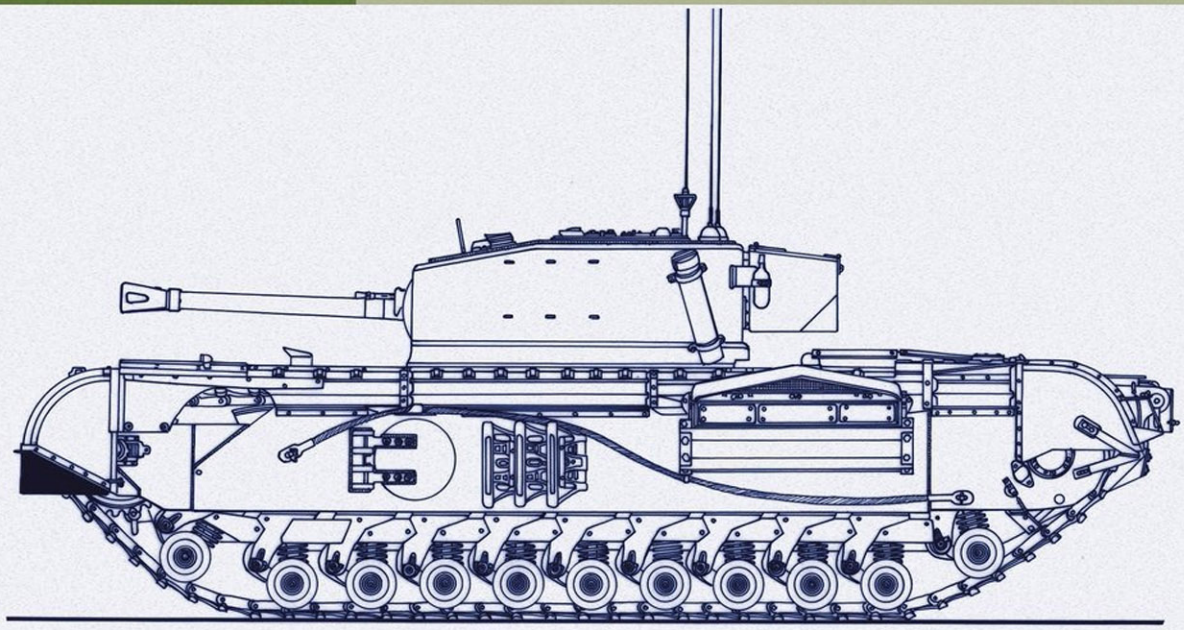


Sherman Firefly
7th Armoured Division
31 juillet 1944, Normandie, France



Churchill *Mark VII*
6th Guards Tank Brigade
Opération « Blueocat »
Juillet 1944, Normandie, France

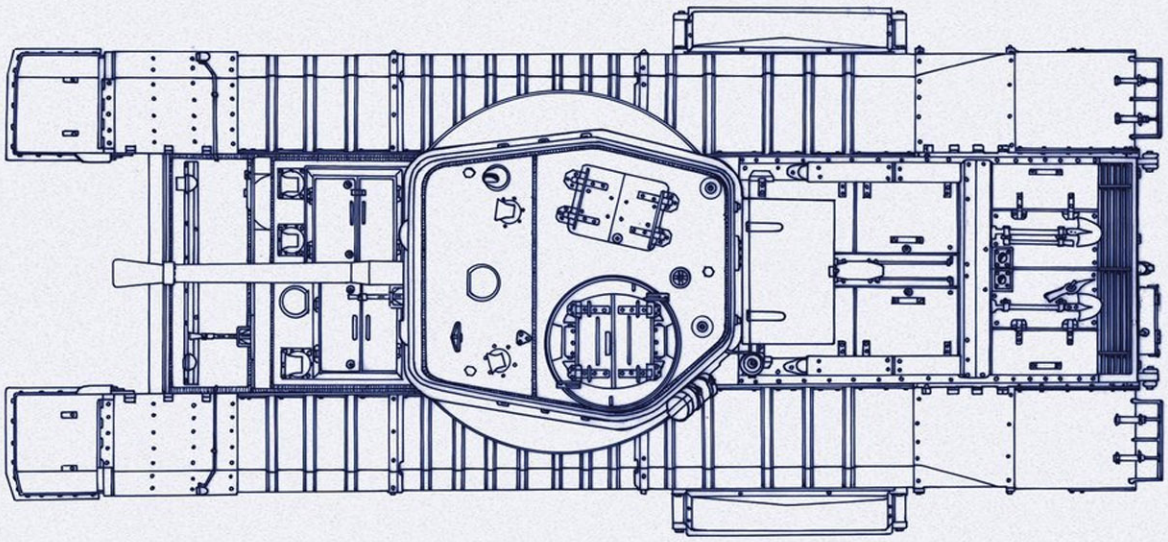
© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2007

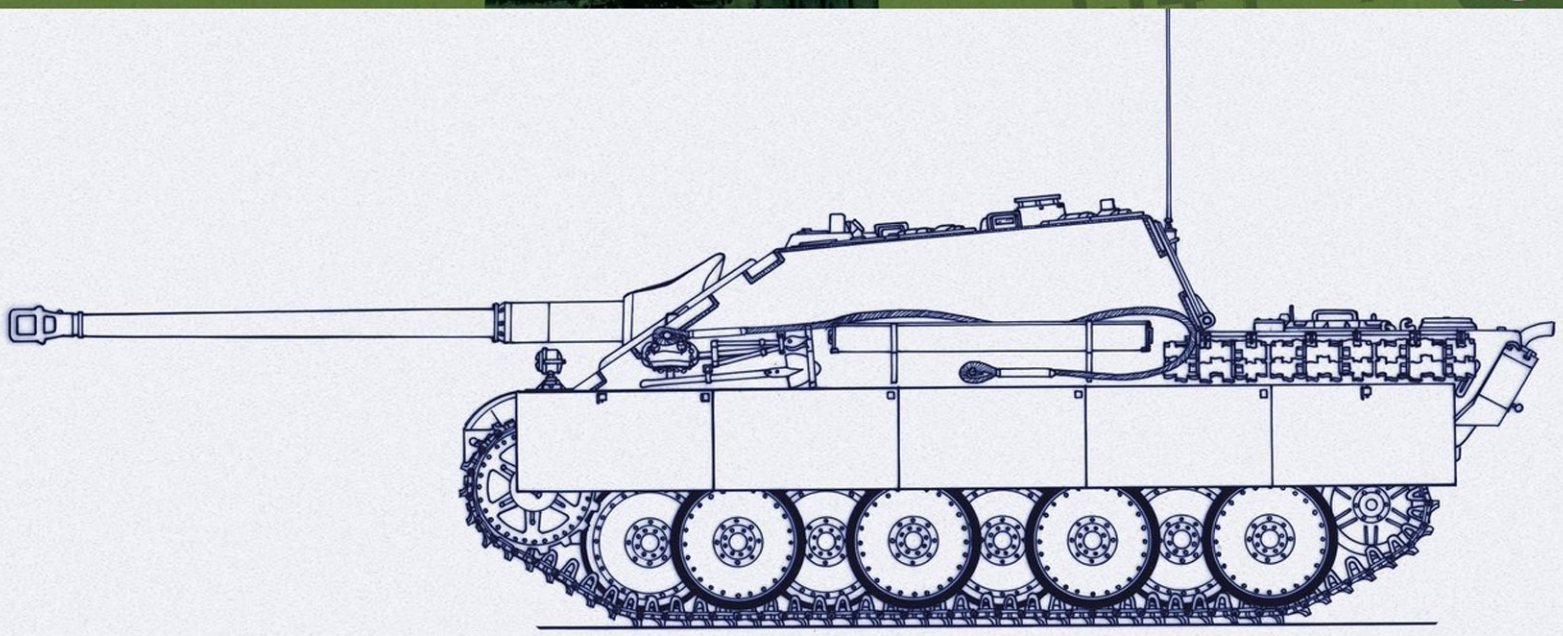


PLANS AU 1/48

A22 INFANTRY TANK "CHURCHILL" MK.VII

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2007

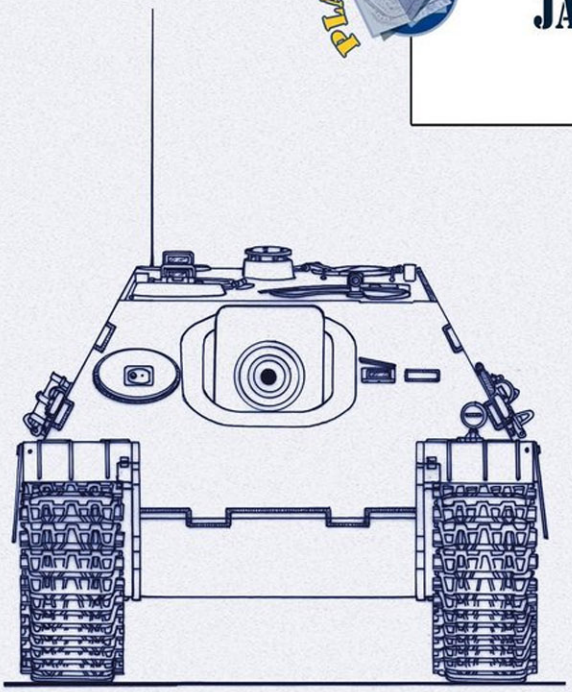


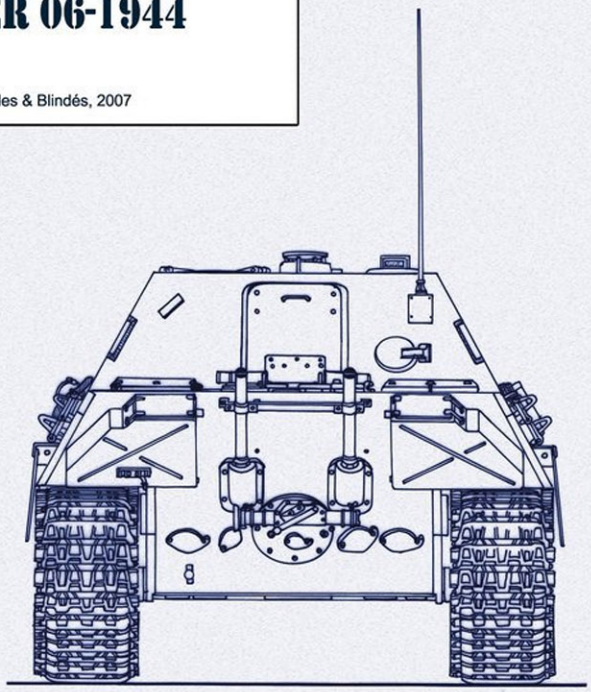


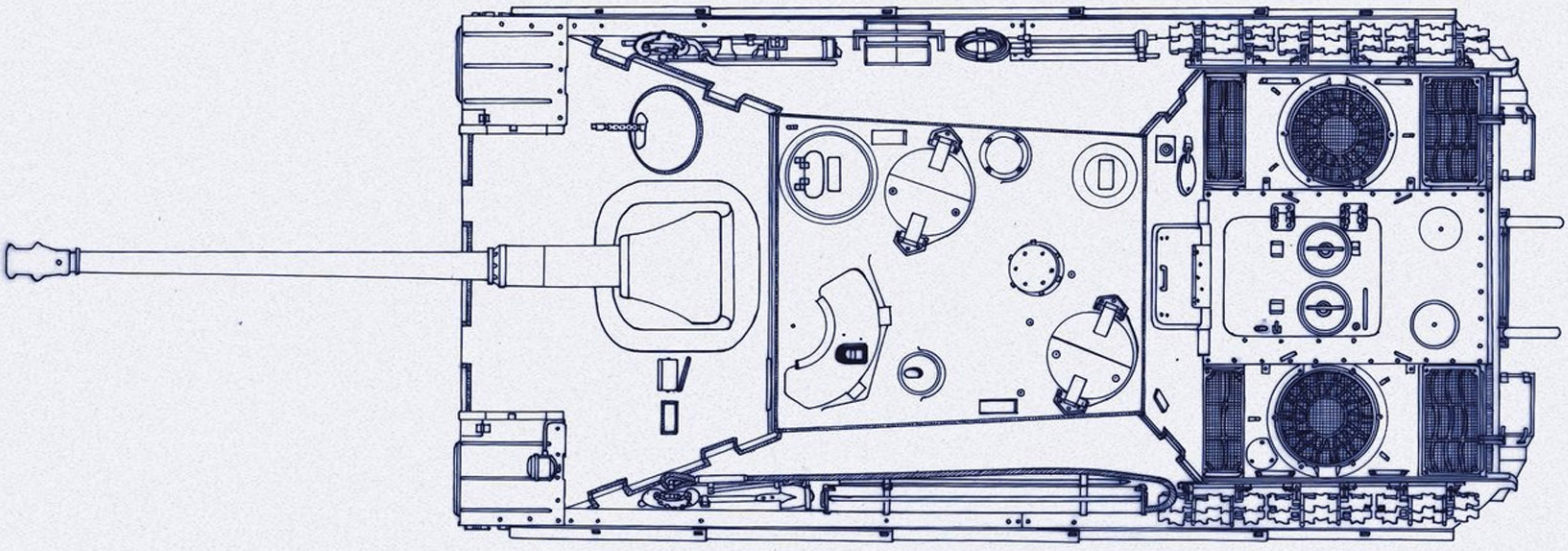
PLANS AU 1/48

JAGDPANTHER 06-1944

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2007







Par le sergent-chef Cherrier
Document proposé par Alain Le Floch
Remerciements à Claude Gillono pour son aide

Les Légèretés d'un atelier lourd !

Suite et fin

Après avoir suivi les « artistes » de l'ER 1 en Afrique du Nord puis en Grande-Bretagne, la seconde partie des souvenirs du Sergent-Chef Cherrier nous emmène en France puis en Allemagne où les mécanos de la Division Leclerc vont encore faire parler d'eux... ce pour notre plus grand plaisir ! Toujours aussi amusant et « authentique », ce texte n'est pas dénué d'une certaine charge émotionnelle, rendant ces hommes encore un peu plus attachants. Départ immédiat pour de nouvelles aventures rocambolesques !

Il n'est de si beaux jours qui ne se terminent. L'ordre de départ étant survenu à l'improviste, le « cirque » se disposa à nouveau en ligne de vol. Le 27 juillet 1944, après avoir traversé le torrent de larmes répandues par tous les beaux yeux de South Cave, la caravane héroïque étira son bruyant ruban sur les routes de l'hospitalière Angleterre. Bawtry, Bambury, Swindon, Bingham, Lircester, puis halte d'une nuit à Luttenworth où les orfèvres produisirent un petit concert en compagnie de représentants de la *Royal Navy* ! Rugby, Bambury, Swindon, Chippenham Warmusmer puis stationnement dans la nature près de Dorchester. Winborne, Ringwood, Cadham et arrivée à Southampton le 29 juillet. Deux journées d'attente au régime américain. Enfin, c'est le grand jour. Le matin du 31, l'ER 1 en entier se trouve avalé dans le ventre d'une flottille de *LST*. Des diesels prennent leur régime. Tous les regards sont déjà tournés vers le Sud. La 2e Division Blindée vogue vers la France. Les Français rentrent chez eux !

LA CAMPAGNE DE NORMANDIE

C'est à l'aube du 1er août 1944 que, surgissant des écoutilles, les « truands » se trouvèrent en vue d'une immense plage dominée çà et là de maisons ruinées et semées d'épaves. C'était la France. Ce sable appartenait au Cotentin et le lieu se nommait « les ruines de Varville ». Il fallut attendre une journée entière et la moitié d'une nuit que s'effectuât le débarquement des blindés et, le 2 août, à 1 heure du matin, les premiers orfèvres se mouillèrent les pieds tandis que la DCA illuminait le ciel par intermittence. Trente ans auparavant, l'Allemagne déclanchait la Première Guerre mondiale. La moitié des gens qui composait la DB n'avait jamais vu la France. Ils étaient Français certes, mais nés en Afrique, aux Indes, ou ailleurs. L'éloignement de la métropole ou leurs occupations avaient toujours constitué un obstacle à cette connaissance de leur Patrie. Quant aux autres, qui y avaient laissé en la quittant des larmes, des souffrances, ou bien encore qui avaient repris les armes pour sa libération, il leur semblait voir se dessiner sur le ciel noir de cette nuit inoubliable un gigantesque point d'interrogation.

L'ER 1, le vieil AL 6, si tonitruant, débarqua en silence. Chacun sentait en soi quelque chose qui lui clouait le gosier. Ce fut ensuite la marche dans les ténèbres, guidés seulement par les bâtons lumineux des *MP*. Au petit jour, la caravane aveugle se retrouva au complet dans une vaste prairie, à deux pas de Saint-Martin de Varville.

Un seul incident comique à noter : « Le Grand Mogol » rangeant son camion se fit traiter de « bleu » par un jeune aspirant. Il en bavait le Président : « *Me demander si j'ai déjà été soldat, à quarante-quatre ans ; je demande le rapport du Général* ». Sur le coup de la demie de 13 heures, le cirque éclusa par Sainte-Mère-Église, Saint-Sauveur-le-Vicomte et la Haye-du-Puits. Ruines et désolation partout. On était étonné de voir encore des hommes vivre sur ces monceaux de gravats, criant « *Vive les Français* ». L'Atelier parvint enfin à Vesly, y lissa ses plumes durant cinq jours et prit la direction du Sud, le 6 août. L'ER 1 entrait dans la zone des opérations. Toujours des ruines. Perriers, Saint-Sauveur-Landelin, Coutances, La Haye, Pesuel, Abranches, Ducey. Le sol est jonché de cadavres et truffé de mines. Et l'on campe toujours dans la nature à Saint-Aubin-de-Terregatte. C'est ce moment que choisit la 7e Armée allemande pour tenter de couper le Cotentin en partant de Mortain, et la DB reçut le baptême du feu. Chaque jour, les « mouchards » à croix noires venaient admirer le paysage. C'est dans la nuit du 8 août que les Ateliers participèrent à la première dégustation. Si le grenadage aérien épargna l'ER 1, il n'en fut malheureusement pas de même pour l'ER 3 et l'atelier régimentaire du 501e RCC. Les étapes se succèdent. Balle du 9 au 10 août, la Trugale du 10 au 11, Parçonnay du 11 au 12 août. Puis c'est Alençon que viennent de dégager nos premiers blindés. L'ER 1, ayant repris son vol, passait triomphalement la cité normande lorsque, à la hauteur de Valrambert, l'ordre vint de décrocher la tête de colonne se trouvant nez à nez avec des Panther.

Ce fut la seule retraite que connut l'ER 1. Et l'on repartit. Ô historiens ! Actuels et futurs, écoutez maintenant cette fumante aventure qui advint aux héros obscurs d'un Atelier Lourd. En ces temps mémorables, l'ER 1 ne possédait pas encore ses chars de protection et les orfèvres sillonnaient les routes normandes, le cœur plein d'enthousiasme, la pipe et le bidon aux lèvres, des fusils ou des mitraillettes pour armement. Or donc l'illustre caravane s'étirait au soleil d'août sur le chemin d'Argentan, par Sées et Mortrée ; bien sûr, on avait déjà passé les antichars des fusiliers-marins, avec un petit salut à la hauteur. On avait même rencontré, en position, un peloton de Spahis dont les gens ahuris nous avaient hurlé à la cantonade : « *Qu'est-ce que vous allez faire par là ?* » ; l'ER 1, confiant dans ses destinées, montait vers la Gloire… c'est-à-dire vers l'ennemi ! En fait, il se trouva que l'Atelier se pointa à 400 mètres des *Panzer*, en avant de toutes les unités combattantes. C'était en un lieu-dit « la Maladrerie », à quelques coups d'accélérateur d'Argentan ; une prairie superbe et des carrés de pommes de terre. Les 88 passaient bien au-dessus mais le soleil était tellement admirable que les guerriers ne songeaient qu'à goûter le charme d'une nature aussi riche en présents du ciel. Il fallut l'arrivée inopportune d'un messager de l'état-major pour interrompre la confection des omelettes et la sieste des orfèvres en faisant déménager ces derniers. La mort dans l'âme, l'ER 1 quitta ce paysage enchanteur et par Mortrée arriva à Montmerrei. Le 12 août, l'affaire de la forêt d'Écouves commençait.

▼ La campagne de France de 1944 a débuté pour les « artistes » de l'ER 1 qui posent ici devant l'un de leurs camions (un GMC probablement). Nous sommes *a priori* en Normandie, en août 1944. Photo Blasquez

▶ M1A1 Heavy Wrecker Ward LaFrance baptisé « La Bretagne » appartenant à l'ER 1. Photo Le Ray

Écouché fut prise et ne changea plus de main. Le campement de Montmerrei consistait en une vaste prairie plantée de pommiers et tellement pourvue d'entrées diverses que le Capitaine dût renoncer – à la grande satisfaction du Service Technique – à l'usage de la barrière. À deux kilomètres du camp, il existait un château d'où venait de déguerpir un état-major allemand et où l'on pouvait récupérer quantité d'objets utiles aux militaires et abandonnés par l'ennemi. C'est ainsi que le « Dessinateur Mélomane », ayant déjà décidé une expédition en ce lieu de richesses, passa au travers d'un plancher. À Montmerrei encore, le « Comte d'Anjou » et « Malikoko » perdirent leurs galons pour des raisons conjugales.

L'Atelier dévissa le 23 août en direction de la capitale. Stationnement d'une nuit à Bonnelles sous une pluie diluvienne puis c'est Monthléry qui reçoit l'ER 1. Le téléphone est pris d'assaut par les Parisiens de chez nous. Le 26 août, le « cirque » entre dans Paris par la porte d'Orléans.

PARIS

L'endroit choisi pour ce premier cantonnement dans la capitale fut le dépôt des chemins de fer à la Porte de Vitry. C'était une fort belle nuit. Le « Premier Ministre » remplaçait comme chef de poste le « Chevalier du Poireau ». Il était 22 heures 30 lorsque commença la sérénade et il fallut faire évacuer les poternes où de charmantes créatures prodiguaient avec chaleur leur admiration à nos guerriers. À 23 heures,

▼ Quelques « fournisseurs d'étincelles aux Armées » posant devant le Sherman M4A2 « Benghazi » de la 1e Compagnie du 501e RCC. Rappelons que la 1/501 descend par filiation directe de la 1e Compagnie de Chars de la France Libre, seule unité blindée française n'ayant jamais cessé le combat contre l'ennemi allemand et dont l'histoire est extraordinaire ! Photo Le Ray

◀ (et page suivante) :
Poser pour une photo-souvenir avec les libérateurs du sol national, et qui plus est devant une machine aussi impressionnante qu'une Ward LaFrance, ne se refuse pas !
Photo Le Ray

la danse battait son plein. Panhard flambait ainsi que Bercy et Ivry. Les voitures des miliciens sillonnaient les rues d'un train d'enfer et leurs occupants mitraillaient avec justesse. Des toits partaient des volées de balles. Les vitres dégringolaient en cascades argentines et les cailloux se trouvaient en mal de dynamisme. Le « Premier ministre » essuya une rafale à dix centimètres du museau. Une patrouille digne des temps byzantins et composée du Lieutenant « Philosophe », du « Premier ministre » et de quelques janissaires s'empêtra dans une villa seulement peuplée d'oignons en cours de séchage pour enfin échouer au quatrième étage d'une école moderne tout en verre, dont évidemment pas un carreau ne subsistait. Les amateurs de cartons avaient disparu.

Le 27 août, alourdis de quelques blessés, l'Atelier s'enfonçait dans Paris et déployait ses tentes au Bois de Boulogne. De mémoire de Parisien, ce verdoyant endroit fut toujours un « foutoir » où se prodiguaient les hétaires et aussi les éphèbes. Nul coin ne pouvait donc être mieux sélectionné pour recevoir la DB. Le temps d'avaler une boîte de « *pork and eggs* » et toutes les beautés de la capitale s'abattaient sur ce paradis. Tout fut tenté pour endiguer ce déluge. Fils de fer barbelés, appels, contre-appels, rien n'y fit : la vie était trop belle. Il faut bien avouer qu'il ne manquait personne, puisque sous chaque tente individuelle, les paires de pieds étaient doublées… Et les moustaches du Capitaine se mirent – comme tout le monde d'ailleurs – à l'horizontale. Pour la première fois, il y avait du rabiot de personnel à l'ER 1 ! L'accueil de Paris demeurera inoubliable pour tous les gens de la DB. Aucune capitale du monde n'est capable de tels élans d'enthousiasme. Lorsque le peuple de Paris se lève, les pavés se lèvent aussi et les cheminées se penchent pour mieux voir. La quantité de fiançailles de la DB à Paris fut considérable. Il est juste d'ajouter que la dermato y trouva son compte ; à la grande satisfaction de notre toubib dont l'éclectisme ne le cédait qu'à un amour sadique de la seringue au point de transformer les orfèvres en perpétuelles passoires. Le 8 septembre, ses camions chargés de bouteilles multicolores, l'ER 1, fanions claquant au vent, prit la direction de l'Est. Depuis le débarquement sur la côte Normande, c'est-à-dire en 38 jours, l'Atelier avait remis en état 72 chars, 86 véhicules et nombreux cœurs à l'abandon.

VERS VITTEL

C'est par la porte de Bercy que les orfèvres se déversèrent sur la Campagne : Bonneuil, Chennevières, Tourneau, Rozay, Mangis, Montereau, Pont-sur-Yonne – et campement d'une nuit à Fleurigny (8 septembre). Et voici Coulours où, durant quatre jours, l'Atelier demeura sous le charme d'une touchante réception et où de nombreux guerriers se fiancèrent encore (sans toutefois oublier leurs précédentes amours). L'étonnante caravane reprit le fil de son destin : Villeneuve, Troyes, Bar-sur-Aube, Juzennecourt et Graffigny (12 septembre) où les métallurgistes découvrirent une mine d'or ; en l'occurrence une grange remplie de meules de gruyère, laquelle appartenait à un gentilhomme Haut-Marnais qui poussa la civilité jusqu'à l'arrosage de son fromage par l'artifice de copieuses rasades de vin doux. C'est également en cet admirable village que « Archimède » et le « Premier ministre » retrouveront un « Ancien » du 507e RCC qui, selon la digne coutume de l'Arme blindée, ne pouvait faire mieux que d'exhumer ses meilleurs crus à la grande satisfaction des amateurs de l'Atelier. L'épouse de « l'Ancien », récemment accouchée, ne pouvait résister aux chants belliqueux et bacchiaques que poussaient les orfèvres et il fallut agir en force pour l'empêcher de quitter sa couche afin de participer à la joie générale. L'ER 1 quitta Graffigny le 14 septembre et, par Vrécourt, Bulgnéville et Contrexéville, s'établit à Vittel le même jour. Evidemment, si l'on se confie au Larousse ou aux affiches des Chemins de Fer, il est bien entendu que Vittel est une ville d'eaux réputées pour leurs vertus hépatiques. Seulement, on y goutte aussi, outre la mirabelle, le vrai Pernod à 62° de l'avant-guerre. À Vittel, la courbe gonococcique de l'ER 1 pointa merveilleusement vers le ciel.

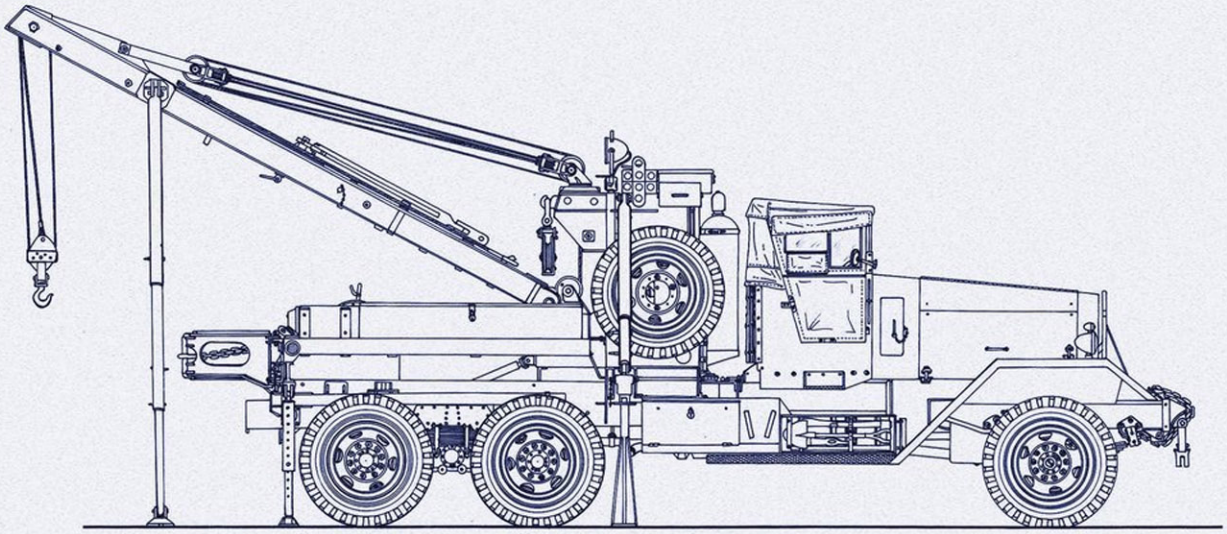
▼ Napoléon disait « qu'une Armée marche sur son estomac ». Au temps des troupes mécanisées et de la logistique « reine des batailles », les Américains comprirent très tôt que la création d'unités de dépannage et de réparation était primordiale. C'est pourquoi ils choisirent rapidement des matériels de ce type : un GMC doté d'un palan (et si possible d'un treuil à l'avant, en plus des outils spécialisés), c'est le fameux *Set 7*. Un Diamond de dépannage moyen (dit *4 Ton*) et une dépanneuse lourde sur base Ward LaFrance et Kenworth, les deux derniers étant très proches au plan mécanique et les seules différences « cosmétiques ». Photo Le Ray

Et notre incomparable toubib de bénir les Dieux pour la sollicitude en laquelle ils tenaient sa pratique. L'ER 1 quitta la ville d'eaux (*sic*) le 22 septembre, ayant réparé depuis Paris, 40 chars et 56 véhicules. Si l'on fait le bilan d'une année d'activité de l'Atelier (1er octobre 1943 – 30 septembre 1944), l'on constate que les Truands ont réparé 600 chars ou véhicules et parcouru sur route 3 308 kilomètres sans perdre un véhicule ou un char.

CAMPAGNE DES VOSGES ET D'ALSACE

Damas-aux-Bois : 22 septembre – 14 octobre. Vincey : 14 octobre – 26 novembre. Pas un drapeau aux fenêtres. 47 chars et 108 véhicules réparés (Anglemont – Baccarat). Nous venions de quitter un pays où les gens d'une indifférence pire que l'hostilité réclamaient le rapport du Général pour un poulet perdu et poussaient des cris d'écorchés lorsque nous déplacions une fourragère pour loger un char dans une grange. Les orfèvres laissèrent sans regret ce département sans couleur et sans vie, dont le seuil des maisons s'orne de tas de fumier et où on a le culot de traiter les Alsaciens de « Boches ». Donc, par Charmes, Bayon, Lunéville, Blâmont (où combien des nôtres ont payé de leur sang le dégagement des Marches de l'Est), l'ER 1 étirant son éternel cortège, passe Sarrebourg (où l'on retrouve enfin des Français qui savent sourire et applaudir), puis Phalsbourg et s'installe enfin à Saverne (26 novembre). Des drapeaux partout : c'est l'Alsace. Les métallurgistes prirent domicile dans la gare même, chars et camions logés parmi les rails et les wagons en détresse. De tout temps, Saverne – cité élue des chasseurs – fut renommée par la haute tenue de ses caves et l'ardeur de ses jouvencelles. En un moment, les orfèvres eurent la situation en mains.

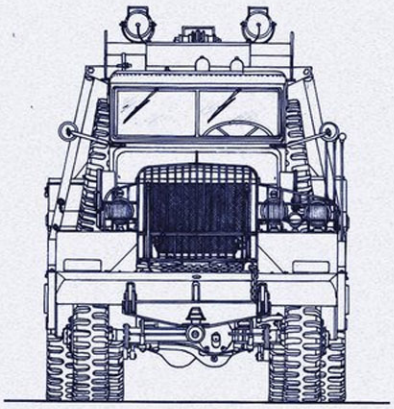
Le 28 novembre, l'ER 1 quittait la douce Saverne et descendait sur Strasbourg qu'il atteignait le même jour. Si l'accueil de Paris à la 2e Division Blindée fut superbe, celui de Strasbourg toucha au délire : les façades des maisons disparaissaient sous nos trois couleurs et les Strasbourgeois ne savaient par quelle manière témoigner leur joie et leur reconnaissance. Les orfèvres étaient invités à dîner dix fois par jour. Nous avons l'impression que les charmantes Strasbourgeoises commirent plus de dégâts parmi les cœurs de nos guerriers que toutes les Marocaines, Algériennes, Anglaises, Normandes, Parisiennes et Lorraines réunies. L'Atelier était installé dans une usine de montage de projecteurs et de tables d'écoute, située en l'un des faubourgs de la capitale Alsacienne : Königshofen. Il est évident que, vivant dans une telle ambiance enthousiaste, les métallurgistes ne pouvaient espérer goûter des nuits sereines ; mais l'Atelier connut, à Strasbourg, un rendement jamais égalé en vertu de ce vieil adage militaire qui affirme que tout va très bien lorsque l'on satisfait la gueule et la chose.

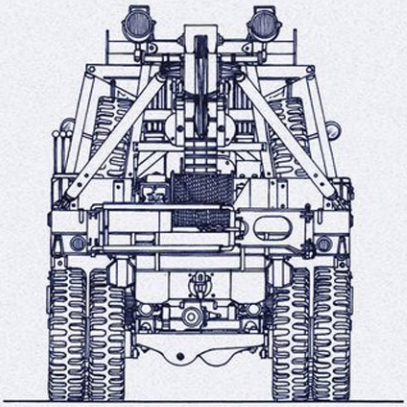


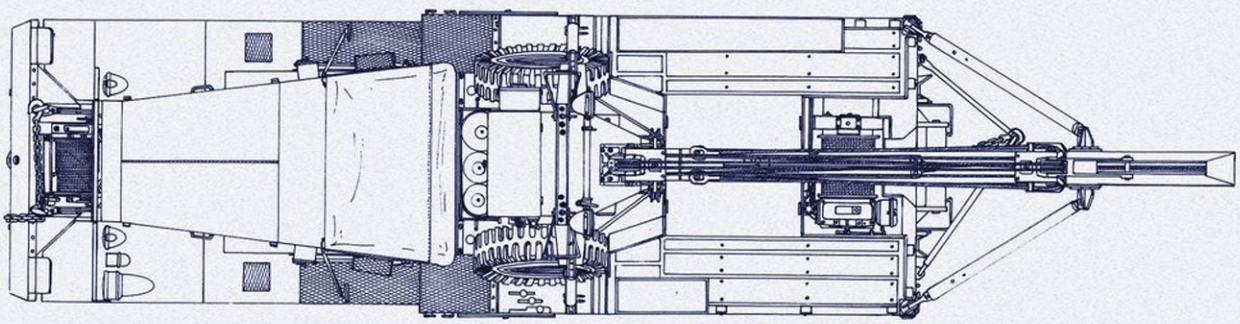
PLANS AU 1/48

WARD LAFRANCE M1 A1 HEAVY WRECKER MODEL 1000 SERIES 5

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2007







En fait, les fontaines déversaient des flots de Traminer, de Rickvir et de Riesling et tous les sommiers de Strasbourg gémissaient sous les démonstrations sentimentales de la DB et de l'Alsace unies en une incomparable ardeur. Noël est toujours célébrée avec ferveur en Alsace et la DB eut la bonne fortune d'y fêter celle de 1944. En la seule ville de Strasbourg, il fut récolté trois fois plus de colis qu'il n'en avait été sollicité. L'ER 1 réveillonna sur place, comme de coutume, mais cette fois d'agréables sourires comblèrent d'enchantement nos métallurgistes et les deux pôles de la Cythère Alsacienne : Königshofen et Neudforf accordèrent une hospitalité généreuse à leurs amours.

Lorsque les Américains décrochèrent de Bitche et de Sarreguemines, la DB décolla pour aller « colmater » (comme on dit) le coin de Sarre-Union. Les *Panzer* – par une audacieuse manœuvre – menaçaient le col de Saverne et tentaient d'isoler Strasbourg. Alors, il advint cette curieuse aventure que l'ER 1 était tellement accroché à Strasbourg (son Capitaine y aidant d'ailleurs), que la capitale Alsacienne se trouva, dès le 2 janvier 1945, seulement défendue par un peloton de gardes mobiles et le vieil Atelier qui comptait alors 200 ouvriers et une centaine de subsistants en attente de leur matériel.Il y avait cependant, en atelier, 40 chars ou semi-chenillés, incapables pour la plupart de rouler, mais qui représentaient quand même un nombre égal de bouches à feu, et les orfèvres étaient bien décidés, avec optimisme, à montrer aux citoyens d'en face la manière de s'en servir. Et l'on put voir ce spectacle touchant – que ne relèvera certainement aucune pièce officielle – et qu'a si bien traduit un vieil Alsacien : durant quarante-huit heures, tout Strasbourg se retrouva à Königshofen. L'Atelier ne quitta la ville que le 4 janvier, à 9 heures du matin, salué par le sourire voilé de tristesse des Strasbourgeois. Il laissait sur place ses deux seuls chars de protection et leurs équipages. Le drapeau Français flottait toujours à Strasbourg. Et la 1e Armée releva la DB appelée à d'autres taches. À Königshofen, l'ER 1 avait réparé 38 chars et 94 véhicules.

▼ Autre angle de vue du M4A2 « Benhazi ». On notera les plaques de blindage soudée sur les flancs de la caisse ainsi que sur la tourelle afin de renforcer la protection de la machine. Photo Le Ray

VALLERYSTHAL

Par un froid à geler Belzébuth en personne, les métallurgistes campèrent à Heming, près de Sarrebourg, au Sud du nouveau théâtre d'opérations. Le thermomètre officiel cotant moins vingt-deux degrés. Le 6 janvier, par des routes couvertes de glace, le plus curieux des ateliers lourds – cherchant toujours un endroit favorable où gîter son nid – atterrit à Vallerysthal-Trois-Fontaines, en une verrerie située à 11 kilomètres de Sarrebourg. C'était un petit village de la Haute-Lorraine, blotti au sein d'une vallée dominée par des sapins noirs plantés sur des pentes à 45 degrés. Les gens étaient d'un commerce aimable. Malheureusement, ce site enchanteur était à la fois trop proche et trop éloigné de Strasbourg, c'est pourquoi les orfèvres imaginèrent les tours les plus ingénieux pour récupérer leurs amours Alsaciennes. Ce qui se soldait évidemment par un chiffre impressionnant de jours de tôle. À Vallerysthal, la tribu s'enrichit d'un phénomène qui la compléta avec bonheur : c'était un maréchal des logis chef issu des Spahis, mais seulement cavalier par la forme sentimentale et la manière d'expédier avec dextérité des breuvages à faire éclater les thermomètres destinés aux expéditions polaires. Dès son apparition dans l'auguste cénacle, ce seigneur fut consacré « Conte de Provence » et ajouta encore aux talents précédemment décrits. Ce remarquable échantillon de la faune de l'Atelier fut malheureusement arraché à son milieu prédestiné pour aller remplir les fonctions déprimantes de chef comptable au sein d'un atelier voisin. L'ER 1 avait détaché à Dombasle-sur-Meurthe sa section lourde, laquelle tenait au grand étonnement des Américains le rôle d'un atelier du 4e échelon et qui nichait en un coin des immenses usines Solvay ; les Lorraines faisant de leur mieux, la section lourde tout entière se fiança à Dombasle. Ayant récolté successivement la pluie, le gel, la neige et enfin le dégel, l'incomparable ER 1 rangea soigneusement ses casseroles et toujours en parfaite entente avec le 501e RCC prit la direction du Front de l'Atlantique. C'était le 10 mars 1945. À Vallerysthal, 94 Chars et 165 véhicules avaient été réparés.

NEUVY-PAILLOUX

Le voyage s'effectua en trois étapes : Vallerysthal-Chaumont via Sarrebourg, Henig, Nancy et Neufchâteau. Puis de Chaumont à la Charité-sur-Loire et enfin Neuvy-Pailloux par Nevers, Bourges et Issoudun. Le détachement

◀ Le Célèbre *Tank Destroyer* M10 « Siroco » du RBFM est aussi « passé entre les mains » des mécanos de l'ER 1. La machine arbore ses neuf victoires.
Photo Le Ray

précurseur pour l'étape de Chaumont était constitué par une escouade de gens distingués, sous les ordres d'un lieutenant aussi sourd que la fortune est aveugle. Cette brillante avant-garde, ayant semé en route les représentants du QG et de l'ER 3, s'engouffra dès potron-minet dans une auberge réputée de la ville afin de récupérer les calories dépensées au cours du voyage. Après le dîner, le « Premier ministre » fut enchanté de trouver un auditeur attentif en la personne d'un militaire vêtu en américain et devant lequel il retraça, en un Anglais apparenté au Chinois, la glorieuse épopée de la 2e DB. Et les deux compères de se taper sur l'épaule en trinquant à la santé et à la victoire des Nations Unies.

Le « Premier ministre » connut le lendemain seulement que ledit américain était un… général Belge appartenant au Corps Diplomatique ! L'étape de la Charité-sur-Loire se signala par le salut qui convient à une région riche en crus fameux et (ce qui ne gâte rien) servis en prix honnêtes. L'Atelier arriva à Neuvy-Pailloux le 13 mars et emménagea dans un ancien Parc d'Artillerie semé de voies ferrées et ceint de barbelés. Evidemment, le Berry n'est pas l'Alsace et les Castelroussins ne sont pas les Strasbourgeois. Alors que Strasbourg était toujours régulièrement bombardée, l'Indre tout entière vibrait quant à elle de fièvre électorale et, par conséquent, n'avait guère le loisir de s'intéresser aux opérations militaires. C'est précisément cet état d'esprit frappé du plus étonnant égoïsme qui provoqua les réactions des anciens de l'ER 1 en l'occasion que voici : un beau soir du printemps, dédaignant les splendeurs vespérales, le « Duc de Bourgogne », « Napoléon » et d'autres ambassadeurs, comtes et barons, savouraient dans un cabaret de Neuvy-Pailloux certain blanc de blanc venu de Touraine. Tout à coup, de la salle voisine, de véhémentes et fortes paroles parvinrent jusqu'à leurs oreilles. Ce verbe émanait d'un candidat aux élections municipales, lequel exposait sa profession de foi à un auditoire convaincu par avance que ledit grand programme était le seul vraiment républicain et démocratique.

▼ Moteur Continental 22R à essence de 8 litres, 6 cylindres en ligne, refroidi à l'eau développant 145 cv à 2 400 tours/minute, et transmission Fuller à 5 vitesses avant et 1 arrière et boîte de transfert Timken assurent à la Ward LaFrance une excellente motricité, même en terrain « gras » !
Photo Le Ray

Alors, le blanc de blanc aidant, le « Duc » estima que, les contradicteurs faisant défaut, la réunion voisine manquait déplorablement de dynamisme qui sied à toute séance électorale. Bien que n'ayant pas encore reçu sa carte d'électeur, il fit irruption dans le « Temple » suivi de ses partisans. Ayant pris d'assaut la tribune et très en verve, il expliqua aux indigènes du lieu qu'il était bien plus honorable de montrer et prouver son patriotisme en se faisant démolir le porte-pipe à la frontière qu'en produisant des flots de salive. Après vingt minutes de ce lumineux exposé, les pékins, candidat en tête, avaient disparu sur la pointe des pieds tandis que le « Duc », demeuré maître du terrain était applaudi à tours de bras et submergé sous les ovations sans nombre par les orfèvres présents. Le garde-champêtre médusé ne cachait pas son admiration pour les talents oratoires du « Duc ».

À Neuvy-Pailloux furent accordées quelques permissions de 48 heures pour Paris. L'une d'elles fut une catastrophe pour « Archimède » et le « Fournisseur d'étincelles ». Le premier en rapporta ses « joyeuses » gonflées d'un coup de savate à la française et le second deux boutonnières dans le dos… Le tout récolté dans ce lieu éclectique qu'est la Rue Blondel. La DB, qui « officiellement » était au repos à Châteauroux, envoya les deux tiers de son effectif pour réduire la poche de Royan. L'ER 1 avait réparé 32 chars et 72 véhicules à Neuvy-Pailloux lorsque parvint l'ordre tant désiré : celui de décamper. La DB allait participer à la campagne d'Allemagne. L'enthousiasme était à son comble. Le cortège s'ébranla le 3 mai, à 6 heures.

De l'Indre à Berchtesgaden

L'armée « Leclerc » devait cette fois battre tous les records de rapidité de déplacement pour une division blindée, mille kilomètres en quatre jours ! Le 501e RCC et le 3e Bataillon du Tchad soufflaient Berchtesgaden aux Américains, à la grande fureur de ces derniers qui n'avaient pas encore digéré la prise de Strasbourg par la 2e Division Blindée.

8 mai 1945 : Cessez le feu ! Ce coup-ci, le vieil AL 6 fut trahi par les Dieux car il dut fêter la victoire dans un patelin où la gnole et le pinard brillaient par leur absence. Les orfèvres étaient toujours écrasés sous le poids d'une telle infortune lorsqu'ils reprirent la route. Par Augsbourg, Landsberg et Weilheim, ils vinrent se fixer à Deutenhausen le 10 mai. C'était un petit village assis au pied du Tyrol bavarois, à l'ombre des cimes neigeuses. Les vaches et les demoiselles y étaient grasses et nullement farouches. Les guerriers se répandirent sur ce territoire et entreprirent ce qu'il est convenu d'appeler en termes galants : « La récupération individuelle ». Celle-ci ne fut d'ailleurs pas toujours heureuse ainsi qu'en témoigna cette prise de 150 bouteilles présumées contenir du vin du Rhin et ne recélant que de… l'eau minérale ! En fait si, à son accoutumée, la 2e DB fit Outre-Rhin beaucoup de bruit et liquida les caves de Berchtesgaden, on doit porter à son crédit qu'elle ne commit aucun de ces exploits crapuleux que l'on peut attendre des troupes franches. Bien sûr, le poignet senestre de nombre d'orfèvres s'orne d'une toquante au lumineux cadran et les soirées de l'Atelier sont désormais charmées par les ondes « réceptées » en de luxueuses boîtes acquises à bon compte mais le passage de la DB en Allemagne ne rappellera en rien les Dragonnades du Palatinat et laissera seulement dans l'histoire l'empreinte qu'y peut laisser une cohorte de joyeux drilles, francs buveurs et trousseurs de jupons. Ce qui est tant mieux pour le renom Français !

Ayant réparé la casse résultant de la marche-éclair sur Berchtesgaden, 35 Chars et 67 véhicules, l'Atelier reprit la route de la France le 30 mai. Par Diessen, Landsbert et Biberach, il atteignit Obermarnac, dans le Wur-

▼ La « Bête » dans toute sa splendeur ! Photo Blasquez

temberg, où il campa une nuit. Le 31 mai, ayant passé Reutlinger, Tubingen et Stuttgart, l'ER 1 toucha Warbronn. Les indigènes ne manifestèrent aucune surprise, non plus qu'aucune terreur lors de l'arrivée du bruyant équipage et le village connut un épisode digne d'être conté. Une mère de famille avait été dépouillée, par le fait probable des orfèvres, de la lingerie de sa nombreuse progéniture. Alors, comme la demeure d'un Chef *SS* devait être perquisitionnée, le commandant de l'Atelier décida qu'il était juste de prélever sur la récupération éventuelle émanant de cette opération le nécessaire et même le superflu destiné à compenser le dommage causé à la paysanne gigogne. Et les bons Wurtembergeois, extrêmement étonnés, se gratteront le crâne sans comprendre cette Armée qui avait la générosité de rendre au centuple ce qu'elle avait dérobé à une famille nombreuse. Le 3 juin, l'ER 1 reprit son voyage vers le couchant. C'est de nouveau des visions de guerre et de mort : Prozheim, Karlsruhe, Worth, Kandel, Landau, Pirmasens et enfin Homburg, dans le Palatinat. La frontière est proche. Elle sera passée le lendemain, à Saarbrücken. L'Atelier achève son périple guerrier, le 7 juin 1945, dans le décor désolé d'une cimenterie délabrée à deux kilomètres de la Grande Paroisse, près de Montereau.

ÉPILOGUE

Cette campagne est terminée. Il est malheureusement douteux que la « Drôle de Guerre » le soit aussi. Comme le disait le « Patron » [le général Leclerc – NdlR - lors de la revue de Kloterlechfeld, nous ne pouvons guère nous faire d'illusions sur la tranquillité de l'après-guerre. L'ER 1 est maintenant au repos dans ce climat de paix relative qui ne présage rien de bon. Par bonheur la région où nous sommes est agréable et de ressources abondantes. Quant aux distractions, elles ne manquent que pour ceux que les délices de la baignade avec ou sans caleçon laissent complètement indifférents.

Faisons le point. À dessein, l'auteur de ces lignes a laissé de côté les mauvais moments de cette odyssée pour n'en conter que les meilleurs. Ce sont d'ailleurs ces seuls derniers qui comptent entre « Anciens », une fois la tourmente passée. L'ER 1 a été « verni » durant cette guerre, ses pertes se traduisant par quelques blessés et un tué. Nous devons cette fortune, il faut le dire, à la compétence de notre chef, dur envers lui-même comme envers ses hommes mais également économe de ceux-ci et de son matériel.

◀ Les hommes et leur machine... une photo qui pourrait résumer à elle seule l'histoire des unités mécanisées !
Photo Jouannic

La démobilisation commence dans un malaise politique que nous aurions aimé ne plus revoir. Les « Anciens » partent. Les « Jeunes » se préparent pour la Campagne du Japon et d'Extrême-Orient. Pour nous, qui demain redeviendront civils, que restera-t-il de notre épopée ? Sans doute une place de choix dans les manuels scolaires et les images d'Épinal. Et puis viendra l'oubli. En vérité, nous autres de la DB avons tellement été traités de phénomènes que nous semblons toujours tomber de la lune. Après tout, mieux vaut jouer les Don Quichotte ou les Cyrano que les Tartufe ou les Polichinelle. Il est sûr que nous sommes une armée d'extrémistes où le royaliste coudoie l'anarchiste et l'athée le croyant. Mais tous les éléments de cette mosaïque vivent en parfaite fraternité sous le signe des trois couleurs. Il serait souhaitable que tous les Français pensent et agissent comme les gens de la DB. Plus tard, mes camarades d'armes, lorsque nous nous retrouverons, avec une cloche ou une casquette sur la tête, dégoûtés des pratiques politiciennes de bas étage et des combines de fabricants de camembert en plâtre, nous respirerons une bolée d'air pur en nous rappelant les souvenirs de cette guerre que nous avons faite au seul service de la Patrie. Et la DB passée dans la légende, nous dirons : « Nous y étions » ! ■

▼ Soldats de l'ER 1 et de la 1/501e RCC posent ensemble en arborant un fanion frappé de la Croix de Lorraine. Tout au long de la guerre, ces hommes revendiqueront leur appartenance à la France Libre, et même après d'ailleurs ! Quant au port du traditionnel béret noir de « ceux des chars », disons juste que sa position était à l'appréciation de son propriétaire...
Photo Le Ray

La guitoune

Une paire d'As ! (Batailles & Blindés n°21)
Didier LAUGIER

Fidèle lecteur de votre excellent magazine depuis le numéro 1, la rigueur y étant présente en permanence, je me permets de vous communiquer quelques petites corrections et informations au sujet des As de la *Panzerwaffe*.

Pour Rudolf von Ribbentrop, les dates réelles de ses décorations tirées de copies de documents officiels en ma possession sont les suivantes :
Verw.Abz.Scwar. : 18 mai 1940 *Verw. Abz.Schwar.*
EK II : 19 juin 1940
Inf.St.Abz.Br. : 1er avril 1941
Finn.Freih.Kreuz.IV.Klasse : 1er novembre 1941
EK.I : 18 mars 1943 (un autre document indique le 20 mars... comme quoi !)
Verw.Abz.Silb. : 1 mai 1943
Ritterkreuz : 18 juin 1943
Deutsche Kreuz in Gold : 25 août 1944

Pour Paul Egger (idem que ci-dessus pour mes sources). Concernant son attribution du *Ritterkreuz*, une proposition pour cette décoration est établie le 20 juillet 1944, ce document est visé par le *Reichsführer-SS.Personal.Stab* le 2 août 1944 sous le numéro Tgb/642/44. Cette décoration est remise le 30 avril 1945, il en devient le récipiendaire numéro 3 465. Cette proposition de *RK* a été faite suite aux combats menés par les quatre Tiger de la *1. s.SS-Pz.Abt.102* sur la côte n°112, combats durant lesquels la compagnie a détruit 14 blindés et 7 (et non 4) canons antichars. Pour sa part, l'*Oberscharführer* Paul Egger, *Zugführer* de la *1. Kie*, détruit 7 blindés, ce qui porte son palmarès à ce moment précis à 68 blindés détruits. Demande entérinée par le *Generalkommando II-SS.Pz.Korps*.

Puisse ma modeste contribution étayer un peu plus votre remarquable et très intéressant article.

Lourdaud, l'Atelier Lourd ? (Batailles & Blindés n°21)
Jacques FAURE

Lecteur de la première heure de Batailles & Blindés (et désormais de Trucks & Tanks que je trouve aussi très bien fait même si l'ambiance graphique est à mon sens moins aboutie), je me précipite tous les deux mois chez mon marchand de journaux afin d'y trouver « ma dose » d'aventures blindées sentant bon le gasoil ! Votre dernière livraison a été à la hauteur des précédentes, voire mieux encore, notamment avec ce spectaculaire dossier consacré aux As de la *Panzerwaffe*. Bravo et merci, continuez à nous régaler ainsi ! Toutefois, j'avoue avoir rencontré de grandes difficultés à lire l'article sur l'Atelier Lourd de la 2e DB qui, pour le coup, justifie bien de son adjectif ! J'ai trouvé le style lourdaud pour ne pas dire ampoulé et grandiloquent. Vraiment dommage. Cette observation n'entame cependant en rien ma fidélité à Batailles & Blindés qui, pour moi, se place largement devant une concurrence non dénuée de talent mais sombrant souvent dans la facilité éditoriale.

Il existe dans notre métier d'éditeurs des us et coutumes, une sorte de déontologie qui, et vous le comprendrez, j'en suis certain, font que je ne ferai aucun commentaire sur les travaux de nos confrères. Bien qu'étant heureux de lire que votre préférence va à Batailles & Blindés, je m'autorise toutefois à vous dire que je vous trouve quelque peu sévère. Le lancement il y a un an de cela de Histoire de Guerre - GBM par François Vauvillier montre que la facilité éditoriale évoquée dans votre courrier n'a pas encore frappé tout le monde, loin de là ! Le pari, y compris économique, est aussi osé que les sujets abordés sont innovants pour ceux qui se passionnent pour l'Armée française de 1914-40. En ce qui concerne le texte de l'Atelier Lourd (AL 6 puis ER 1), j'avoue que vous n'êtes pas le premier ni le dernier à avoir souligné son style disons « hors normes ». Il convient cependant de comprendre que le texte en question est un témoignage écrit et publié dans son « jus » et non pas un article sorti d'un cerveau contemporain. Comme nous n'abîmerons jamais Voltaire, Hugo ou Lamartine, nous n'abîmerons pas non plus les souvenirs de nos Anciens, même dans le but de les rendre plus faciles d'accès pour le lecteur. Un texte, c'est comme une photo, dans le sens où ce n'est ni plus ni moins qu'un témoignage du passé. Bien sûr ! Ce texte n'est pas facile à lire, mais l'Histoire se mérite, surtout lorsqu'elle prend la forme d'un rendez-vous lapidaire avec l'un des hommes qui a modestement contribué à la façonner.

Pan ! Sur le museau !
(Batailles & Blindés en général)
Daniel RABBE

J'ai longuement hésité à passer ce courrier de Daniel Rabbe, avec lequel j'ai eu entre-temps le plaisir de faire mieux connaissance, notamment sur le forum du site ***http://www.appui-feu.com****, site francophone réunissant les passionnés de la série des jeux de combats tactiques « Combat Mission ». Hésité, non pas que ce message me pose un quelconque souci. Non, hésité car je trouverais désolant que ce texte assorti de ma réponse ne déclenche une polémique là où elle n'a pas lieu d'être !*

Lecteur de Batailles et Blindés depuis le numéro 1, je dois y trouver un certain intérêt puisque j'ai tous les numéros, quatre des six Hors-Série et désormais j'achète également Trucks & Tanks. L'idée de ne pas se limiter à la deuxième guerre mondiale me réjouit. La documentation technique, les témoignages et les analyses mais également la qualité des photos se maintiennent à un niveau avec lequel peu de vos concurrents peuvent rivaliser. Je vais me permettre cependant quelques critiques d'ordre général mais également sur le numéro *Afrika-Korps*. La première sera sur le choix des personnalités dont vous avez proposé des portraits depuis le début de B&B, huit officiers dont un non allemand. Quand on le met en relation avec le fait que tous vos numéros ont au moins un sujet sur l'Armée ou le matériel allemands, cela est pour le moins roboratif pour conserver une certaine mesure à mon propos. [...]

Concernant cette question pour le moins « sensible » de la place de l'Armée allemande dans Batailles & Blindés et au-delà de sous-entendus (rarement) lus sur certains forums ou courriers (brûlots serait un terme plus approprié) reçus à la rédaction, sous-entendus qui ne sont en rien véhiculés dans vos propos, et sur lesquels je ne me prononcerai pas tant ils sont vides de sens, je me dois d'apporter une réponse. Pour dire les choses clairement, j'avoue que je ne vois guère comment créer et surtout faire vivre une revue sur les troupes mécanisées, principalement durant la Seconde Guerre mondiale, sans régulièrement faire référence aux Panzertruppen*. Certes, les Allemands n'ont pas été les seuls à disposer de chars mais ils les ont engagés dès les premières heures de la guerre et se sont battus à bord de leurs machines jusque devant le Reichstag, à Berlin, en avril 1945. En outre, il convient de se souvenir que les avancées les plus spectaculaires sur le plan doctrinal ont été imaginées durant l'entre-deux-guerres par des stratèges et tacticiens allemands (en s'inspirant de travaux français et britanniques, il est vrai !). En bref, il y a tant de choses à dire sur cette question que des centaines de numéros ne sauraient y suffire et cela n'induit en rien une quelconque fascination pour le* Reich *hitlérien ! Si vous ajoutez à ceci que la grande majorité des lecteurs, maquettistes ou pas, recherchent ce type d'articles – ce qui assure un niveau de ventes permettant au magazine de durer dans le temps et de financer des articles plus « originaux » (disons-le !) – et que les unités mécanisées de la* Wehrmacht *font partie de mes thèmes de recherche de longue date, alors vous comprendrez mieux certains de mes choix éditoriaux. Pour finir, je rappelle que si Batailles & Blindés comporte souvent – pour ne pas dire presque toujours – des articles traitant d'une manière ou d'une autre des* Panzer*, c'est aussi le cas en ce qui concerne les Armées alliées ! Du T-34/57 soviétique à l'article Leclerc publié dans le numéro que vous avez entre les mains, nous avons démontré que nous sommes capables du plus grand éclectisme dans la composition de nos sommaires ; il est juste de le rappeler, même si je sais que pour certains cela ne sert à rien !*

Concernant le numéro Afrika-Korps, je souhaite porter à votre connaissance quelques défauts techniques qui nuisent un peu à la bonne lecture. Tout d'abord les cartes, elles sont bien faites et assez claires mais leur disposition dans le corps des articles est assez aléatoire et surtout trop souvent après le sujet traité. Ainsi, lors de l'attaque de Tobrouk, qui commence page 44, vous présentez une carte page 52 avec les unités anglaises mais sans référence géographique ou presque et ce n'est que page 58, soit deux pages avant la fin de la narration de la bataille, que l'on trouve une carte indiquant entre autre Ras-El-Medaurar auquel vous faites de nombreuses références. Il y a un deuxième ennui avec la carte générale, page 13, qui n'est pas l'orthographe des noms, que l'on écrive Msus ou Msous ou que l'on préfère Mekili à Mechili n'est pas gênant, mais que la carte indique de nombreux noms sous la forme Bir Tengeder ou Bir Ben Gania alors que dans le texte on trouve Tengeder ou Gania, ne facilite pas l'utilisation fluide de la carte dans le courant de la lecture.

Je ne reviendrai pas sur l'absence de certaines cartes dans ce numéro ou bien leurs imperfections, sujet déjà évoqué dans une « Guitoune » précédente. En ce qui concerne le positionnement des éléments cartographiques dans le déroulé des textes, j'ai bien conscience que nous avons des progrès à faire, ces ventilations étant principalement liées à des impératifs de mise en page. Au moins nos cartes sont-elles déjà plus claires qu'auparavant et aussi plus nombreuses !

Ma réflexion suivante concerne l'utilisation de mots allemands ou anglais dans le texte. Même si je ne suis pas personnellement partisan de ce genre d'utilisation, je comprends que cela ajoute un petit cachet « couleur locale et technique ». Cependant, il est une question que je me pose concernant le genre de tous ces mots. Puisque plusieurs *Abteilungen* forment un *Regiment*, l'application des règles de genre tant de l'allemand que de l'anglais n'est pas réaliste du simple fait que ces deux langues utilisent un genre neutre qui n'existe pas en français.

Touché... coulé ! L'emploi des termes étrangers dans la revue a deux objectifs. Le premier est de progressivement familiariser le lecteur avec les appellations militaires étrangères. Je sais que cela peut parfois être délicat à lire mais j'estime qu'il est intéressant d'offrir à nos lecteurs la possibilité de découvrir des désignations étrangères généralement peu relayées dans la presse spécialisée française (et parfois intraduisibles). Le second répond au style que j'ai souhaité donner à Batailles & Blindés (ainsi qu'aux autres revues éditées par Caraktère) qui s'appuie en partie sur une démarche de « mise en ambiance ». Je m'efforce de rendre nos articles le plus « vivants » possible et d'éviter au lecteur de longues et fastidieuses descriptions tactiques qui, même appuyées par de bonnes cartes, peuvent virer au cauchemar. C'est dans ce contexte que j'ai fait le choix d'employer des appellations étrangères. Quant à l'application des règles de genre, elle s'inscrit dans une convention que j'ai fixée mais, en effet, elle est loin d'être parfaite et j'en ai bien conscience.

Après toutes ces critiques dont le but n'est que de vous faire mieux comprendre les attentes de certains de vos lecteurs, je finirai quand même en précisant que vos revues m'apportent de nombreuses informations avec une mise en page généralement agréable (exceptées les quelques pages noires écrites en blanc qui sont souvent très pénibles à lire pour les gens de plus de 40 ans et j'ai comme l'impression que nous sommes nombreux parmi vos lecteurs) et des sujets rarement abordés : le conflit indo-pakistanais ou irano-iraquien, les blindés roumains ou belges et les techniques de base des *Panzerknacker*. Je souhaite longue vie à B&B et T&T.

Fiche de lecture

« La Waffen-SS, soldats politiques en guerre »

Jean-Luc Leleu

D'un abord assez ardu, cet ouvrage volumineux (1 237 pages) correspond à la publication d'une thèse présentée en doctorat d'Histoire militaire et qui a reçu le Prix d'Histoire Militaire du Ministère de la Défense. Il est vrai que son titre comme sa présentation peuvent mettre mal à l'aise, s'agissant d'un sujet sensible. Mais son contenu se révèle indispensable pour appréhender à l'aide des plus récentes découvertes en la matière, ce que fut réellement la *Waffen-SS* en tant qu'ensemble d'unités militaires. Le livre est structuré en six parties : l'expansion militaire de la *SS* ; la ressource humaine ; « l'outil » militaire *SS* (organisation, équipement, instruction) ; conditionnement et motivation ; au front et en retrait (la *Waffen-SS* dans la guerre) ; valeur militaire et comportements. Ce découpage peut paraître rebutant mais il permet au lecteur d'avoir une idée assez claire et surtout extrêmement novatrice de la *Waffen-SS*, aussi bien quant à son développement étonnant que sur ses spécificités majeures ou son comportement au combat. L'auteur étudie également de manière approfondie les origines et les motivations des hommes, qu'ils soient Allemands ou non, qui s'engagèrent ou qui furent versés d'office dans la *Waffen-SS*.

Après avoir terminé ce livre, l'on prend soudainement conscience du décalage énorme entre la perception que nous avons de ces unités, plus de 70 ans après, et la réalité de ce qu'elles furent. En effet, au-delà des images de propagande encore trop souvent véhiculées sans recul par les publications contemporaines, la *Waffen-SS* est avant tout une armée politique, soutenant une idéologie spécifique, née de la volonté de quelques hommes autour de Himmler. Cette structure s'est voulue dès l'origine élitiste mais il serait erroné de lui conférer de manière générale le statut d'armée « d'élite ». Si certaines de ses plus anciennes unités vont pouvoir revendiquer des qualités combatives au-dessus de celles des unités régulières, ce ne sera que ponctuellement et surtout épisodiquement (globalement une petite année entre 1942 et 1943). L'auteur met parfaitement en lumière une surreprésentation dans les médias des faits d'armes de la *Waffen-SS* – à l'exemple de la bataille de Kharkov opportunément exploitée pour faire « oublier » le désastre de Stalingrad – assortie d'autres discriminations (attributions plus faciles de décorations, de matériels modernes…) qui vont durablement construire le mythe d'une armée « d'élite » inexact sur le plan factuel. Le plus étonnant étant que ce mythe perdure chez ses ennemis encore aujourd'hui. L'analyse aride de l'activité exacte de ces unités montre également qu'elles seront loin d'être présentes en permanence en première ligne, ni aux points « les plus chauds » du front. Bien au contraire, les chefs de ces unités utiliseront tous les moyens (à commencer par l'influence de Himmler sur Hitler) pour épargner à leurs hommes le sort du commun des unités régulières allemandes, maintenues en première ligne jusqu'à leur « consumation » complète face à la puissance de feu Alliée.

Outre cette remise en cause d'une véritable entreprise de « mythification » effectuée par les services de propagande au mépris des réalités militaires et au détriment des unités de la *Heer*, Jean-Luc Leleu s'attache à montrer le développement de la *Waffen-SS*, dont les effectifs vont suivre une progression extraordinaire, passant de 105 000 hommes en juillet 1940 à plus de 830 000 hommes en mars 1945. Et au-delà de la sécheresse des chiffres, l'auteur s'attache à livrer tous les détails des tactiques, comportements et dérives qui seront spécifiques à la *Waffen-SS*. Et, là encore, l'on se retrouve très vite loin des « bobards » de la propagande repris encore de nos jours. C'est ainsi que l'on découvre des officiers supérieurs jaloux de leur statut, n'hésitant pas à désobéir aux ordres reçus de leur supérieur hiérarchique, gonflant leurs pertes pour hâter le retrait de leur unité de première ligne, usant habilement de leur double chaîne hiérarchique : celle du terrain à des officiers de la *Wehrmacht* et celle interne à la *Reichsführung-SS*. L'étude de la campagne de Normandie de juin à août 1944 montre ainsi, sans contestation possible, des unités de *Waffen-SS* qui vont s'arroger la « part du lion » dans les médias alors qu'il s'agit d'unités aux performances médiocres malgré des effectifs supérieurs (à l'image par exemple de la *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend »), et qui parviendront à limiter leurs pertes en retirant en catimini au mépris des ordres la majeure partie de leurs effectifs du front dès juillet 1944, prétextant des pertes intolérables alors que les pertes les plus lourdes seront subies par des unités régulières, qu'il s'agisse de simples *Infanterie-Divisionen* ou des *3.* et *5. Fallschirmjäger-Divisionen* (le tableau des pertes de l'ensemble des unités engagées en Normandie fourni en fin d'ouvrage est éloquent de ce point de vue).

Le corps de l'ouvrage recèle de nombreuses autres surprises sur le fonctionnement interne de la *Waffen-SS*, sa composition (à la fin du conflit celle-ci est majoritairement composée de soldats non allemands), ses modes de promotion interne, son équipement (la priorité d'accès à l'équipement moderne de cette armée se révèle réelle mais loin d'être systématique), et la part de son action dans l'effort de guerre allemand. C'est ainsi que l'auteur décortique également la participation des unités de la *Waffen-SS* aux crimes de guerre et aux exactions contre les civils qui ont émaillé sur tous les fronts les combats de la Seconde Guerre mondiale. Il en ressort que les unités de la *Waffen-SS* n'ont pas été plus impliquées quantitativement dans les opérations antipartisans que celles de l'Armée régulière.

En revanche, ces unités ayant une culture de la violence beaucoup plus prononcée, les crimes qui leur furent imputables seront beaucoup plus marquants pour les populations qui en seront les victimes.

Enfin, et c'est là un aspect réellement novateur, Jean-Luc Leleu nous dévoile l'évolution du rôle politique de la *Waffen-SS* qui gagnera par divers moyens une influence prépondérante dans l'effort militaire allemand, et ce bien avant l'attentat du 20 juillet 1944 qui constitue un tournant majeur dans les relations entre Hitler et l'Armée. Mais cette évolution va ensuite être marquée par un reflux certain dès l'automne 1944, à l'aune de l'effondrement brutal et logique des performances militaires des unités de la *Waffen-SS*.

Il ressort des conclusions de l'auteur, étayées sur des éléments chiffrés et statistiques, que le développement de la *Waffen-SS* répond avant tout à un but politique et à une stratégie destinée à préparer « l'après-guerre » victorieux du *Reich*. En revanche, du strict point de vue militaire et nonobstant les réels succès de certaines unités, les efforts importants déployés pour créer une armée de toute pièce ont abouti à un gaspillage des ressources du *Reich* sans rapport avec les résultats obtenus. Pour le même « investissement » en hommes (les responsables de la *Reichsführung-SS* parlent de « matériel humain ») et en matériel, l'Armée régulière allemande, la *Heer*, aurait pu aboutir à des résultats bien plus efficaces.

Le propos de l'auteur est appuyé sur une étude détaillée et en profondeur d'une somme impressionnante de documents récoltés aux sources les plus diverses, notamment de tableaux statistiques analysant les effectifs et les structures des différentes unités de la *Waffen-SS*. Les lecteurs apprécieront de découvrir en fin d'ouvrages plus de 43 annexes différentes récapitulant les données brutes les plus marquantes utilisées dans le corps du texte. Il est extrêmement appréciable de pouvoir enfin travailler de manière rationnelle avec l'ensemble des méthodes propres aux historiens, sur un sujet jusque-là marqué par l'émotion, qu'il s'agisse de l'admiration ou de la réprobation.

Cet ouvrage ne laissera aucun lecteur indifférent, qu'il adhère ou non aux conclusions de l'auteur. Au-delà des discussions sans fin sur la valeur réelle de ces unités, ce livre s'avère être un plaidoyer *in contrario* pour les simples soldats des unités régulières qui tinrent le front pendant plusieurs années dans des conditions difficiles et avec des moyens limités, loin des enjeux idéologiques, des objectifs des médias ou des récompenses du régime. Ce livre rappelle également opportunément que la valeur d'une unité réside dans la force morale de ses chefs et qu'il n'y a pas de meilleur moyen de cultiver cette force que d'entretenir un solide corps d'officiers de tradition. S'il est en effet de bon ton aujourd'hui de remettre en cause l'idée même d'un corps d'officiers de tradition, à l'aune de la supériorité sans cesse affirmée de la professionnalisation et de l'équipement, l'exemple livré dans cette étude brillante démontre que c'est un préalable nécessaire mais non suffisant à la mise sur pied d'unités performantes sur le champ de bataille.

« La Waffen-SS,
soldats politiques en guerre »
Jean-Luc Leleu,
Éditions Perrin, Paris 2007
ISBN-10: 226202488X
ISBN-13: 978-2262024888

Anciens numéros

N°7
- La SS-Totenkopf dans l'enfer de Targul
- T-35, le géant des steppes (1e partie)
- Char lourd ARL 1937
- Le conflit indopakistanais de 1971

N°8
- Pacte de Varsovie – Le plan d'invasion de 1964
- Sherman « Tulip » - Les fleurs du mal
- Sturmtiger, la démesure à l'état brut !
- Il faut sauver le soldat Lynch ! (Mortain, août 1944)
- T-35, le géant des steppes (2e partie)
- La Panzer-Abteilung z.b.V. 66

N°9
- Le cimetière des éléphants (Orel-Koursk – 1943)
- Le dernier combat de la « Tawakalna »
- « Josef Stalin 2 » - Le char de la victoire (1e partie)
- La 11. Panzerdivision à l'été 1944
- T-34 allemands en Italie !

N°10
- T-34/57 sur Kalinine – Hiver 1941
- NVA – Histoire de « l'autre » armée allemande
- La Panzerauto Romfell
- Le régiment la Chaudière en Normandie
- Biographie : Kurt « Panzer » Meyer
- La 1/501 RCC au combat à Écouché

N°11
- L'URSS et le lend lease
- La motorisation de l'armée belge (1914-40)
- Le cauchemar afghan (1979-89)
- Les JS-1 et JS-2 au combat (2e partie)

N°12
- Christie's Tracks - De Rock Island à Kubinka
- La 1e Division Blindée polonaise au combat !
- La Kampfgruppe Peiper dans les Ardennes
- « Nordwind » - Dernière bataille pour Strasbourg
- 1917, Berry-au-Bac (1e partie)
- Le cauchemar afghan (2e partie)

N°13
- Normandie 1944 par le « patron » de la 2. Panzer
- La brigade Piron au combat !
- Fox killed in the open ground - Libye 1940-41
- Ernst Barkmann - As de la Panzerwaffe
- 1917, Berry-au-Bac - (2e partie)

N°14
- Mai 1940, Rommel s'impose sur la Meuse
- Libye 1940-41 (2e partie)
- Un de ceux de la 8. Panzer-Kompanie
- Le 13/18 Hussars au combat
- La libération de Nancy

N°15
- MBV, la mort sur rails
- Un de ceux de la 8. Panzer-Kompanie (2e partie)
- « Preux demeurons », le 6e GRDI à Stonne
- « Tiger Jack » contre le Baron, suite et fin
- Iran-Irak 1980-88

N°16
- Croisade en Provence pour la division "Saint Louis"
- Saga d'un "Wikinger" sur l'Ostfront (1e partie)
- B1 bis, variations sur un thème
- Les Yeomanries en Normandie
- L'Arme blindée belge de 1946 à aujourd'hui
- Guerre Iran-Irak (suite & fin)

N°17
- Les premiers chars anglais
- Saga d'un "Wikinger" sur l'Ostfront (fin)
- Destins croisés en Normandie
- B1 bis, variations sur un thème
- Duo de prédateurs

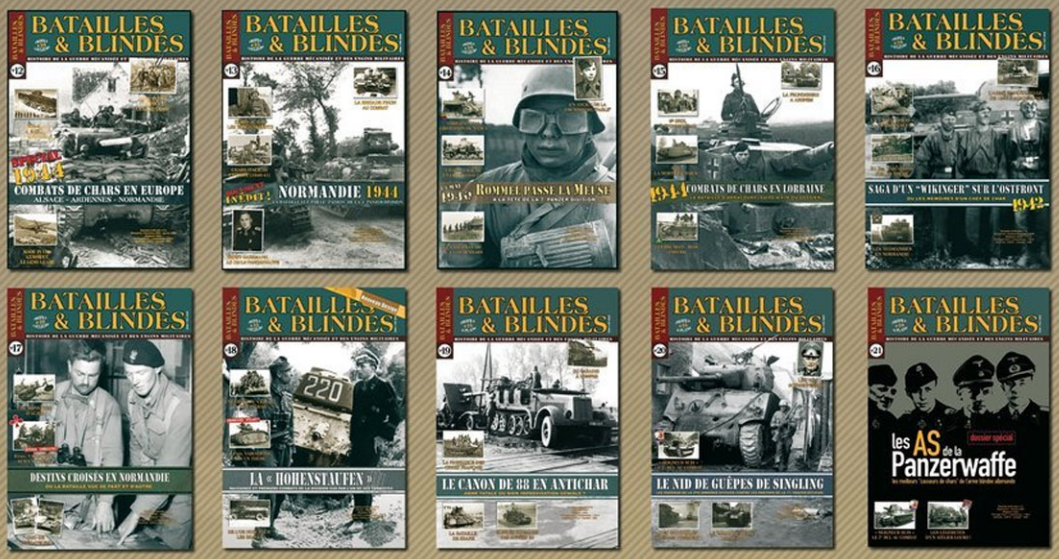
N°18
- Une division « Celere » à Stalingrad
- Des Belges au service du Tsar
- De l'or noir pour les braves
- La division Hohenstaufen
- Le B1- bis : camouflages
- Heinz Lammerding

N°19
- La naissance des chars français
- Le canon de 88 en antichar
- Du paradis à l'enfer de l'Ostfront
- La bataille de Khafji
- La force blindée roumaine
- Panzerknacker !

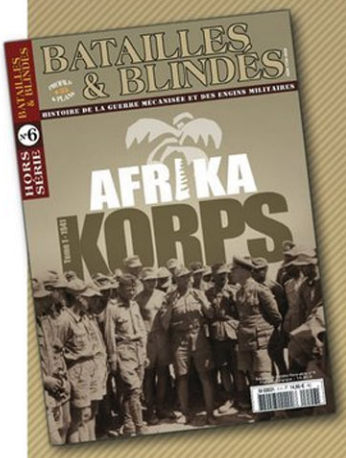
N°20
- Des Crocrodiles sous les pommiers
- Le nid de guêpes de Singling
- Le paradoxe russe
- Léo Geyr Von Schweppenburg
- Le 7e BCL au combat

N°21
- Les légèretés d'un atelier lourd (E.R.1)
- ***DOSSIER SPECIAL*** : Les as de la Panzerwaffe
- Le 7e BCL au combat (suite & fin)

Bon de commande à retourner à :
CARAKTERE
Service abonnements
306, avenue du Prado
13008 Marseille - FRANCE



NUMÉROS HORS-SÉRIE



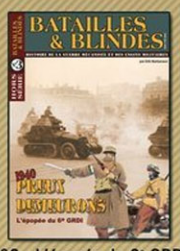
Batailles & Blindés Hors-Série n°6

AFRIKA KORPS
Tome 1

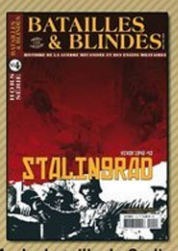
- 132 pages
- 29 profils couleurs
- 7 pages de plans
- album photo
- 14,90 €

Dépêché en Libye pour y secourir les Italiens, l'*Afrika-Korps* enchaînera succès sur succès face à des Alliés désemparés. La légende de l'*Afrika-Korps* est indiscutablement liée à la personnalité et au talent d'Erwin Rommel qui, en février 1941, est encore un illustre inconnu pour le grand public. C'est sous le soleil mordant de Cyrénaïque et de Marmarique, dans les effroyables *Khamsins*, à la tête de « son » *Afrika-Korps* que le « Renard du désert » va se tailler une réputation de fin tacticien.

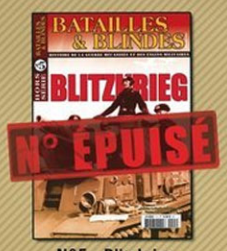
N°2 - L'Opération Daguet



N°3 - L'épopée du 6e GRDI



N°4 - La bataille de Stalingrad



N°5 - Blitzkrieg

☐ Oui, je m'abonne à Batailles & Blindés pour une année, soit 6 numéros, à partir du n°23 inclus.
France : 35.00 € - UE, Suisse et DOM-TOM : 40.00 € - Reste du monde : 45.00 €

☐ Oui, je souhaite recevoir les anciens numéros de Batailles & Blindés indiqués ci-dessous au prix de 8.00 € pièce, frais de port inclus pour toutes les destinations.

N° .....

☐ Oui, je souhaite recevoir les hors-série de Batailles & Blindés cochés ci-dessous

- ☐ N°2 - **Opération Daguet.** France : 12.50 € - UE, Suisse et DOM-TOM : 16.50 € - Reste du monde : 20.00 €
- ☐ N°3 - **L'épopée du 6e GRDI.** France : 12.90 € - UE, Suisse et DOM-TOM : 16.50 € - Reste du monde : 20.00 €
- ☐ N°4 - **Stalingrad.** France, Belgique : 14.90 € - UE, Suisse et DOM-TOM : 18.00 € - Reste du monde : 22.00 €
- ☐ N°6 - **Afrika Korps.** France, Belgique : 14.90 € - UE, Suisse et DOM-TOM : 18.00 € - Reste du monde : 22.00 €

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : ..... Ville : ..... Pays : .....

E-Mail (facultatif) : ..... Téléphone (facultatif) :.....

Règlement :

☐ Chèque (à l'ordre de Caraktère) ☐ Virement SWIFT (nous consulter afin d'obtenir nos BIC et IBAN)

☐ Carte Bancaire VISA EUROCARD MasterCard ☐ Mandat Postal

Numéro : ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐

Date d'expiration : ☐☐☐☐

Signature :

Attention ! Les Eurochèques, cartes Maestro et Visa-Electron ne sont pas acceptés.
Pour éviter toute erreur, merci de bien vouloir écrire lisiblement.

Après un an d'absence il reprend son envol !

Retrouvez bientôt votre magazine

aero JOURNAL

En kiosque le 5 Décembre

aero JOURNAL

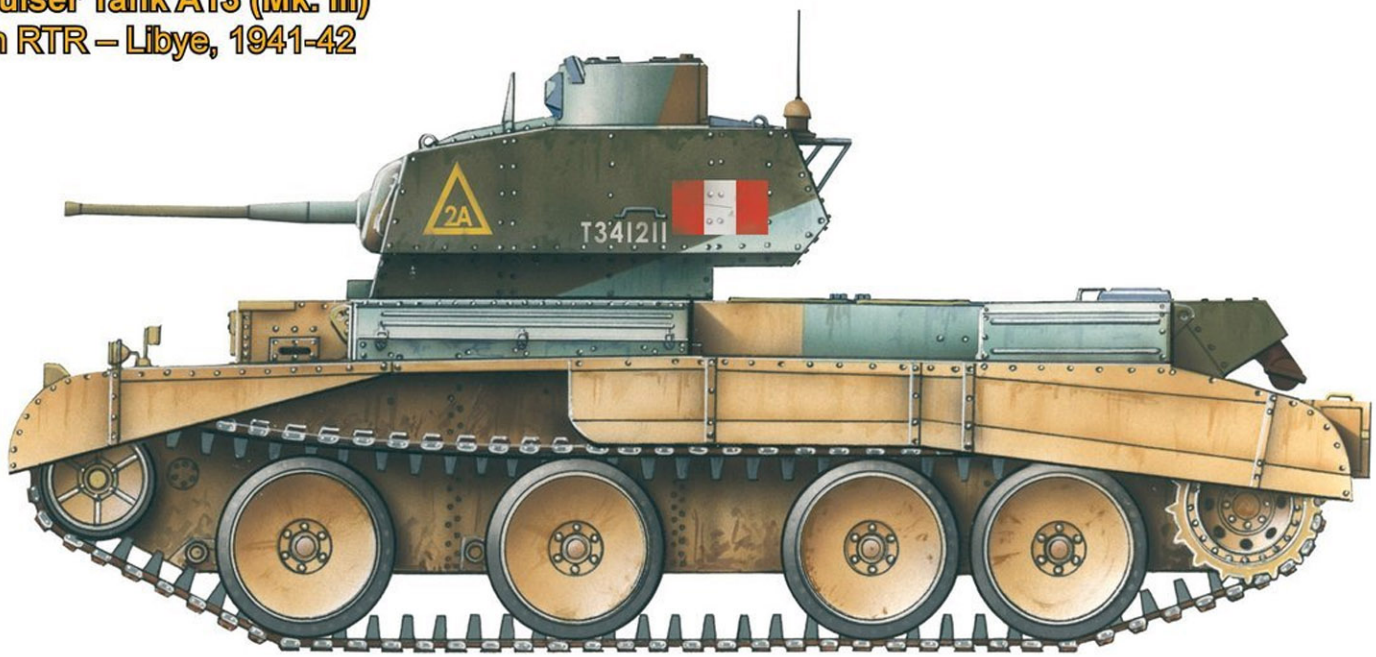
TA 152H
La dernière merveille de Kurt Tank

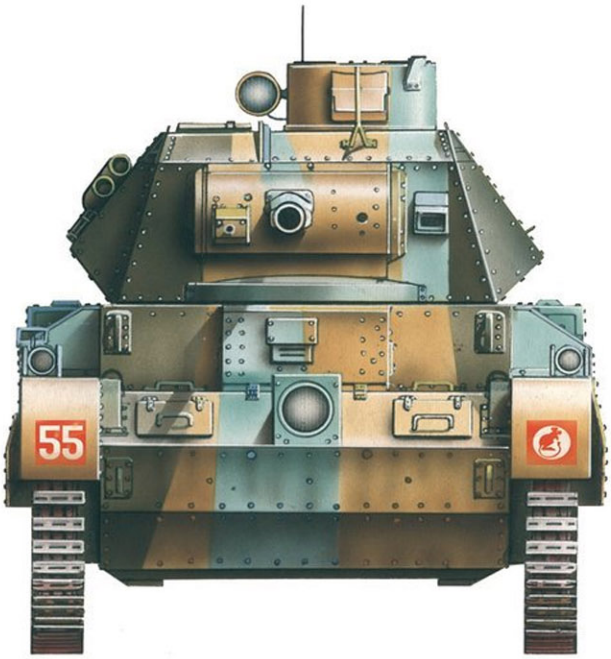
LES PIRATES DES SALOMON
La VF 17 à Guadalcanal

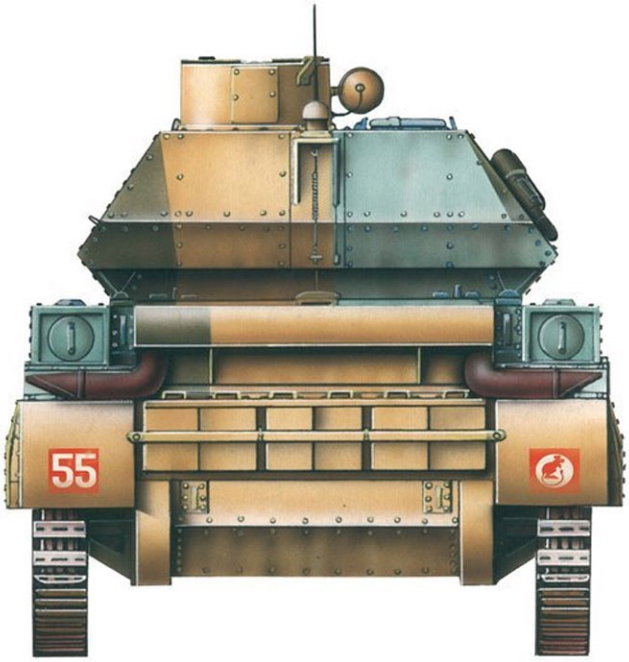
DRESDE 1945
Entre mythe et réalité

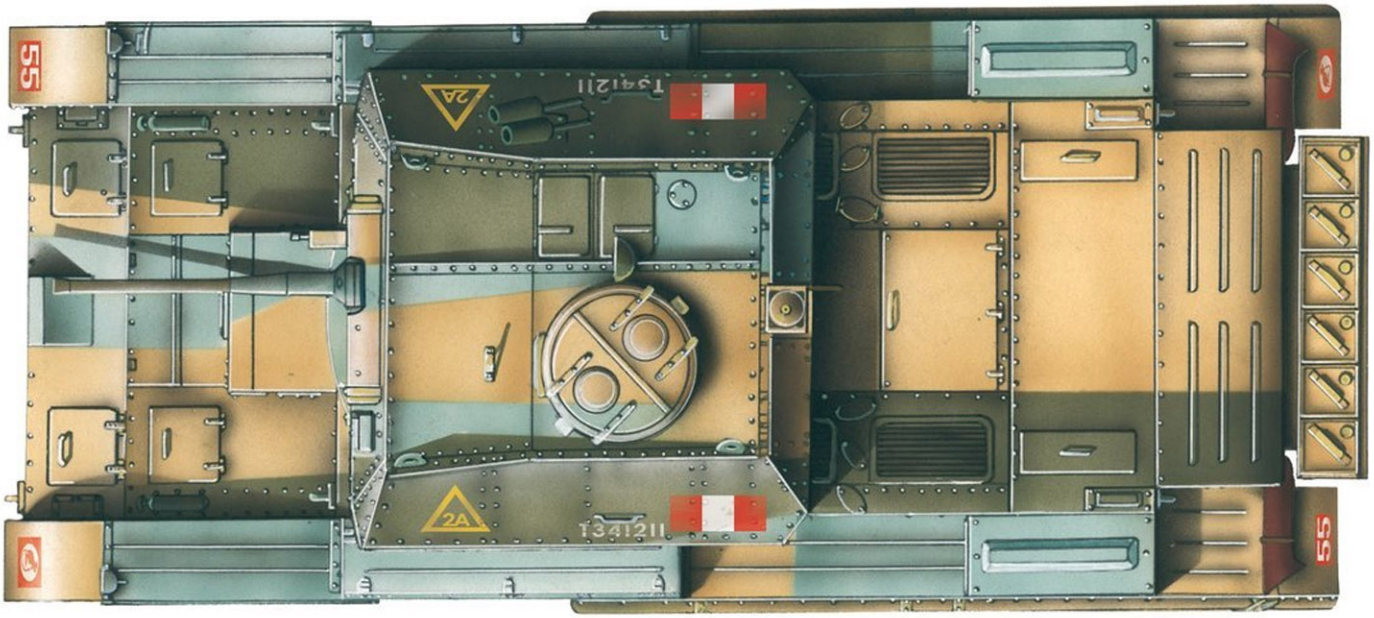
Renseignements : ***CARAKTERE*** - 306, avenue du Prado - 13008 Marseille - FRANCE / Tél: 04 91 41 83 03 - **www.caraktere.com**

Cruiser Tank A13 (Mk. III)
7th RTR – Libye, 1941-42









© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2007